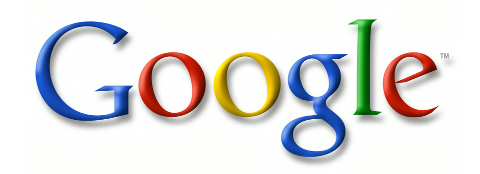





DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.

R. 87
Fuil Add



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE P. J. BITAUBÉ.

IV.

L'ODYSSÉE

D'HOMÈRE,

AVEC DES REMARQUES;

PRÉCÉDÉE

D'OBSERVATIONS SUR L'ODYSSÉE,

ET DE RÉFLEXIONS

SUR LA TRADUCTION DES POÈTES,

PAR P. J. BITAUBÉ,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE, ET DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BERLIN.

QUATRIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

Ecce par Deo dignum, vir fortis cum malâ fortunâ compositus.

SENEC.

TOME PREMIER.

PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DU PONT DE LODI, N° 3, PRÈS LE PONT-NEUF.

1810.



A MESSIEURS
DE L'ACADÉMIE
DES
INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES [1].

MESSIEURS,

SI Homère sortait du tombeau, et s'il parcourait encore les pays les plus éclairés de la terre pour chanter ses vers, il se plairait à s'arrêter au milieu de vous. Sa langue vous est familière; ses fictions, les peintures qu'il a puisées dans la mythologie, l'histoire et la géographie, les tableaux dont la nature lui offrit le modèle, ont été

[1] Cette dédicace a été faite en 1785. L'auteur a eu l'honneur d'être agrégé à cet illustre corps, après la publication de l'Odyssée.

l'objet de vos recherches, et occupent une place considérable dans les archives immortelles de vos travaux; vous avez analysé le plan de ses poëmes, les beautés de la langue grecque, celles, en particulier, de la langue d'Homère, car ce grand poëte semble en avoir une à lui seul; en un mot, vous avez puissamment concouru à répandre le trésor de ses connaissances, et à faire sentir les charmes de sa poésie. C'est du sein de votre illustre compagnie que sortirent autrefois plusieurs de ses plus habiles défenseurs; aujourd'hui encore il trouverait parmi vous ses panégyristes et ses interprètes. Il croirait quelquefois être au milieu de la Grèce. Que dis-je? tant de travaux que votre juste admiration vous a fait entreprendre pour le père de la poésie, son nom si souvent répété parmi vous, et le respect dont il vous pénètre,

pourraient lui persuader qu'il voit un de ces temples que la reconnaissance tardive de la Grèce érigea en son honneur.

Me serait-il permis, Messieurs, à moi, son faible interprète, d'approcher de ce temple, et d'orner de votre nom le frontispice de cet ouvrage?

Mais ce qui enflammerait Homère, s'il paraissait au milieu de vous, est précisément ce qui doit m'intimider. Mérité-je de coopérer aux travaux que vous avez consacrés à ce rare génie? C'est au moins le but auquel j'ai tendu, encouragé par l'approbation honorable que vous avez donnée à ma traduction de l'Iliade, et par le souhait flatteur que plusieurs d'entre vous ont formé, qu'elle fût suivie de celle de l'Odyssée, souhait qui m'a engagé et soutenu dans cette nouvelle entreprise. Ainsi cet ouvrage vous appartient à quelque titre.

Il vous appartient plus encore par les secours que j'ai tirés de vos savans mémoires, et des lumières de plusieurs de vos membres, dont j'admire autant la vaste érudition que je prise l'estime et l'amitié dont ils m'honorent.

Je suis avec respect,

MESSIEURS,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

BITAUBÉ.

Berlin, 10 février 1785.

AVERTISSEMENT.[1]

J'avais résolu de ne point traduire l'Odyssée : j'ai cédé, peut-être témérairement, aux sollicitations d'un certain nombre de personnes éclairées, sollicitations qui pourraient m'enorgueillir, si l'on n'avait toujours assez de raison d'être humble. J'ai donc tenté cette entreprise, qui avait de l'attrait, mais dont je sentais toutes les difficultés.

Que le célèbre Heyne me pardonne un mouvement de vanité, et me permette de dire à quelques littérateurs de sa nation, que j'ai eu la satisfaction d'obtenir son suffrage. Il m'a confirmé qu'en littérature, la jalousie nationale est une passion indigne d'un véritable savant, et ne peut même habiter en son cœur. Lorsque j'écrivais ceci, les littérateurs allemands, et en particulier leurs journalis-

[1] Placé à la tête de la seconde édition, celle in-18.

tes, paraissaient ne pas rendre assez de justice à la littérature française.

J'ai vu, dans les deux extraits de ma traduction de l'Iliade, qui forment les cahiers III et IV du Journal littéraire et politique de l'Europe, et principalement de la Suisse, que M. Chaillet a pris la peine de confronter cette traduction entière avec l'original, travail qui marque son goût pour Homère, et qui m'est honorable. Je n'ai pas l'avantage de connaître personnellement M. Chaillet; mais il est du petit nombre de ces hommes dont l'ame se peint dans leurs écrits, et avec lesquels on croit vivre lorsqu'on les lit. Je travaillais à la traduction de l'Odyssée, lorsque je vis ces extraits; ils sont très-flatteurs pour moi : mais, loin de me porter au relâchement, plusieurs observations excellentes qu'ils contiennent, l'estime si sentie de M. Chaillet pour Homère, n'ont fait qu'ajouter à mon zèle pour vaincre les difficultés de mon entreprise. Je lui disais quelquefois en

moi-même : Vous que ce poëte enflamme, car vous l'avez peint comme un homme qu'il inspire, prenez ma plume, et vous asseyant sur le trépied, soyez son organe.

M. Dupuis, en rendant compte, dans le Journal des savans, de ma traduction de l'Odyssée, a observé que le ton en était quelquefois trop élevé. Cette critique n'était pas sans fondement, et j'ai tâché d'en profiter dans cette édition [1]. Cependant je n'ai pas cru devoir descendre jusqu'à prendre un style trop simple. Un poëte n'a pas le ton d'un romancier ordinaire. On peut dire avec Despréaux que, dans la poésie, « le mot le « moins noble a pourtant sa noblesse ». Pour donner une image de l'harmonie des vers, il faut bien qu'en général le ton soit soutenu. Celui de l'Odyssée, pris dans sa généralité, n'est pas celui d'une fable d'Esope. Le chantre d'Ulysse passe de la naïveté à des images tantôt gracieuses, tantôt fortes et élevées.

[1] Je parle de la seconde édition, celle in-18.

Longin a dit : « que ses rêves étaient ceux « de Jupiter ; qu'Homère, dans son dernier « poëme, est comme le soleil qui se couche ; « que sa grandeur n'a pas diminué, mais qu'il « n'a pas le même feu ni la même force ». Comme le ton que j'ai pris m'a paru avoir obtenu de l'approbation, je n'ai pas cru devoir trop m'en écarter, tout en profitant de l'observation d'une critique éclairée.

Je n'entrerai pas dans de plus longs détails sur cette traduction de l'Odyssée ; je me contenterai de rapporter un petit nombre de passages tirés des préfaces de Pope.

« Je ne puis décider, dit-il en parlant de « sa traduction de l'Iliade et de l'Odyssée, « lequel de ces deux poëmes a coûté le plus « à Homère ; mais la dernière entreprise a « été infiniment plus difficile pour son tra- « ducteur ».

« Homère est historien, antiquaire, théo- « logien, professeur des arts et des scien- « ces, aussi bien que poëte. Il descend dans

« un grand nombre de particularités qu'un « poëte qui n'eût été que cela seul aurait « évitées. Son traducteur doit le suivre dans « ces détails; et tout ce qu'on peut exiger de « lui, c'est de rendre chaque sujet aussi poé- « tiquement qu'il le comporte ».

« Une traduction toujours littérale serait « obscure et insupportable : mais souvent le « seul moyen de rendre les beautés d'Homère « est de s'écarter peu de la lettre. On ne doit « prendre que la liberté nécessaire pour trans- « mettre l'esprit de l'original, et soutenir la « poésie du style; et j'ose dire qu'on ne s'est « pas moins égaré par le soin trop servile « d'une copie littérale, que par la chimérique « audace de vouloir embellir cet auteur. Le « feu du poëte est ce que le traducteur doit « principalement conserver, et qui risque le « plus de s'éteindre en ses mains ».

« Quel que soit le bonheur de son travail, « il ne doit espérer de plaire qu'à ceux-là « seulement qui réunissent le véritable goût

« de la poésie au savoir nécessaire pour lire « cet auteur. Satisfaire ceux qui manquent de « l'une ou de l'autre de ces qualités, n'est pas « dans la nature de son entreprise. Un bel « esprit uniquement MODERNE ne goûtera « que ce qui est MODERNE; un pédant ne « goûtera que ce qui est GREC ».

OBSERVATIONS

SUR

L'ODYSSÉE.

J'AI déjà parlé du plan de l'Iliade ; mais il ne sera peut-être pas superflu d'en présenter un tableau raccourci, avant de tracer celui de l'Odyssée.

Un héros, outragé par son chef, et animé d'un noble courroux, se retire dans sa tente, et se tient éloigné des combats. Durant ce temps, la victoire abandonne l'armée qui, depuis neuf ans, s'occupe d'une entreprise de laquelle dépend l'honneur de sa patrie. Le général, ouvrant les yeux sur sa faute, députe au héros courroucé les principaux chefs pour réparer cet outrage, et lui offre de magnifiques présens. Le héros, qui est fier, persiste dans son courroux ; il ne se rend pas, quoique l'armée essuie de nouvelles défaites et touche à sa perte entière. Mais cet homme inexorable a un ami ; cet ami verse devant lui des larmes ; il ne lui demande que

ses armes, et la permission d'aller combattre en sa place. L'éloquence touchante de l'amitié a plus de pouvoir que l'intercession des généraux et tous les présens. Le guerrier irrité donne ses armes à cet autre lui-même; mais il lui défend de combattre le chef de l'armée ennemie, parce qu'il craint pour les jours de son ami, et qu'il se réserve en secret l'honneur de ce combat. Vaine défense, la valeur seule est écoutée; on rapporte au héros son ami mort; ses armes sont la proie du vainqueur. Alors le héros, livré au plus vif désespoir, se détermine à combattre, reçoit une nouvelle armure de la part d'une déesse. Animé par la gloire, par l'amitié et par la vengeance, il fait des prodiges de valeur, ramène la victoire dans le camp, tue le vainqueur de son ami : honorant celui-ci de superbes funérailles, il s'abandonne à la violence de sa douleur, exerce une vengeance même atroce sur le cadavre du chef qu'il a privé de la vie; mais fléchi enfin par les larmes du père de ce chef, il s'adoucit et lui rend ce cadavre. Cependant l'effet de ses exploits est la chute d'un empire.

Voilà une légère esquisse du plan de l'Iliade, poëme qui a fait les délices d'un grand

nombre de siècles, et que, de nos jours, quelques littérateurs trouvent dénué de plan et d'intérêt.

L'Odyssée ouvre une autre scène. Il suffit de jeter un coup-d'œil sur le plan de ce poëme, pour voir qu'il est vaste, bien ordonné et rempli d'intérêt [1].

Un roi, cédant aux motifs les plus forts, quitte sa patrie pour une expédition longue et périlleuse. Après s'être couvert de gloire par une conquête importante, il s'embarque pour retourner dans sa patrie et y ramener ses compagnons : mais les tempêtes l'en écartent, et le jettent dans plusieurs contrées qui diffèrent de mœurs et de gouvernement. Tous ses compagnons, malgré les avis qu'il leur donne, périssent par leur propre faute. Il se voit seul : porté dans une île écartée, il semble n'avoir aucun moyen d'en sortir. Cependant l'anarchie règne dans ses états ; ils sont livrés à de nombreux usurpateurs, qui consument ses biens, trament la mort de son fils, et veulent obliger la reine son épouse à prendre un autre époux. Le retour du roi paraît impossible, on ne l'attend plus ; dût-on le

[1] J'emprunte à Pope les principaux traits de l'esquisse de l'Odyssée.

revoir, tout semble perdu pour lui. Enfin il revient par des moyens surprenans, caché ous un déguisement ingénieux, auquel ses ennemis, et même ses longues infortunes, le réduisent. Par-là il a le temps de se faire connaître aux siens, et de mettre tout en œuvre pour vaincre les plus grands obstacles; on voit un combat entre la prudente dissimulation d'un seul homme et l'aveugle insolence de tant d'usurpateurs. Sans autres ressources que sa valeur et sa prudence, il triomphe de tous ses ennemis, et ramène le calme et la paix dans ses états.

Homère est le seul poëte épique qui ait enfanté avec un grand succès deux poëmes d'une longue étendue. La grandeur et la force de son génie brillent d'autant plus que ses plans sont réguliers, que ces deux poëmes sont d'un genre tout différent, que chacun d'eux eût suffi pour immortaliser son auteur, enfin qu'il a eu beaucoup moins de secours que d'autres poëtes épiques, dont la plupart se sont illustrés en marchant sur ses traces.

Dans l'Iliade, il est chantre de la valeur et de l'amitié; dans l'Odyssée, il est celui de la prudence. A l'origine des connaissances humaines, les poëtes étaient les seuls philo-

sophes. Homère raconte qu'Agamemnon, en partant pour Troie, laissa à sa femme Clytemnestre un poëte pour lui inspirer l'amour de la vertu, et qu'elle ne commit aucune faute tant qu'elle eut auprès d'elle cet ami des muses. Homère, a-t-on demandé ici, ne se serait-il donc pas proposé lui-même un but moral, soit dans l'ensemble de ses poëmes, soit dans un grand nombre de leurs parties?

L'Odyssée, plus encore que l'Iliade, en porte l'empreinte. On a toujours cru qu'elle était l'ouvrage de la vieillesse d'Homère; la matière du poëme annonce au moins la maturité de l'âge. L'ame de ce poëte, après avoir fait des tableaux animés de tant de combats, semble se reposer avec plaisir dans un sujet plus doux et plus calme. Le héros de l'Iliade est plein de fougue : ses passions ont quelque chose de sublime; mais il est emporté par elles dans plusieurs écarts : il est malheureux par ses fautes; mais il a tant de grandeur qu'on serait tenté de l'imiter. Le héros de l'Odyssée suit des principes réfléchis, sait vaincre ses passions. Toujours pénétrant, il prévoit les malheurs et sait en triompher. Il n'est guère de situations dans la vie, ni de relations pour lesquelles l'Odyssée n'offre quelque précepte,

tantôt direct, tantôt mis en action. Chefs et peuples, pères et enfans, maris et femmes, maîtres et serviteurs, tous y trouvent des leçons : présentées sous des formes différentes, elles sont appropriées à tous les esprits ; c'est un cours de morale, enrichi des ornemens de la poésie. Si l'on a donné par dérision à Homère le titre de bon, le ton naïf qui règne dans ce poëme, et qui accompagne les leçons qu'il renferme, peut faire donner au père de la poésie ce titre par le cœur ; il ne se trouve pas toujours à côté de celui de grand : Homère le partage avec ce La Fontaine chéri de tous les lecteurs, et avec lequel il a, dans l'Odyssée, quelques traits de ressemblance.

L'Iliade est la leçon des princes et des rois ; elle leur présente une importante maxime dans l'exemple de sujets qui périssent par la faute de leurs chefs : *Delirant reges*. L'Odyssée est la leçon des peuples et des rois : elle montre le courage et toutes les ressources d'un grand homme luttant contre l'infortune ; elle annonce aussi les malheurs où les peuples peuvent être entraînés par leur folle imprudence. C'est l'Odyssée qui a fait enfanter cet ouvrage de l'immortel Fénélon, Télémaque, plus moral encore que son modèle. Horace,

dont l'Odyssée paraît avoir été le poëme favori, l'a principalement caractérisée quand il a dit que la philosophie d'Homère est plus claire et plus utile que celle des philosophes mêmes.

Le chantre d'Ulysse coule fort légèrement sur les sentimens que Calypso inspira à son hôte. Ulysse cède-t-il aux désirs de Circé? c'est pour obtenir la délivrance de ses compagnons, et par l'ordre de Mercure. Il est fort dissimulé : mais c'est toujours la prudence qui le dirige lorsqu'il recourt à la ruse; il sait, quand il le faut, déployer sa valeur. La vengeance qu'il tire des usurpateurs de ses états est terrible; mais quelle vengeance est plus fondée sur la justice!

Chacun sait que le plan de l'Odyssée est différent de celui de l'Iliade, qu'ils sont appropriés l'un et l'autre à la nature de leur sujet; que l'action de l'Iliade, ne durant que peu de jours, amenait naturellement un récit non interrompu, et dont la marche générale est plus conforme à celle de l'histoire. L'action de l'Odyssée embrasse environ huit années, et un plus grand nombre d'événemens principaux que l'Iliade; le récit en eût donc paru long, languissant, et eût offert de la confu-

sion, si Homère l'eût commencé depuis le départ d'Ulysse des rivages de Troie, et eût suivi le fil des aventures de ce chef. L'art qui paraît avoir été inspiré à Homère par la nature, a été adopté par tous les poëtes dont l'action épique dure un temps considérable; cet art, en plaçant le lecteur tout près du dénouement, le trompe en quelque sorte, prévient son impatience, sa langueur, et lui fait saisir d'une seule vue tout l'édifice d'un grand poëme. Mais je ne parle de la construction du plan de l'Odyssée, que parce qu'elle me conduit à approfondir un peu cette question, savoir, si Homère, en effet, a conçu le plan de ses épopées, tel que nous le possédons.

On ne cesse pas de demander si nous sommes bien assurés qu'Homère soit l'auteur de tous les chants qui composent ses deux poëmes, et s'il avait conçu le vaste plan qu'ils présentent.

Je n'ajouterai rien de particulier à tout ce qui a été dit sur la première question. Quant à la seconde, on ne peut l'éclaircir sans répandre un nouveau jour sur celle qui a d'abord été énoncée; car, si l'on prouve qu'Homère a conçu le plan de ses poëmes,

il devient toujours plus probable qu'il est l'auteur des divers morceaux qui les composent.

Il suffirait de dire ici qu'on ne peut comprendre que divers chants eussent formé, sans qu'on en eût eu le dessein, deux plans où il y a beaucoup de régularité. Il serait déjà inoui qu'un seul poëme fût né de cette manière : mais qu'on en eût enfanté deux par l'effet du hasard, je pense qu'il n'est pas nécessaire de recourir aux calculs de ses jeux pour dissiper cette absurdité. Le littérateur qui accorderait tant au hasard, imiterait en petit une rêverie des athées, chantée par Lucrèce.

Homère avait composé ses ouvrages dans l'ordre où nous les possédons; ses chants sont unis l'un à l'autre, non-seulement par la liaison des choses, mais souvent par des liaisons marquées [1]. Le chicaneur le plus obstiné conviendra que ces poëmes offrent au moins de très-grands morceaux dont les parties tiennent ensemble d'une manière intime. Si Homère a su ordonner si bien ces grandes masses, pourquoi n'aurait-il pas ordonné le

[1] On sait que long-temps ces poëmes ne furent pas divisés par chants.

tout ? Le début de l'Iliade, comme de l'Odyssée, annonce tous les chants qui suivent le premier, et qui n'en sont que le développement.

Mais supposons qu'Homère eût composé ses poëmes, ainsi qu'il les chantait, par morceaux séparés ; il n'est pas douteux, puisqu'ils forment un ensemble, qu'il suivait, par l'instinct du génie, un plan dont résultait une belle ordonnance, capable de contenter ses auditeurs. Par exemple, s'il leur avait chanté la querelle d'Agamemnon et d'Achille, il était naturel qu'ils voulussent en connaître les suites, et savoir si ces deux chefs s'étaient réconciliés. Or, voilà tout le plan de l'Iliade. Le même désir qui animait ses auditeurs devait l'animer lui-même dans la composition de ses vers. Eût-il traité séparément et sans ordre chaque partie de ce plan, il n'en est pas moins vrai qu'elles ont une étroite liaison qui guidait le poëte lorsqu'il semblait être inspiré par sa muse.

L'ordonnance générale du plan de l'Odyssée offre une régularité plus frappante encore que celle du plan de l'Iliade, et il est impossible de douter qu'Homère ne l'ait conçue telle que nous la possédons. C'est ce que je

vais prouver. Dès le début, Homère annonce qu'il va chanter les courses d'Ulysse. Que fait-il ensuite ? amène-t-il d'abord son héros sur la scène ? Non : il nous transporte à Ithaque ; et peignant les désordres qu'y commettaient les prétendans, il montre Télémaque se préparant à partir pour chercher son père ; Minerve lui a dit d'exécuter ce projet dès le lendemain. Les chants suivans nous représentent ce jeune prince à Pylos et à Sparte. Le poëte a-t-il oublié son sujet ? point du tout. Mais ce n'est qu'au cinquième chant qu'Ulysse paraît sur la scène : son arrivée chez les Phéaciens, ses récits, son retour dans sa patrie, développent le sujet principal du poëme, sujet annoncé dès l'entrée, et que termine ce retour. Ainsi, ce qu'on n'avait pas encore fait sentir, l'Odyssée montre d'une manière palpable qu'Homère, en chantant Ulysse, a conçu ce vaste plan. Dans le début même, il parle, et de la cause qui fit périr les compagnons d'Ulysse, événement qui est placé environ au milieu du poëme, et des peines et des maux qui attendent ce chef dans son palais, dont le récit termine l'Odyssée.

Il ne reste plus qu'à dire que les éditeurs

d'Homère, en réunissant les morceaux épars de ses poésies, ont composé les liaisons. On ne disconvient pas qu'il n'y ait eu des vers interpolés par l'ignorance ou l'inattention des copistes, ou par quelque autre circonstance; mais ces interpolations n'ont pu être considérables, et n'ont pas échappé à l'œil de la critique.

D'ailleurs, quel motif dut animer un éditeur d'Homère? n'est-ce pas son admiration pour ce grand génie? Ce motif lui eût-il permis de toucher à ses ouvrages? Rappelons-nous le trait de ce peintre qui laissa une lacune dans le tableau d'un grand maître, plutôt que d'y toucher. Je me persuade qu'un éditeur d'Homère devait être animé du même respect. Quelqu'un a-t-il osé remplir les lacunes que nous voyons dans beaucoup d'endroits de l'Enéide? Un esprit médiocre ferait ces supplémens avec trop de maladresse pour qu'ils ne fussent pas remarqués; un homme à talent respecte un si grand modèle [1].

[1] Il est dit, dans la bibliothèque de Fabricius, que les poëmes attribués à Homère furent d'abord composés en Egypte; qu'il ne fit que les compiler et les retoucher. Tous les bons critiques pensent que ces faits ne reposent sur aucun fondement solide: mais je crois qu'ici la meilleure réfutation doit être

Homère est de tous les écrivains celui qui eut les éditeurs les plus connus, les plus habiles et les plus nombreux. Quels noms que ceux de Pisistrate, Aristote, Aristarque et plusieurs autres! L'attention que ces savans critiques ont donnée au texte d'Homère est telle, que nous connaissons les endroits que plusieurs d'entr'eux ont rejetés, ou qui leur ont paru suspects, et même les raisons qu'ils en alléguaient.

Un critique moderne d'Italie a voulu revendiquer à son pays les ouvrages d'Homère: il croit qu'ils ont été composés dans la grande Grèce par des prêtres, disciples de Pythagore. L'amour de la patrie a beaucoup de force s'il a fait naître une telle assertion.

Voici la seconde considération où m'engage le plan de l'Odyssée. L'Iliade, prise en général, est un récit continu qui ne s'écarte pas de l'ordre des temps. Homère pouvait suivre

tirée d'Homère même. Y a-t-il rien de plus original et de plus coulant que ses vers? et ont-ils la moindre apparence d'avoir été corrigés et compilés? Je ne doute pas cependant que quelque érudit moderne ne fasse revivre cette fable, s'il en a besoin pour étayer un système. On peut faire la même réponse à un savant qui a pensé que les Rhapsodes, en récitant les vers d'Homère, les ont améliorés, et y ont ajouté des morceaux de leur composition.

la même marche dans l'Odyssée : mais il a encore assez de force et de chaleur pour proportionner son plan à l'étendue de son sujet, pour en créer un qui soit d'une ordonnance plus hardie en même temps que plus savante, pour se jeter, dès l'entrée de son poëme, tout près du dénouement, afin d'éviter la langueur d'une marche longue et uniforme. Il n'a pas fallu aux poëtes qui l'ont suivi un grand effort pour l'imiter à cet égard. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que ce plan seul montre que celui qui en est le créateur devait avoir encore beaucoup de feu; or, rien ne porte à douter que l'invention n'en soit due à Homère.

Ce qui peut confirmer ma pensée, c'est qu'Homère ne paraît pas avoir conçu les plans de ses poëmes par une méditation tranquille des règles de l'art, mais par l'inspiration du génie.

Après ces réflexions générales sur le but et le plan de l'Odyssée, entrons dans quelque discussion particulière sur la nature de ce poëme. Je vais citer le jugement qu'en a porté Longin.

« Ce poëme, dit-il, montre comment un « grand génie, en vieillissant, se complaît

« aux narrations et aux fables ; car il est « facile de prouver que l'Odyssée a suivi « l'Iliade. Homère, dans son dernier poëme, « est comme le soleil qui se couche : sa gran- « deur n'a pas diminué ; mais il n'a pas le « même feu ni la même force. Ce n'est plus « le sublime de l'Iliade, ce feu, cette rapidité « entraînante, ce combat des passions. Mais « Homère, ainsi que l'Océan, dans le reflux, « est encore grand lorsque son génie semble « perdre de sa vigueur ; il ne faut pas oublier, « par exemple, sa description de la tempête... « Il est même grand dans le temps qu'il s'é- « gare en longues narrations et en fictions « incroyables ; c'est ce qu'offrent les aventu- « res d'Ulysse chez le Cyclope, et d'autres « endroits. Il est arrivé à la vieillesse ; mais « c'est la vieillesse d'Homère ; il produit des « rêves, mais ce sont des rêves de Jupiter. « Je veux montrer seulement que les grands « poëtes, lorsque leur génie vient à manquer « de force et de feu pour le pathétique, pei- « gnent des mœurs, etc. ».

Le Bossu, d'autres critiques, et Pope en particulier, ont discuté l'assertion de Longin. Voici un précis de leurs observations.

Longin dit avec raison qu'il y a plus de

sublime dans l'Iliade que dans l'Odyssée. Il reste à savoir si ce dernier poëme n'est pas d'un genre tout différent; et, à cet égard, ce grand critique semble n'avoir pas rendu assez de justice à Homère. Si ce poëte a rempli les conditions que demandait son sujet, l'Odyssée est aussi bien un chef-d'œuvre que l'Iliade.

Homère n'a pas voulu que ces deux poëmes se rassemblassent : quoiqu'il eût déjà tracé dans l'Iliade le caractère d'Ulysse, il le présente dans l'Odyssée sous un autre point de vue ; ce n'est pas dans tout l'éclat de sa gloire, mais dans l'ombre de la vie commune, avec un mélange des qualités nécessaires pour les incidens qu'elle amène : il le présente se débattant contre l'infortune, et le place souvent au niveau du moindre des hommes. Les autres personnages ne sont pas au-dessus de la haute comédie : Calypso, quoique déesse, est intrigante; les prétendans ont le même caractère; celui du Cyclope, de Mélanthe et d'Irus, est du genre comique. L'amour, les banquets, les danses et les jeux occupent un grand nombre des scènes de ce poëme.

Le style est approprié au genre. L'Odyssée n'a pas toujours des vers majestueux; on y

voit quelquefois de la dignité, mais elle prend souvent le ton du dialogue convenable à la comédie.

Il peut y avoir de la beauté, même dans la représentation naturelle d'une action commune. Virgile et d'autres poëtes en offrent d'autres exemples. Dans l'histoire, le récit tout simple d'événemens ordinaires, et même pris de l'intérieur de la vie domestique, est souvent ce qui fait la plus vive impression.

Ce qui a paru indiquer la décadence de l'imagination d'Homère, prouve la force de son jugement et l'étendue de son génie, d'avoir choisi ce sujet, et d'y avoir proportionné son ton et son style : car, eût-il composé l'Odyssée dans sa jeunesse, et l'Iliade dans un âge avancé, ces deux poëmes auraient dû être exactement ce qu'ils sont. Blâmer Homère du choix de ce sujet, serait se plaindre de trop de variété.

Il y a bien peu de poëtes qui aient su descendre comme Homère ; il est difficile de conserver, en cette occasion, l'aisance et une sorte de dignité, comme il est difficile à un prince d'être familier sans rien perdre de sa grandeur. On imite plutôt le style sublime que le ton naturel et naïf. Celui-ci ne

s'égare jamais dans les nuages, il est à la portée de tous les esprits ; et dès qu'il n'est point aperçu, il n'existe point. Homère, lorsqu'il prend le ton le plus familier, est toujours abondant, aisé, coulant et harmonieux. Disons plus ; il ne montre pas moins d'invention dans les plus petites images que dans les grandes. Le génie qui a donné le plus parfait modèle du sublime, est le même qui a su donner à un genre plus simple sa perfection.

Homère, dans l'Odyssée, s'élève cependant quand la nature du sujet le demande ; ce qui confirme que son génie n'avait bas baissé, mais qu'il n'en suivait pas moins l'impulsion qu'il n'écoutait les lois du goût.

L'Odyssée, à quelques égards, l'emporte sur l'Iliade : non-seulement les fables et les mœurs y sont plus instructives ; mais il y règne plus de variété ; on y trouve moins de répétitions. Les narrations n'en sont pas plus prolixes et ne marquent pas plus la vieillesse que bien des dialogues de l'Iliade. Quel est celui qui peut lire l'Odyssée sans y voir la fécondité de l'invention, le riche coloris, la force et la vie des images et des descriptions, la variété du nombre et de l'harmonie ? L'Odyssée est une source intarissable de poésie,

elle n'est pas moins pleine pour être douce et agréable.

Homère, dans l'Iliade, est un fleuve qui tonne, écume, tombe en cataractes, roule à travers les rocs et les précipices; il frappe et étonne : dans l'Odyssée, c'est le même fleuve qui coule tranquillement à travers de beaux vallons et d'agréables pâturages.

Si Longin a jugé l'Odyssée avec un peu de sévérité, des critiques aussi habiles que lui n'ont fait aucune distinction entre ces deux poëmes. Aristote les nomme constamment avec les mêmes éloges, et tire de l'un et de l'autre ses exemples. Horace marque de la prédilection pour l'Odyssée : il est si peu de l'avis de Longin, qu'il loue ces fictions et ce tableau des mœurs, où le précepteur du sublime voyait l'empreinte de la vieillesse d'Homère; il appelle ces fictions *miracula speciosa*.

A ces observations qu'on oppose à Longin, j'ajoute les réflexions suivantes. On trouve dans tous les endroits de l'Odyssée qui en étaient susceptibles, cette entraînante rapidité qui caractérise l'Iliade; ces endroits ne sont pas en petit nombre. On reconnaît presque partout le poëte dont Horace dit : *Sem-*

per ad eventum festinat. Il est remarquable qu'Horace dit ceci en parlant de l'Odyssée. Je ne disconviens pas que dans ce poëme, au milieu de fables charmantes et instructives, il n'y en ait quelques-unes qui nous paraissent absurdes. On l'attribue à la vieillesse d'Homère ; je l'attribuerais plutôt à l'enfance du monde.

Homère, dans l'Odyssée, ne peint-il, comme le dit Longin, que des mœurs, et n'est-elle qu'un tissu de narrations ? Ce poëme offre un grand nombre de scènes attendrissantes. Je ne veux point parler des périls où le héros est exposé dans ses courses et dans son palais même. Que de situations pathétiques n'amènent pas les courses de Télémaque, l'arrivée d'Ulysse chez les Phéaciens, son départ de leur île, son retour dans sa patrie, et ce grand nombre de reconnaissances où brille la fertilité du génie, puisqu'elles sont si variées, et qu'il n'en est aucune qui ne soit touchante ! Il n'y a pas jusqu'à la reconnaissance d'Ulysse et de son chien, qui n'émeuve le cœur.

Enfin chacun s'apercevra qu'il règne beaucoup d'intérêt dans l'Odyssée, intérêt qui paraît être plus continu que celui de l'Iliade,

et devoir être senti par un plus grand nombre de lecteurs. Elle n'est donc pas, comme semble l'avoir pensé Longin, un tissu de narrations fabuleuses, et le poëte ne s'y borne pas à peindre des mœurs.

Suivant Longin, la peinture des mœurs indique la décadence du génie d'Homère. Mais leur tableau entrait naturellement dans le plan de ce poëme, qui d'ailleurs est brillant d'invention. Ce tableau bien exprimé concourt à développer des caractères. Il fait aujourd'hui un des charmes de l'Odyssée; il est non-seulement piquant, mais instructif; on admire l'art avec lequel Homère a saisi et représenté les diverses coutumes de son siècle. C'est un grand mérite à un poëte que de savoir les adapter à son sujet. Il semble que leur peinture indique un coup-d'œil philosophique et même poétique, plutôt que la décadence du génie; vu que ce poëte les identifie, si je puis ainsi dire, avec un sujet intéressant, et où son imagination n'est certainement pas restée oisive.

L'Odyssée est le poëme de toutes les ames sensibles. Quelqu'un a dit: *On admire l'Iliade, on aime l'Odyssée.* Un homme d'esprit l'a fort bien définie, *une épopée domestique*. Homère

y peint ses héros dans l'intérieur de la vie privée, après les avoir produits sur un théâtre brillant; on pourrait dire qu'il est tour à tour le Tite-Live et le Plutarque des poëtes. C'est ainsi qu'il produit des tableaux finis de ses personnages : on les connaît mieux après avoir, pour ainsi dire, vécu avec eux dans le sein de leurs foyers. Si l'Odyssée est le fruit de la vieillesse, elle peut la rendre respectable et la faire chérir.

Le jugement de Longin sur l'Odyssée a été suivi par bien des critiques; il a eu sur eux une influence marquée; plusieurs savans ont même enchéri sur ce jugement : l'opinion d'un si grand critique méritait quelque discussion. Mais aujourd'hui les deux poëmes d'Homère ont une destinée différente, et l'Odyssée a plus de partisans encore que l'Iliade. Il faut l'attribuer peut-être à la philosophie, qui semble avoir affaibli l'admiration qu'on avait pour les conquérans. Le ton de l'Odyssée, qui est en général celui de la haute comédie, et qui approche ses acteurs du plus grand nombre des hommes, est par cela même plus intéressant pour eux qu'un ton soutenu et élevé. Elle est plus féconde en moralité et en instructions que l'Iliade.

Je vais citer le jugement qu'a porté Wood du sentiment de Longin sur l'Odyssée. On sait que Wood, avec quelques autres savans anglais, a été étudier Homère aux lieux mêmes décrits par ce poëte.

« Malgré mon admiration pour Homère, « dit-il, je ne voyais pas avant notre expé« dition tous les charmes de l'Odyssée : ce « poëme peignant la vie domestique, ses « beautés sont plus locales ; de petits détails « qu'il est difficile d'imaginer, font le mérite « de ses tableaux ; et la touche délicate du « peintre est si imperceptible, que, pour « la découvrir, il faut confronter la copie et « l'original.

« C'est peut-être pour cela qu'on a jugé « l'Iliade supérieure à l'Odyssée ; et cette « opinion doit s'accréditer davantage, à me« sure qu'on s'éloignera du siècle du poëte. « En supposant un mérite égal dans ces deux « ouvrages, celui qui développe de grandes « passions tragiques, et qui s'attache le moins « aux mœurs passagères de la vie commune, « doit vivre le plus long-temps dans la mé« moire des hommes. Il semble d'abord que « l'antiquité, balançant ces deux avantages,

« fut favorable à l'Iliade ; mais je crois que « cette préférence ne remonte que jusqu'à « Longin, dont le génie goûtait davantage « les passions impétueuses de l'Iliade, et qui « vivait à une époque si différente des temps « héroïques. Il n'est pas étonnant qu'avec « autant d'imagination et de feu, ce critique « préfère un drame pathétique à une histoire « morale, et que le tableau des passions qui « remplissaient son cœur excite ses trans- « ports, tandis que le portrait des mœurs « anciennes qu'il ne connaissait point, le « laisse dans l'indifférence. Mais je pense « qu'en considérant l'Odyssée sous le carac- « tère intéressant d'un tableau fidèle des « mœurs du siècle, elle a dû être plus uni- « versellement goûtée que l'Iliade par le « peuple pour qui elle fut composée, et que « si dans la suite elle a moins contribué à la « réputation d'Homère, c'est parce qu'elle a « passé chez des nations qui n'avaient plus « la même civilisation ni les mêmes mœurs, « et qui étaient étrangères aux lieux de la « scène ».

Ce qui confirme le sentiment de Wood, c'est que, de nos jours où les observations

des voyageurs et la tournure de l'esprit du siècle ont fait donner plus d'attention à la peinture des mœurs, l'Odyssée semble tout au moins avoir obtenu autant d'admiration que l'Iliade [1].

Je terminerai ces réflexions en rapportant ce que Pope dit agréablement pour montrer comment l'un et l'autre poëme ont servi de modèle aux poëtes.

« Homère fait-il un dénombrement des « armées ennemies, tous comptent et dé- « ploient leurs forces dans le même ordre. « A-t-il des jeux pour honorer les funé-

[1] Je puis citer en faveur de l'Odyssée, un jugement d'un grand poids; c'est celui de Frédéric II, roi de Prusse, qui préférait ce poëme à l'Iliade. Ce jugement étonnera ceux qui considèrent principalement ce prince comme guerrier. Alexandre et Charles XII préféraient sûrement l'Iliade. Je ne puis attribuer qu'à mon auteur l'accueil distingué qu'obtint de Frédéric ma traduction de l'Odyssée; il se la fit lire plusieurs fois, et il relut divers morceaux lui-même: il parlait souvent de l'Odyssée aux gens lettrés qui approchaient de sa personne. Cette approbation est d'autant plus remarquable, que ce prince avait montré jusqu'alors de fortes préventions contre Homère. J'ai appris le cas singulier qu'il faisait de l'Odyssée, et l'accueil flatteur dont il honorait mon travail, par plusieurs de ceux qui l'entouraient, et en particulier par une lettre de M. le marquis de Lucchesini, dont on connaît les lumières et l'esprit.

« railles de Patrocle, Virgile en a pour ho-
« norer celles d'Anchise, Stace pour celles
« d'Archemor. Ulysse va-t-il visiter l'empire
« de Pluton, l'Enée de Virgile et le Scipion
« de Silius sont envoyés sur ses traces. Est-il
« retenu par les charmes de Calypso, Enée
« l'est par les charmes de Didon, Renaud
« par ceux d'Armide. Achille, pour une que-
« relle, s'absente-t-il du combat, il faut que
« Renaud s'absente aussi long-temps pour la
« même raison [1]. Homère fait-il présent à son

[1] Je remarque à cette occasion que la situation d'Achille, qui se tient éloigné des combats parce que son chef l'a offensé, et qui l'oblige à lui faire des réparations humiliantes, a un côté bien plus grand et même plus intéressant que celle de Renaud, qui fuit après avoir tué l'un des chefs de l'armée. La colère et la fierté d'Achille l'emportent sur la passion qu'il a pour les combats, quoique ces combats se livrent sous ses yeux; il résiste aux prières que les principaux chefs lui font dans cette députation pleine d'intérêt, de grandeur et de pathétique. Renaud, s'il ne veut pas attendre que son action soit jugée, est obligé de fuir; il n'est point, comme Achille, tenté de combattre par le spectacle du carnage; il ne peut même combattre, si son général ne le rappelle; il oublie la guerre dans les bras d'Armide; il faut qu'on lui reproche sa mollesse, et qu'on réveille en lui l'amour de la gloire. J'avoue que le Tasse, en donnant moins de grandeur à l'Achille des croisés, a su nous intéresser pour lui, même par ses faiblesses.

Il n'est peut-être pas fort nécessaire de relever l'inadvertance de M. Mercier, qui fait durer l'inaction d'Achille l'espace de

« héros d'une armure célèbre, Virgile et le « Tasse font le même présent aux leurs ».

Ajoutons : si Télémaque voyage pour chercher son père, l'idée de cette course est un germe heureux, qui fait enfanter à Fénélon un chef-d'œuvre. En conduisant son Télémaque sur les traces de l'ancien, il devient le précepteur des rois [1].

L'on a observé qu'Homère était le plus dramatique des poëtes épiques. « On écoute « Homère, dit Pope ; on lit Virgile ». Les personnages du poëte grec ne disent quel-

neuf ans, et qui, à cette occasion, déprime toute l'Iliade, ne s'apercevant pas qu'il combat un fantôme. Peu de gens ignorent que l'inaction d'Achille ne dura que dix-sept jours. Je ne parlerai pas de quelques autres inadvertances échappées au même écrivain. S'il avait lu avec la moindre attention un de ces traducteurs d'Homère qu'il déprécie tout autant que ce poëte, je ne dis pas qu'il l'eût plus goûté ; mais il est bien sûr qu'il ne l'eût pas jugé si légèrement. *Voyez* son BONNET DE NUIT.

[1] Homère, dans l'Odyssée, a ouvert la route aux poëtes badins, tel que l'Arioste, dont le poëme est un tissu d'aventures héroïques, comiques, etc. M. Wieland, en suivant glorieusement les traces de l'Arioste, a fait naître, parmi les Allemands, un nouveau genre, pour lequel leur langue et leur caractère semblaient n'avoir pas assez de flexibilité. Ses vers respirent une gaieté folâtre ; la langue allemande s'y dépouille de son austérité ; elle s'y montre douce et légère.

quefois, lorsqu'il le faut, que très-peu de paroles. C'est ce qu'on voit sur-tout dans l'Odyssée ; deux ou trois vers composent assez souvent leur discours, fidèle image de la vie commune, sur-tout de la vie domestique.

RÉFLEXIONS
SUR LA TRADUCTION
DES POËTES.

SECONDE PARTIE[1].

Après quelques réflexions préliminaires, je considérerai quels sont les avantages qui résultent de la traduction, malgré ses inconvéniens ; je tâcherai d'apprécier les talens que demande cet art ; enfin je tracerai l'esquise de son histoire.

Un grand écrivain a dit que la traduction était la pierre de touche des véritables beautés de la poésie. On peut douter que cette assertion, prise dans son universalité, soit vraie. Il est certain que les beautés qui dépendent du plan ne souffriront point de pertes dans une traduction ; il est certain encore que les jeux de mots ne résisteront point à cette épreuve :

[1] *Voyez* la première au tome premier de ma traduction de l'Iliade.

mais, parmi les beautés de détail, il en est de particulières à une langue, et qui sont incontestablement des beautés. On sait que les beautés de détail feront plutôt pardonner un plan défectueux, qu'un bon plan ne satisfera en leur absence.

Si les plus grandes beautés se transmettaient mieux d'une langue dans l'autre, il en résulterait que les plus excellens poëtes offriraient le moins d'obstacles à la traduction. Or, c'est précisément le contraire. Les poëtes les plus distingués ont, par la force de l'imagination et du sentiment, créé des tours si énergiques et si originaux, qu'il est toujours très-difficile, et quelquefois impossible, de les reproduire avec des matériaux différens. Ces tours alors sont comme ces plantes appropriées à certains climats : néanmoins, pour ne pouvoir croître en tous lieux, perdent-elles de leur prix réel ?

Les meilleurs poëtes ont exercé un plus grand nombre de traducteurs. Mais, à l'étonnement de ceux qui ne connaissent pas les originaux, ils cherchent en vain le poëte distingué dans la plupart de ces espèces de ruines, où ils ne s'arrêtent guère ; et ils concluent que la pédanterie a érigé des autels à

ces auteurs. C'est précisément à cause de l'excellence de ces poëtes qu'ils charment tant dans leurs langues, et risquent le plus d'être défigurés dans les traductions. On voit, par cette espèce de joûte toujours recommencée, combien la victoire est difficile à remporter.

Il en est d'un grand poëte qu'on traduit, comme d'un homme d'esprit obligé de parler une langue qu'il n'ignore pas, mais qui ne lui est pas familière; les termes manquent souvent à ses idées : il faut bien des talens au traducteur, pour qu'on ne s'aperçoive pas trop que l'auteur ne parle pas sa propre langue.

Ceux qui ne se croient pas assez de talens pour être auteurs, ou qui veulent se préparer à le devenir, croient souvent pouvoir être traducteurs, jugeant cette entreprise très-facile. Il y a telle traduction qui demande plus de talent que tel ouvrage original. Dans ce cas, il vaudrait peut-être mieux commencer par être auteur, et finir par traduire.

Quand on songe au grand nombre de langues qu'un homme de lettres est obligé d'apprendre s'il veut connaître les écrivains originaux des divers peuples qui se sont distingués dans la littérature, on craint que ces moyens, au lieu de nous conduire à la

fin, ne nous en écartent, et que les objets dont on veut s'instruire ne trouvent la place remplie par les mots. Ne serait-il donc pas utile que la traduction nous dispensât de ce travail? Quoi de plus avantageux que de connaître les écrivains de toutes les nations, sans voyager, pour ainsi dire, au milieu d'eux, et que ce soient eux, au contraire, qui viennent nous trouver dans nos contrées! C'est à quoi tend la traduction; c'est ce qu'elle semble promettre. Je sais bien qu'elle ne le tient pas exactement. Comme ses copies ne peuvent être entièrement ressemblantes, elles ne sauraient dispenser de remonter aux sources.

Mais elles peuvent au moins faciliter ce travail. Tous les peuples cultivent aujourd'hui la littérature. Si nous voulons jouir de toutes les richesses de leur génie, des traductions bien faites pourraient nous conduire plus promptement aux sources, et nous épargner du travail.

Je sais qu'on prétend qu'il ne faut pas trop faciliter l'étude des langues; on fait là-dessus des réflexions plausibles. Elles l'étaient encore plus lorsque les langues étaient la science presque unique, et lorsqu'on pouvait se borner à l'étude des langues anciennes : mais

aujourd'hui que les sciences ont fait tant de progrès, et que le nombre des langues que l'on étudie a augmenté, il est presque impossible que l'étude des mots ne nuise à celle des choses, si l'on n'emploie tous les moyens capables de faciliter la première.

Des traductions bien faites serviront même à donner une connaissance plus approfondie des originaux. Plus d'un savant, tout en déclamant contr'elles, en profite. Les auteurs les plus aisés ont des endroits qui souvent n'ont été bien approfondis que par ceux qui, pour les interpréter, en ont fait, pour ainsi dire, leur unique étude. Combien d'auteurs ont plus de difficultés qu'ils n'en présentent au premier abord! Pour ne parler que d'Homère, qui paraît si aisé, le savant Casaubon dit de lui : « Tout le monde n'entend point ce divin « poëte ».

Au reste, je vois qu'on reconnaît l'utilité des traductions dans la plupart des institutions où l'on conduit la jeunesse au savoir. Les maîtres les plus habiles, après avoir exercé la sagacité de leurs disciples, joignent, à l'explication des originaux, des traductions qu'ils font à haute voix, ou celles qui sont entre les mains du public.

Les savans qui dépriment les traductions oublient donc quelquefois eux-mêmes ce qu'ils leur doivent. Je n'ignore pas qu'ils se récrient contre le peu de bonté d'un grand nombre de traductions ; mais est ce une raison de s'élever contre le genre ?

Il y a des savans qui vont plus loin encore, et qui, exagérant les difficultés d'un art qui sans doute en a d'assez réelles, jugent qu'il est impossible de traduire. Cependant on surprend ces mêmes savans à parler avec les plus grands éloges de traductions qui sont en effet reconnues pour des chefs-d'œuvre. Il faut donc en conclure que ce qu'ils appellent impossible signifie seulement très-difficile, et alors aucun homme éclairé ne les contredira.

Mais que dire de l'orgueil de ces demi-savans qui ne sont que les échos des premiers, et qui, par une vaine ostentation de savoir, déclament contre les traductions, qu'ils connaissent aussi peu que les originaux, et dont ils n'ont pas même l'esprit de profiter ? On rencontre quelquefois de ces déclamateurs; et, malgré leur ton décisif, on les embarrasserait peut-être si on les priait d'expliquer seulement quelques lignes de l'auteur dont la traduction leur paraît superflue.

L'éditeur [1] d'un grand poëte prétend que la traduction a un avantage ; c'est qu'elle nous fait connaître parfaitement un auteur, qu'elle nous le fait voir tout nu. Il y a un sens où cette assertion a quelque fondement, et n'est pas sans finesse. Une langue étrangère est quelquefois pour nous comme une manière de se vêtir, qui, parce qu'elle est différente de la nôtre, ou nous inspire de l'éloignement, ou nous en impose. A cet égard la traduction peut nous présenter un auteur sous un point de vue un peu différent, et nous aider à le bien juger. Je suppose que c'était là le sentiment de ce critique. On ne tient peut-être pas à la traduction assez de compte de cette utilité qu'il me paraît avoir remarquée. Un écrivain qui cite ce sentiment, semble ne l'avoir pas bien saisi ; en parlant des poëtes, il compte pour rien les grâces du style, disant qu'elles sont séduisantes, et que Lucrèce traite de fous ceux qu'elles entraînent. Voilà donc l'utilité de la traduction bien constatée ; elle pourrait, et cela sans de grands efforts, nous ramener à l'essence des choses ; elle serait un alambic nouveau, qui souvent dissiperait des biens réels pour des richesses imaginaires.

[1] M. de Maucroix.

S'il est utile d'étudier les anciens, il doit l'être de les traduire. Ces traductions peuvent contribuer à les faire connaître et à en répandre le goût; elles peuvent hâter considérablement les progrès d'une nation, développer les beautés de sa langue et les accroître. Comme la traduction est un exercice utile pour un écrivain, elle l'est pour une nation [1]. Si elle accélère ses progrès, elle peut aussi retarder son déclin vers la barbarie, en lui montrant au moins des copies des modèles que l'on commence à négliger, copies qui

[1] Ceux qui se font des idées exagérées, et qui ne parlent que de génie, diront peut-être que l'exercice dont je parle nuira à l'esprit original. Mais ce principe conduirait à négliger l'étude même des bons originaux. Il est à craindre que ceux qui parlent tant de génie ne favorisent la production de monstres que leurs auteurs seuls se plaisent à caresser. Horace, à qui l'on ne refusera pas le génie, ne parlait pas ainsi que ces critiques; il donne aux jeunes gens une leçon qu'il avait lui-même mise en pratique :

. . . . Vos exemplaria græca
Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.
ART. POET.

D'ailleurs le vrai génie, qui est fort rare, ne se laisse pas aisément détourner de sa route. Le fait prouve que la traduction ne nuit pas à l'esprit original. Toutes les nations traduisent; cependant elles ont chacune un caractère qui leur est propre. Celle qui offrirait un exemple contraire, prouverait qu'elle est moins douée de génie.

peuvent l'engager à remonter à ces belles sources ; copies qui, toutes faibles qu'elles sont, peuvent être une condamnation tacite des monstres qu'enfante la dégradation des talens.

Il est un avantage que la traduction a déjà obtenu, qu'elle pourrait encore obtenir par la suite, et qui est si considérable qu'il balancerait ses inconvéniens.

Vu l'instabilité des choses humaines, il est apparent que les langues vivantes deviendront un jour langues mortes ; bien des causes différentes peuvent conduire à cette révolution, déjà produite plusieurs fois sur la scène du monde. Il est très-probable qu'on s'attacherait à la culture des langues qui viendraient de s'éteindre, et qui seraient alors érigées en langues savantes ; les plus anciennes seraient donc une branche particulière de connaissance, réservée à un petit nombre de savans, comme le sont aujourd'hui les langues orientales. Parmi les moins anciennes, une de celles qui mériteraient d'être généralement cultivées, serait sur-tout la langue française, qu'on se plaît tant à décrier, quoiqu'on ne se lasse pas de lire les bons écrivains de France : je ne doute pas que les savans n'admirent un jour sa

beauté, autant que plusieurs savans modernes la dépriment. Car il n'est pas sans exemple que les langues, ainsi que les hommes de génie qui en font la gloire, n'obtiennent qu'après avoir disparu tout le tribut d'estime qui leur appartient [1].

Dans cette hypothèse, les traductions conserveraient des traces de la marche de l'esprit humain, et l'image des chefs-d'œuvre de la littérature ancienne. Qui doute qu'on ne parvienne toujours mieux à produire des copies approchantes de leurs modèles? Les savans mêmes, à l'exception d'un très-petit nombre, ne sont-ils pas aujourd'hui dans le cas de se contenter des traductions des prophètes et des pseaumes, écrits où ils trouvent toutes les beautés de la poésie, malgré les pertes qu'entraîne la traduction? Aujourd'hui même, combien de savans qui, ne sachant pas la langue grecque, doivent aux traducteurs la connaissance qu'ils ont de la partie la plus considérable de la littérature ancienne!

On a trouvé de nos jours l'heureux secret de faire survivre les couleurs d'un tableau à

[1] Quintilien rendit-il assez de justice à la langue latine, lorsqu'il la jugea peu propre aux onomatopées? Ne trouvons-nous pas que Virgile et les bons poëtes latins en abondent?

la toile, la proie facile du temps, et de les transporter sur une toile nouvelle. Le service que rend la traduction ne saurait être aussi grand, mais il peut en approcher.

Je ne veux pas dissimuler les inconvéniens de la traduction.

Par rapport à ceux qui ne sauraient remonter aux sources, ils ne peuvent souvent prononcer de jugement bien certain ni sur l'original ni sur la copie, et ils sont obligés de s'en rapporter aux savans, qui tantôt ne jettent qu'un coup-d'œil fugitif sur les traductions, tantôt les jugent d'après leurs principes de l'art de traduire, principes sur lesquels ils ne sont pas tous d'accord. Cependant les personnes qui ne sauraient prononcer par elles-mêmes, portent des jugemens hasardés qui les exposent souvent à la risée des savans, et quelquefois à leur colère.

Les traducteurs sont des voyageurs dont plusieurs personnes ignorent si leurs rapports sont dignes de foi. Il est difficile à un certain ordre de lecteurs, qui n'ont pas visité les contrées étrangères dont on leur parle, d'être instruits de la vérité; les savans qu'ils consultent sont eux-mêmes des voyageurs non toujours désintéressés.

Une preuve incontestable de ce que j'avance, est la dispute sur les anciens et les modernes, excitée par des littérateurs qui n'avaient lu que dans des traductions plusieurs auteurs dont ils faisaient la critique; La Motte fut assez ingénu pour l'avouer. On n'aurait point, dans ce cas, dû nommer cette dispute, *guerre sur les anciens*, mais *guerre sur les versions des anciens*.

Aussi le sort des traductions doit-il être fixé plus tard que celui d'autres écrits, parce que d'ordinaire les savans, leurs véritables juges, ne s'en occupent guère. S'ils se donnent la peine d'en confronter quelques morceaux avec le texte, il n'est pas sans exemple que la beauté de l'original, à laquelle ne saurait atteindre parfaitement la copie, ne leur fasse prononcer des jugemens trop sévères.

Y a-t-il beaucoup de gens qui examinent chaque fois d'une manière impartiale, si ce défaut de ressemblance doit être imputé à la différence du génie des langues, ou à l'interprète? Tout est favorable à l'original dans cette confrontation, et tout est contraire au traducteur. Elle est propre à refroidir celui qui l'entreprend; disposition qui ne nuira

point à l'original dont la réputation est faite, et qu'il ne lui arrive jamais de disséquer ainsi dans une lecture. Quand vous lisez un poëte; vous le comparez à la nature ; l'archétype vous frappe d'une manière prompte et avec une grande évidence. Dans le parallèle d'une traduction avec ce même original, vous comparez laborieusement des signes à d'autres signes, objets moins palpables, quelquefois indéterminés, et demandant la plus fine analyse. Quelque mérite qu'ait l'original, il peut arriver qu'un savant soit trop préoccupé dans l'admiration qu'il lui consacre, et qu'il n'y reconnaisse point de défauts; si donc il les aperçoit mieux dans la copie, il sera fort disposé à imputer au traducteur ce qu'ils ont de plus choquant. Si, d'un autre côté, celui-ci a quelquefois le bonheur, ce qui n'est pas impossible, de surpasser son modèle, il sera heureux qu'on lui accorde de l'avoir à peu près égalé. . . . .

Cependant si la traduction d'un de ces auteurs dont le temps a fixé la réputation, déplaît à la plus grande partie de ce public qui n'est pas en état de lire les originaux, il est probable qu'elle est mauvaise; parce qu'il n'est pas impossible que la traduction n'approche

des beautés qui sont l'objet de son imitation. Mais le succès d'une traduction auprès de cette foule seule, n'est pas un argument bien fort en faveur de sa bonté : car cette traduction peut ne pas rendre toutes les beautés dont elle aurait dû offrir l'image ; elle peut aussi contenir des beautés qui appartiennent au traducteur, et non à l'auteur original.

On ne pourrait donc tout au plus remettre à la plus grande partie du public, par rapport à certaines traductions, sur-tout lorsqu'elles ne font que de naître, qu'une des deux lettres qui étaient entre les mains des juges de Rome pour absoudre ou pour condamner ; et l'on voit que c'est la dernière.

Il faut avouer que la majeure partie du public est fort long-temps dans un état de gêne en lisant les traductions, principalement celles des anciens, et qu'elle ne peut se livrer à l'un des plus grands plaisirs de la lecture, qui est d'exercer son jugement en toute liberté : aussi s'affranchit-elle volontiers de cette gêne, et passe-t-elle même les bornes des pouvoirs qu'on pourrait lui accorder. Si une traduction l'ennuie, elle est plus disposée à condamner l'auteur que l'interprète. Serait-ce pour celui-ci une petite compensation de la sévérité avec

laquelle il est quelquefois jugé par le tribunal des savans ?

Parmi ces inconvéniens, qui ne sont pas les seuls, les uns sont inséparables de la traduction; d'autres pourront diminuer à mesure que l'art se perfectionnera. Je ferai observer, dans la suite de ces réflexions, que cette partie du public dont je viens de parler n'a pas laissé de contribuer, par ses jugemens, aux progrès de cet art.

Je passe à ma seconde considération. On se fait des idées assez vagues des talens du traducteur. La majeure partie du public croit qu'il n'y a rien de si facile que de traduire, parce qu'il lui en coûte peu de rendre d'une langue dans une autre beaucoup de termes familiers; elle jouit le plus des talens du traducteur, et se montre un peu ingrate à son égard. Ceux d'entre les littérateurs qui ne connaissent point ses travaux par leur propre expérience, ne lui font pas non plus un accueil bien favorable, à moins qu'il ne soit leur propre traducteur.

Je n'appréhende pas ici qu'on m'accuse d'amour propre [1]. Tout ce qu'on dirait à l'a-

[1] Je ne cherche pas à me donner l'appui fragile d'une préface. Quand je commençai la traduction d'Homère, entre-

vantage des traducteurs ne peut regarder que les bons, titre qui ne saurait être donné que par le public éclairé. Il s'en faut bien que relever un art soit toujours relever ceux qui le cultivent. Cicéron se formait l'idée de l'orateur parfait qui, selon lui, n'existait point : s'exposerait-on au blâme si, à son exemple, on traçait l'idée de celui qui aurait porté l'art de traduire à sa perfection ?

Tout le monde convient qu'indépendamment de la pénétration et du savoir, il demande un goût sûr et exercé. Mais on ne sent peut-être pas assez qu'il faut posséder cette qualité dans un degré éminent, pour saisir les beautés les plus délicates d'un auteur, ces nuances fines qui le caractérisent et le distinguent de tous ceux de son genre ; pour les rendre avec le moins d'altération qu'il est pos-

prise qui, en y comprenant les discours et les remarques dont elle est accompagnée, m'a coûté environ dix ans de travaux, j'étais bien éloigné d'en connaître les difficultés. Peut-être ai-je été assez heureux que de découvrir quelques-unes des ressources de l'art de traduire. J'avoue que j'ai été quelquefois étonné de la morgue dont en parlaient quelques érudits, et de la légèreté avec laquelle quelques journalistes le pesaient dans leur balance. Mais, dans ces circonstances, ainsi que dans la discussion présente, je crois avoir su écarter les illusions de l'amour propre.

sible, pour former quelquefois une association heureuse du génie de deux langues. Il faut, pour y parvenir, saisir avec précision ce milieu en deçà et au delà duquel il reste toujours quelque chose à désirer; et on peut appliquer ici la maxime d'Horace sur la vertu:

Virtus est medium vitiorum, et utrimque reductum.
Ep. lib. 1, ep. 18.

Le goût, dans le degré où je le suppose ici, n'est pas une qualité si commune, et demande une théorie délicate et fine.

On doute que le génie ait part aux travaux du traducteur, quoique, par une contradiction singulière, on parle quelquefois de traductions de génie; c'est qu'il est difficile de marquer ici les degrés. Le poëte ne brûle pas d'un feu emprunté, voilà sa gloire : mais ne faut-il pas qu'il communique à son traducteur le feu qui l'embrasa? C'est à peu près ainsi qu'après avoir enfanté un grand dessein, un homme inspire, si je puis ainsi parler, toute son ame à celui qu'il veut s'associer, et qui mérite alors le titre de son compagnon et de son émule. Comme ce chef doit trouver des cœurs capables de partager toute la vivacité de ses sentimens, il faut que l'homme de génie

rencontre au moins des étincelles d'un feu analogue au sien pour le communiquer [1].

Les poëtes sont dans l'usage d'invoquer une muse ; il n'est pas impossible que, dans l'enthousiasme d'une imagination exaltée, ils ne se figurent durant quelques momens qu'une intelligence supérieure dicte leurs vers. La muse du traducteur paraît n'être que son auteur. Mais il doit oublier, s'il se peut, qu'il a devant ses yeux un livre ; c'est le génie de cet auteur dont il doit s'enflammer, et qui doit réveiller son propre génie. Il faut qu'ils invoquent la même muse, je veux dire, qu'il se tourne vers la nature pour l'interroger elle-même. Sans cela, elle serait muette pour lui, et il se traînerait languissamment sur les pas de son modèle.

Dès-lors il serait utile au traducteur de bien examiner l'impression que fait sur lui l'auteur qu'il veut rendre dans une autre langue, de voir si cette impression est vive et même pas-

[1] On conçoit qu'il faut avoir quelques étincelles de génie pour n'être pas asservi par la gêne de la traduction, et garder une liberté convenable au milieu des entraves ; mais c'est un phénomène assez rare, comme il n'est pas ordinaire de rencontrer les précieuses étincelles d'une ame noble, franche et libre, dans un pays où règne le despotisme.

donnée. Le nœud qui l'associe à son modèle, a quelque rapport à celui de deux personnes qui se réuniraient pour passer ensemble une partie de leurs jours; cette association, dès qu'elle manque de convenance, ne peut être heureuse et durable. On sent bien que cet examen doit précéder ses travaux; car, après cela, il serait à craindre que la passion qu'il aurait pour son auteur ne fût pas assez désintéressée. On a raison de ne pas s'en rapporter aux préfaces des traducteurs; et les plus ampoulées sont les plus suspectes.

Quand deux langues ont une grande analogie, le mérite du traducteur est beaucoup moindre; mais l'analogie n'est jamais parfaite. Si deux langues ont des différences considérables, le traducteur est plus souvent forcé de prendre des tours différens de ceux de son auteur, mais il n'est pas dispensé d'en offrir une heureuse image.

Dans ce cas, on ne peut lui refuser entièrement le mérite de l'invention. Dira-t-on qu'il imite? mais moins il y a d'analogie dans les tours de deux langues, moins il est copiste; et l'imitation est le principe de tous les beaux arts.

L'office du traducteur est de rendre l'ex-

pression des beautés de détail qui, comme on sait, contribuent infiniment au succès d'un poëme. Il n'a pas à inventer le plan, ni à rassembler les traits qui forment les détails : mais il faut lui tenir compte de ce qu'il doit marcher librement au milieu d'une gêne excessive, de ce qu'il doit exprimer certaines beautés dans une langue qui rendrait bien plus aisément d'autres beautés que celles-là. N'ayant pas à cet égard les ressources de l'auteur qu'il imite, ce n'est pas le travail seul, mais son génie, qui doit y suppléer.

On a dit qu'on sentait plus ou moins vivement les beautés d'un écrivain, à proportion de la conformité qu'on avait avec son esprit. On en peut tirer une conséquence avantageuse au traducteur. S'il faut de la conformité pour bien sentir ces beautés, il est incontestable qu'il en faut plus encore pour les rendre.

Je suis loin de vouloir graduer l'échelle des talens. J'ai assez montré que je ne prétendais pas ici fixer les rangs, bien moins encore élever le traducteur au rang de son modèle. Mais on peut, sans paradoxe, soutenir, comme l'a fait un journaliste, homme d'esprit et de goût, qu'en général il ne faut pas moins de talens pour bien traduire que

pour produire un bon ouvrage original. Ce journaliste ne parlait que des traductions en vers [1]. Mais il s'en faut bien que celles qui se font en prose soient exemptes de difficultés; elles en ont qui leur sont particulières, et dont la discussion serait trop longue. Il n'est pas aisé d'écrire dans une prose cadencée, harmonieuse, qui s'élève (elle le peut) au ton de la poésie; et je soutiens que la gêne d'une grande fidélité, lorsqu'on s'y assujettit scrupuleusement, n'est pas si éloignée qu'on le

[1] J'ai parlé de l'orgueil de quelques érudits, et de la légèreté de plusieurs journalistes; je ne dois pas oublier les prétentions d'un certain nombre de poëtes. C'est pour eux un axiome que les poëtes doivent être traduits en vers; ils le font reparaître en toute occasion, dans leurs préfaces, dans les journaux, dans leurs chaires s'ils en ont une. En vain on leur répète que chaque genre a un mérite qui lui est propre, qu'une traduction en vers français, si elle est de longue haleine, n'est souvent qu'une imitation; en vain le public, sous leurs yeux, continue à se servir des bonnes traductions en prose: livrés au charme de leur muse, ils refusent d'entendre. Au temps où la poésie florissait le plus, on n'a point établi l'axiome prétendu dont je parle: Despréaux qui, à juste titre, avait pris le ton d'un législateur, n'a rien dit à ce sujet. Fénélon, qui avait commencé une traduction de l'Odyssée, la fit en prose. C'est de nos jours, bien moins brillans pour la poésie, que quelques poëtes imposent à cet égard des lois, qui ne sont pas exemptes de prétentions personnelles. M. De Lille a été entraîné par le torrent. Pour soutenir la thèse dont il s'agit ici, il cite des morceaux de la traduction de Virgile par Desfontaines; il est trop

pense de celle de traduire en vers [1]. J'invite les poëtes que ceci révoltera, à consulter ici non leur opinion, mais leur propre expérience, par un essai de ce genre qui soit un morceau de quelque étendue; seulement ils ne doivent pas oublier la loi d'une fidélité exacte, loi qui effarouchera sans doute un peu leur muse.

L'air de travail qu'a la traduction, nuit au jugement qu'on en porte : mais on se trompe bien si l'on croit que les productions originales soient toujours nées sans peine. Nous savons que des poëtes qui paraissent légers,

bon logicien pour ne pas sentir lui-même le peu de solidité d'un semblable argument.

Je ne serais pas embarrassé de montrer qu'en général les traductions en vers français ne sont fort souvent que des imitations, où la gêne de la versification a fait supprimer un grand nombre des beautés de l'original. Voudrais - je en conclure qu'il ne faut point traduire en vers? Je serais fâché que La Harpe n'eût pas traduit Philoctète. Quel mal y aurait-il qu'il y eût de chaque poëte deux bonnes traductions, l'une en vers, l'autre en prose? Ne serviraient-elles pas à faire connaître un auteur sous plusieurs points de vue? Les deux ouvrages seraient associés dans les bibliothèques. Pourquoi les deux traducteurs se regarderaient-ils seuls comme ennemis? « *Tantæne animis* « *cœlestibus iræ* » !

[1] Si l'on me demande pourquoi donc je n'ai pas traduit en vers, je répondrai que chacun doit suivre ce qu'il croit être son talent.

qui chantent leur paresse, qui souvent affectent même une certaine négligence, ont donné un soin extrême à polir leurs vers. Nous pourrions nommer des écrivains en prose qui, malgré le feu de leur génie, n'ont pas dédaigné de manier long-temps la lime; ce que ne soupçonne guère le commun des lecteurs. Au reste, on peut convenir que la traduction est un long travail; mais si elle n'était absolument pas autre chose, j'ose affirmer que jamais elle ne parviendrait à faire reparaître la moindre étincelle du génie des originaux qu'elle veut reproduire.

Enfin le fait achève de prouver que, pour reproduire le génie d'un auteur dans une traduction, il en faut avoir, sans quoi vous rendez tout hors le génie; ce fait est le petit nombre des bonnes traductions. Il y a, à proportion, plus d'excellens originaux. C'est que la carrière de la traduction demeure ouverte à beaucoup d'écrivains qui pensent que, pour traduire, il ne faut que choisir un auteur et prendre la plume. Ils ne trouvent point que l'art de la traduction soit difficile, cela n'est pas étonnant. Ne nous en rapportons ici qu'à ceux qui, avec du talent, ont fait des traductions et des ouvrages originaux. J'ai con-

sulté plusieurs d'entr'eux à ce sujet [1]; et leurs réponses surprendraient ceux qui n'ont pas de justes idées de la traduction.

Les réflexions que je n'ai fait qu'indiquer, et d'autres qu'on pourrait y joindre, ne tendent qu'à développer ce qui a été souvent dit; savoir, qu'il y avait de l'injustice dans l'appréciation commune que l'on fait des talens du traducteur.

Pour achever cette discussion sur l'art de traduire, il ne serait peut-être pas sans intérêt d'en tracer l'histoire depuis sa naissance, et de le suivre chez tous les peuples qui l'ont

[1] Je me rappelle, à cette occasion, une anecdote qui m'a été contée par un de mes amis. Un littérateur, homme de mérite, parlait devant lui avec beaucoup de légèreté de l'art de traduire, jugeant que rien n'était plus aisé. Mon ami l'engagea à faire un essai dans ce genre. Le littérateur le lui apporta le lendemain. Il essuya beaucoup de critiques; on lui montra dans son ouvrage des contre-sens, du louche, du faible, de la gêne, etc. Tout cela lui parut facile à corriger. Le lendemain il reparut avec sa traduction. Son aristarque fut plus content; cependant il fit de nouvelles critiques. Pour abréger, le littérateur, après avoir repris plusieurs fois la lime, devenu lui-même plus difficile, parvint enfin à se contenter: il dit qu'il était converti, qu'il reconnaissait avoir parlé de l'art de traduire sans en connaître les difficultés; mais que le fruit des lumières qu'il avait acquises était de ne s'y livrer de sa vie.

Je ne puis mieux faire que de terminer cette partie de mes réflexions sur l'art de traduire, par ce morceau tiré du discours intéressant et philosophique de M. Dusaulx sur les satiriques

exercé. Cette histoire pourrait donner lieu à plusieurs vues philosophiques, et ne serait pas inutile au goût. Mais l'entreprise est trop longue; son exécution serait un ouvrage. A peine en tracerai-je ici une légère esquisse.

Je ne veux pas, sans de bons garans, calomnier la traduction, et dire qu'elle fut dans son origine ce qu'on ne la vit depuis que trop souvent, un plagiat. Il paraît qu'elle doit sa naissance à l'imitation naturelle à l'homme, imitation à laquelle est attaché un plaisir. Il n'est pas impossible aussi que la paresse, qui

latins, et qui est placé à la tête de sa traduction de Juvenal, la meilleure que nous ayons de cet auteur:

« Poëtes divins, grands orateurs, et vous qui sûtes marquer « vos écrits au sceau de l'immortalité, ce n'est qu'en éprouvant « vos transports, qu'en brûlant de votre feu, qu'un traducteur, « bien pénétré de vos sujets, fera passer dans sa langue quel- « ques-unes des beautés dont étincellent vos ouvrages. Indépen- « damment du rapport des caractères et des mêmes études, il « faut encore une ame vaste pour contenir votre ame, un esprit « souple et hardi pour se plier au vôtre et l'atteindre; il vous « faudrait vous-mêmes, et peut-être éprouveriez-vous les dou- « leurs d'un second enfantement ».

A l'occasion de Juvenal, j'observe, en passant, qu'il est du nombre des grands poëtes qui ont fait une étude des ouvrages du chantre de la Grèce. Plusieurs allusions à ses vers témoignent que la lecture d'Homère a nourri la verve brûlante du plus éloquent des satiriques, quoique leurs genres soient diamétralement opposés; car, d'ordinaire, la satire blâme, et l'épopée loue.

s'unit en nous au besoin de s'occuper, n'y ait quelque part. On ne prévoit point combien cette copie ou imitation, si elle est fidèle, prépare de travaux. Au plaisir attaché à ce genre d'imitation, se joint celui de communiquer à sa nation des richesses étrangères.

Les Hébreux durent une partie de leurs connaissances aux Egyptiens : ceux-ci n'ont pas excellé dans la poésie et l'éloquence, ni dans les autres arts d'agrément. Les Hébreux, par leurs institutions, étaient séparés des autres peuples, ce qui ne favorisait guère la communication réciproque de leurs idées. Leur berceau fut l'Egypte; leurs guerres et leurs captivités les mêlèrent à d'autres nations : mais leur religion et leurs lois les tenaient comme isolés. Malgré cela, il n'est pas douteux que ces transplantations n'aient eu quelque influence sur leur langue et sur leurs connaissances. On peut dire, par rapport à un certain nombre de tours, que les langues se traduisent les unes les autres. A cet égard il n'y a point de nation qui ne doive quelque chose à la traduction : mais je ne veux parler ici que de la traduction proprement dite, et des monumens qu'elle nous a laissés.

Quant aux Grecs, ils tinrent de l'Orient le germe de plusieurs de leurs connaissances : mais trouvant peu d'heureux modèles chez d'autres nations, ou ne les connaissant pas, la traduction paraît n'être point née parmi eux. On ne peut douter que les Grecs, dans ces temps fort anciens, n'aient profité des connaissances des autres peuples. Il n'en est presque aucun qui n'ait ses poëtes, bons ou médiocres. Ces derniers ne sont rien moins qu'inutiles dans la naissance des lettres ; ils aident à tirer la nation de la barbarie ; ils servent, si je puis ainsi dire, d'échelons pour arriver au beau ; leur existence paraît même être nécessaire : aussi accorde-t-on plus d'estime à leurs noms qu'à leurs ouvrages ; leurs noms occupent souvent quelque place dans les annales de l'esprit humain, pendant que leurs ouvrages sont oubliés. Au contraire, les poëtes médiocres ne font que du mal lorsque la poésie est arrivée à sa perfection ; ils contribuent à la corruption du goût et à la renaissance de la barbarie. Je reviens à mon objet. Dans cette haute antiquité, nous ne pouvons point découvrir toutes les sources dont il est possible que les Grecs aient profité.

C'est ce qui fait que, par une exception bien glorieuse, c'est le seul peuple qui, par rapport à la poésie, paraît s'être élevé à la perfection, sans autre secours que lui-même; son sol paraît être le berceau de l'originalité.

Nous savons cependant que les Orientaux sont les pères de beaucoup de fables reçues dans la Grèce. Peut-être, lorsqu'on les adopta, ces fables furent-elles de véritables traductions faites par les voyageurs, ou par ceux auxquels ils les communiquèrent. Avec ces fables se transmit une partie des richesses poétiques de l'Orient. Le culte et la poésie avaient une grande affinité; l'admission de chaque dieu venu de l'étranger ouvrait un nouveau champ à l'imagination; il devait arriver, accompagné et de monumens qui tenaient plus de la poésie que de l'histoire, et de chants qui lui avaient été consacrés. Ainsi une partie de la poésie des Grecs a pu dériver de l'Orient par la voie de la traduction. Et savons-nous combien ces chants sacrés ont pu influer sur la composition d'autres poëmes? les poëtes n'y auront-ils pas puisé dans l'apothéose des rois et des héros?

Mais nous n'avons guère ici que des indices[1].

Il faut passer par l'ancienne Grèce et aller chez les Romains, pour voir naître la traduction. Beaucoup d'ouvrages même qu'ils tiraient de leur propre fonds étaient en partie une imitation de ceux des Grecs, imitation qui, dans ces morceaux qu'ils leur empruntaient, ne différait pas toujours de la traduction. Plaute, et d'autres poëtes qui travaillaient pour le théâtre, donnaient souvent des pièces qui étaient entièrement traduites du grec. Térence paraît être plus traducteur qu'original: par ses prologues, où il répond à ses ennemis, on voit qu'on l'accusa de s'être approprié les dépouilles de quelques poëtes latins, et qu'on lui fit un reproche d'avoir mêlé deux pièces grecques pour en composer une latine; mais il ne paraît pas qu'on lui

[1] Les savans ne sont pas même d'accord sur une traduction de Sanchoniathon, qu'on attribue à Philon de Biblos, et qui n'aurait été faite que sous l'empire d'Adrien.

L'histoire de la traduction des Septante est, comme l'on sait, assez fabuleuse. Cette traduction se fit pour l'usage des synagogues d'Egypte.

Si la fameuse bibliothèque d'Alexandrie n'avait pas été consumée, il est vraisemblable qu'on y aurait trouvé quelques richesses dont on aurait été redevable à la traduction.

eût jamais reproché de manquer d'originalité?

Les difficultés de la traduction auraient-elles été mieux connues alors que de nos jours? ou se contentait-on d'avoir du plaisir, sans chicaner un auteur sur les sources anciennes où il pouvait avoir puisé? *Nullum est dictum quod non sit dictum priùs*[1], dit Térence, comme pour s'autoriser à puiser dans cette source. Le seul reproche qu'on parût faire alors était de gâter les pièces des Grecs par de mauvaises traductions : *Ex græcis bonis latinas fecit non bonas*[2], dit encore Térence dans un prologue. Cicéron traduisit Aratus, des morceaux d'autres poëtes, et la plus longue harangue de Démosthènes. Il trouvait du plaisir dans cet exercice, et le jugeait fort utile pour l'art d'écrire. Catulle s'y exerça fréquemment. Il est à présumer qu'Horace traduisit des odes entières, ou au moins des morceaux assez étendus des poëtes lyriques de la Grèce. On sait que plusieurs des imitations que Virgile a faites d'Homère sont de véritables traductions. Juvenal dit du mal

[1] On ne dit rien qui n'ait été dit.

[2] De bonnes qu'elles étaient en grec, il les a fait mauvaises en latin.

d'une traduction d'Homère, dont Labéon était l'auteur. On a cru que Sénèque parlait avec éloge d'une traduction latine d'Homère en prose, et d'une autre de Virgile faite en grec par la même plume [1]. Mais mon but n'est pas ici de parler de toutes les traductions produites par les Romains. On ne peut comparer ces copies à leurs modèles; tantôt celles-là ont disparu, tantôt nous n'avons de ceux-ci

[1] Voici le passage de Sénèque :

Tunc Homerus et Virgilius tam bene de humano genere meriti, quàm tu de omnibus et de illis meruisti, quòd pluribus notos esse voluisti quàm scripserant, multùm tecum morentur. De consol. ad Polyb.

Je vais rapporter la traduction que La Grange a faite de ce passage, tome v, p. 466 de sa traduction de cet auteur :

« Prenez les œuvres des deux grands poëtes dont vous avez « augmenté la célébrité par vos travaux ingénieux, et que « vous avez traduits en prose sans leur faire rien perdre de « leurs grâces; en effet, par un effort très-difficile, vous avez « fait passer d'une langue dans une autre toute leur élégance et « leur énergie ».

J'observe d'abord, tout en rendant justice au mérite de la traduction de La Grange, que ceci s'appelle une paraphrase. De plus, l'original ne dit point que Polybe ait traduit en prose; il ne dit pas même qu'il ait traduit. Les commentateurs l'ont cru : mais il ne fallait pas, sur de simples conjectures, faire passer leur sentiment dans la traduction de ce passage. Il y a bien des manières d'augmenter la célébrité d'un auteur,

que des fragmens. Il serait cependant fort utile pour l'intelligence de la littérature grecque, que nous eussions les traductions qu'on fit de ses chefs-d'œuvre dans un temps où la langue grecque était vivante.

Il ne paraît pas que les Grecs aient traduit beaucoup d'ouvrages des Romains. Fiers de leur originalité et de toutes les richesses qu'ils possédaient et qu'on s'empressait de s'approprier par l'imitation, les Grecs auraient-ils dédaigné de les accroître par l'imitation des productions étrangères? ou faut-il l'attribuer aux troubles où la Grèce fut exposée, à la haine que durent lui inspirer ses vainqueurs, et à la barbarie qui fut une suite naturelle de ces révolutions? ou enfin le temps fut-il, pour ainsi dire, moins jaloux de conserver les copies que les originaux? Il eût été à souhaiter qu'un certain nombre des littérateurs de ces deux peuples se fût plus livré à la traduction, et que leurs ouvrages fussent parvenus jusqu'à nous : nous posséderions des copies de beaucoup d'auteurs que nous avons perdus; copies qui auraient pu être assez ressemblantes, vu l'analogie des deux langues. Ne serions-nous pas charmés aujourd'hui, au

défaut du texte latin, de trouver en grec ce qui nous manque de Tite-Live et de Tacite? Une semblable découverte pourrait réconcilier les savans avec la traduction. Quoi qu'il en soit, la cherté des livres, les voyages des savans dans la Grèce, et la connaissance de la langue grecque très-familière à Rome; toutes ces causes rendirent sans doute les traductions plus rares et moins nécessaires.

Je ne suivrai point la traduction chez les Orientaux. On fait mention d'une traduction syriaque d'Homère, née au temps de Raschild. Les Arabes traduisirent des livres scientifiques, mais aucun poëte, ni ouvrage de littérature (à l'exception d'Esope), quoiqu'ils eussent en main les poëtes grecs. M. l'abbé Andrès, savant dans la langue arabe, le remarque; il ajoute avec raison que s'ils avaient traduit les beaux modèles de l'antiquité, ils eussent perdu cette enflure qui caractérise leurs productions, et se fussent rapprochés de la nature [1].

[1] On sait que leurs traductions nous ont sauvé plusieurs ouvrages anciens, utiles aux sciences. *Voyez* l'excellent ouvrage de M. l'abbé Andrès : *Dell' origine, de progressi e dello stato attuale d'ogni litteratura*, tome II.

C'est à la renaissance des lettres, et lorsque l'imprimerie eut facilité l'acquisition des livres, qu'il s'ouvrit un vaste champ aux traductions. La barbarie où l'on venait d'être plongé et où l'esprit original s'était éteint, jointe à l'avidité de profiter de ces richesses étrangères, fit de presque tous les savans autant de traducteurs. Mais leurs ouvrages étaient des traductions où souvent il s'agissait plus d'expliquer les mots d'un auteur que de rendre son esprit : le traducteur était à la fois l'éditeur et le commentateur. Celui qui, dans la lecture de tant de manuscrits, s'était attaché à la lettre, et en sortait l'esprit hérissé de variantes, n'était guère propre qu'à faire des traductions absolument littérales, alors très-nécessaires. On n'en eut long-temps que de latines.

Enfin l'on traduisit en langue vulgaire : cependant la traduction sortit bien lentement de son état de barbarie. Amyot est un phénomène ; phénomène d'autant plus remarquable, que la langue n'était pas fixée. Les ouvrages de ses contemporains et d'un grand nombre de ses successeurs sont oubliés ; ses traductions leur ont survécu. Ronsard, non en traduisant, fit plus qu'être littéral, car il trans-

planta dans ses vers les mots mêmes des auteurs grecs, sans chercher à les naturaliser dans ce terroir, qu'il est permis d'appeler ingrat. Enfin Malherbe vint, mais non pour la traduction; sa version d'un des plus longs traités de Sénèque, n'est pas fort connue de nos jours. D'autres traducteurs eurent le même sort.

Il faut en excepter Marot, qui, avant le temps d'Amyot, traduisit ou imita avec succès quelques épigrammes de Martial, la première églogue de Virgile, et les deux premiers livres des Métamorphoses d'Ovide. On trouve de la naïveté, de l'agrément et de la poésie dans ces traductions. Celle qu'il fit des Pseaumes n'égale pas plusieurs pièces qu'il tira de son propre fonds; et si la piété n'eût donné quelque durée à cet ouvrage, il eût été plutôt oublié. Il semble que Marot, dans cette entreprise, n'ait pas consulté la nature de son génie, qui se portait à un genre bien différent. Mais on ne connaissait guère le ton du sublime; le style familier, et même burlesque, semblait pouvoir s'y associer, signe de la barbarie d'un siècle; et cette traduction de Marot se ressentit quelquefois un peu du style des tragédies de la Passion. Cependant on y trouve plus de feu et

de poésie que dans la traduction des Pseaumes dont se servent communément les églises protestantes.

Passons au beau siècle de la littérature : nous verrons, comme chez les Romains, l'imitation ou la traduction briller avec éclat au sein même d'un grand nombre d'écrits originaux qui firent la gloire de ce siècle. Dans ces imitations heureuses, leurs auteurs semblent s'être rencontrés sur la route du beau avec ceux qui leur servaient de modèles ; mais il est peu de traducteurs proprement dits qui, en ce temps, n'aient servi à décréditer eux-mêmes leur art. Non-seulement ils publiaient des versions faibles, mais ils les multipliaient. La même plume traduit Homère, Aristophane, Anacréon, Térence, et d'autres auteurs encore. Cette tâche semblait demander peu d'art et de temps. Les mauvais succès de ceux qui ont tant embrassé, en tournant à leur honte, sauvent l'honneur de l'art.

Pendant que les lettres étaient parvenues au plus haut degré de splendeur, la traduction des plus beaux génies de l'antiquité fut d'ordinaire le travail d'érudits qui, estimables par leur savoir, avaient étouffé le goût sous

l'étude appesantie des mots; et, toujours occupés des langues étrangères, avaient peu cultivé la leur. Les anciens, dans ces écrits, semblèrent n'être sortis qu'imparfaitement de la nuit de la barbarie. Y avait-il quelque trait difficile à rendre? on le supprimait, ou l'on y substituait le tour le plus commun. C'était là tout l'art des Dacier et souvent même des Sanadon, qui étaient très-estimables par cette partie de leurs travaux dont l'objet était l'érudition, mais qui s'attachaient plus à fixer laborieusement la date, quelquefois aussi incertaine qu'indifférente, d'une ode d'Horace, qu'à en reproduire le génie, semblant travailler, lorsqu'ils traduisaient, à faire oublier l'image de ces chefs-d'œuvre[1].

L'amour même de l'antiquité semblait persuader à ces traducteurs que les anciens, sous quelque forme qu'ils parussent, enlèveraient tous les suffrages. Les autres savans, ou s'occupaient peu des traductions, ou n'avaient pas de justes idées de cet art; ou, séduits aussi par leur admiration des anciens, les reconnaissaient encore sous cette forme, à peu près

[1] On a comparé la traduction à un combat: moins le traducteur a de force, plutôt il cède le terrain et rend les armes.

comme quelques linéamens bien rendus d'un portrait d'ailleurs manqué, suffisent pour rappeler une personne à celui qui vécut avec elle dans l'intimité. Quoi qu'il en soit, ces traductions imparfaites furent accueillies des savans avec beaucoup d'indulgence, et souvent même avec de grands éloges; leurs auteurs n'avaient pas alors à craindre qu'on fît une comparaison bien sévère de la copie au modèle [1].

Lorsque les gens du monde s'occupèrent de ces versions, ils furent surpris de ne pas trouver plus de beautés dans les anciens. Leur dédain, qui retomba sur les originaux, entraîna plusieurs savans mêmes dans cette espèce de conspiration qui se fit contre l'antiquité. Il eut une autre influence plus salutaire dont j'ai déjà parlé; je ne doute point qu'il n'ait contribué à éclairer une partie des savans

[1] Plusieurs des beaux génies de ce siècle connaissaient parfaitement l'art de traduire, lorsqu'ils l'exerçaient eux-mêmes dans les emprunts qu'ils faisaient aux anciens. Pourquoi leur goût a-t-il été en défaut dans les jugemens qu'ils ont portés de plusieurs traductions? Leurs principes semblent avoir été vacillans à cet égard. Leur indulgence marquerait qu'en général ils estimaient peu la traduction, à laquelle ils étaient cependant redevables de plusieurs de leurs propres richesses, et qu'ils lui permettaient de balbutier comme un enfant.

mêmes sur la nature de ces traductions, à les engager à en faire un examen plus attentif et plus sévère : mais, en général, il était assez naturel qu'il résultât de cet examen que l'art de traduire était aussi subalterne que les talens de la plupart de ceux qui l'avaient exercé.

Alors les traducteurs, donnant dans l'extrémité opposée, s'attachèrent plus à l'élégance qu'à la fidélité, et obtinrent quelquefois les suffrages de la foule, mais non des savans [1].

Si l'on voulait suivre la traduction chez plusieurs autres peuples, on verrait qu'ils ont eu, plutôt que les Français, un certain nombre de chefs-d'œuvre en ce genre. Dryden, Pope, Mickle, traducteur du Camoëns, Annibal Caro, Marchetti, sont la gloire de cet art. De grands génies, chez ces peuples, n'ont pas dédaigné de s'en occuper, tandis que, parmi les Français, il fut long-temps abandonné à la seule érudition, qui ne doit en ce travail être que manœuvre, et seconder le goût et le génie. Joignez à cela la circonstance d'une

[1] Si l'on voulait traiter cet article à fond, il faudrait donner une liste très-étendue de traductions tronquées, qui demandent à être refaites, et qui le seront sans doute.

langue qui, comme l'on sait, se prête moins qu'aucune autre à la traduction. Je suis persuadé qu'il faut imputer le vide qu'on remarque à cet égard dans notre littérature, à cette circonstance, peut-être aussi à la vivacité française, qui ne saurait toujours se plier à des travaux trop continus. La première vertu du traducteur, vertu qui lui est aussi nécessaire que le talent, c'est la patience.

Les Allemands occuperaient une grande place dans l'histoire de la traduction. Il serait impossible de rendre compte de tous leurs travaux en ce genre. Quelque ouvrage qui paraisse; bon ou médiocre, tout est naturalisé parmi eux; ils poussent, à cet égard, trop loin l'hospitalité. Il faut l'attribuer, en partie, à ce que leur littérature, malgré ses progrès, est encore naissante, à la richesse et à la flexibilité de leur langue, à leur assiduité infatigable. Les Allemands ont commencé à se distinguer dans la littérature, lorsque plusieurs autres nations avaient déjà enfanté des chefs-d'œuvre : ils se sont trouvés comme assaillis à la fois de tant de belles productions; et il était naturel que, pour en jouir d'une manière plus complète, ils s'empressassent à les faire

adopter à leur nation. Par rapport à ces productions, ils ont été à peu près dans la situation où était le monde savant à la renaissance des lettres.

Parmi une foule de traducteurs dont la liste serait trop longue, on citerait sans doute avec beaucoup d'honneur des noms tels que ceux-ci : Ramler qui, non content d'enfanter lui-même des chants lyriques, a répété ceux d'Horace ; Ebert, qui a rendu les chants d'Young ; Weiss, dont la muse a fait revivre les sons de Tyrtée. Homère a trouvé de nos jours six traducteurs allemands qui ont été bien accueillis de leur nation, et parmi lesquels M. Voss paraît tenir le premier rang. Un anonyme a publié une dissertation qui roule sur ce sujet : Est-il possible de traduire Homère ? Cette question est née chez un peuple dont la langue, parmi les modernes, est la plus riche en mots composés, et paraît aplanir bien des difficultés qu'offre cette entreprise. Sans vouloir résoudre la question, je croirais que plusieurs littérateurs de cette nation ont des principes trop exagérés sur la fidélité d'une traduction. Ceux même auxquels on peut reprocher d'avoir abusé de ces

principes, ne sauraient encore contenter ces littérateurs. L'épithète de βοῶπις ne sera pas traduite pour eux, si l'on ne dit « Junon aux yeux de bœuf ». Avec une telle rigidité, qui va jusqu'à dénaturer même le sens de l'original, je crois bien que l'on parviendrait à rendre la traduction d'Homère impossible.

Chaque nation est portée à abuser même de ses meilleures qualités. La patience et l'exactitude sont des qualités excellentes pour un traducteur; mais elles peuvent aller jusqu'à la minutie. La vivacité est louable; mais elle conduit souvent à la négligence. Les défauts de plusieurs traducteurs français et allemands me paraissent tout-à-fait opposés : ces derniers semblent ignorer que *la lettre tue;* peut-être les premiers le craignent trop. Si une langue trop rebelle à la traduction rend ce travail ingrat, celle qui s'y prête avec trop de facilité n'est pas non plus sans inconvéniens. Vouloir traduire littéralement toutes les épithètes d'Homère, c'est vouloir parler grec dans une autre langue. Les Allemands réussissent à naturaliser chez eux les productions des Anglais, avec lesquels

leur langue et leur génie ont de l'affinité[1].

Je ne poursuivrai point cette esquisse de l'histoire de la traduction. Ce que j'en ai dit peut contribuer à faire sentir les difficultés de cet art, dont les progrès ont été fort lents en France, et à rendre raison du discrédit trop injuste où il a été. Quelques traducteurs, trop connus pour que je les nomme ici, ont commencé à le réhabiliter. Ceux qui l'exercent aujourd'hui doivent s'attendre à trouver des juges bien plus sévères qu'autrefois.

Le champ de la traduction est devenu immense. C'est un commerce continuel d'échanges entre tous les peuples; commerce où il y a beaucoup de fraudes[2].

[1] Je n'ai proprement voulu parler que de la traduction des poëtes: mais je ne puis m'empêcher de nommer ici Garve, non parce que j'ai l'avantage d'avoir un ami dans ce philosophe dont l'esprit est aussi profond que son caractere a de candeur, mais parce que je suis pénétré de la justice qu'on lui rend en plaçant au premier rang des travaux de ce genre sa traduction des Offices de Cicéron, et en regardant les notes qui accompagnent cet ouvrage comme un excellent traité de philosophie et de littérature.

[2] Ces réflexions sont assez étendues; je n'ajoute plus ici qu'un mot que je dois à la reconnaissance.

J'ai trouvé, pour la seconde édition de l'Iliade in-8°, quelques secours à Berlin. Il se forma dans ce temps, chez M. Erman, principal du collége français, et depuis agrégé à l'académie de

Prusse, un petit comité où présidait, avec le savoir et le goût, l'amitié vigilante. MM. Reclam et Ancillon (ce dernier, membre de la même académie) s'y trouvaient; je nomme en eux mes plus anciens amis. Dans ce comité, nous confrontâmes vers par vers avec ma traduction les quatre prémiers chants de l'Iliade. Diverses occupations nous empêchèrent de poursuivre ce travail; mais j'ai senti, par l'habitude qu'il m'a fait contracter d'une attention scrupuleuse, qu'il m'a été utile pour le reste de l'ouvrage.

L'ODYSSÉE

D'HOMÈRE.

CHANT PREMIER.

Muse, chante ce héros fameux par sa prudence qui, après avoir détruit les remparts sacrés de Troie, porta de toutes parts ses pas errans, parcourut les cités de peuples nombreux, et s'instruisit de leurs mœurs. Sur les mers, en proie à des soins dévorans, il lutta contre les revers les plus terribles, aspirant à sauver ses jours, et à ramener ses compagnons dans sa patrie. Malgré l'ardeur de ce vœu, il ne put les y conduire; ils périrent, victimes de leur imprudence : insensés! ils osèrent se nourrir des troupeaux consacrés au Soleil, qui règne dans la voûte céleste; et ce dieu irrité n'amena point la journée de leur retour. Déesse, fille de Jupiter, que nous entendions de ta bouche le récit des aventures mémorables de ce héros.

Tous les guerriers échappés à la cruelle mort devant les remparts de Troie, étaient

rentrés dans leurs demeures, à l'abri des périls de la guerre et de la mer. Le seul Ulysse aspirait en vain à revoir son épouse et sa patrie, retenu dans les grottes profondes de Calypso, nymphe immortelle, qui désirait de se l'attacher par les nœuds de l'hyménée. Et lorsqu'enfin les ans, dans le cercle continuel de leurs cours, eurent amené le temps que les dieux avaient marqué pour son retour à Ithaque, des périls et des combats l'attendaient encore au milieu des siens et dans son propre palais. Tous les immortels étaient touchés de ses peines : Neptune seul le poursuivit avec une haine implacable, jusqu'au moment où ce héros eut atteint sa terre natale.

Ce dieu s'était rendu à l'extrémité de la terre, chez les habitans de l'Ethiopie, séparés en deux peuples, qui occupent les bords où descend le Soleil, et ceux d'où il s'élève à la voûte céleste; là, il jouissait du sacrifice d'une hécatombe, et s'associait à leurs festins. Cependant les autres divinités étaient rassemblées sur le haut Olympe, dans le palais de Jupiter; et le père des dieux et des hommes prend la parole. Il songeait à la destinée de ce mortel orné de tout l'éclat

de la beauté, Egisthe, que le fils illustre d'Agamemnon, Oreste, venait d'immoler. Plein de ses pensées, il s'écrie :

Eh quoi ! les mortels osent accuser les dieux ! C'est nous, disent-ils, qui leur envoyons les calamités dont ils gémissent, tandis qu'ils se les attirent eux-mêmes par leur aveugle folie. Ainsi, contrariant ses heureux destins, Egisthe s'unit, par un coupable hymen, à la femme d'Agamemnon ; et, au moment du retour de ce prince, il l'assassine. Il n'ignorait pas que ces attentats feraient sa propre perte : nous l'en avions averti nous-mêmes ; Mercure, envoyé de notre part, lui avait dit : N'attente point aux jours de ce roi ; n'envahis pas sa couche ; la vengeance partira de la main d'Oreste, lorsqu'entré dans l'adolescence, ses yeux se tourneront vers l'héritage de ses pères. Ainsi parla Mercure : mais Egisthe fut sourd à ces avis salutaires. Maintenant il a subi d'un seul coup les châtimens accumulés de tous ses crimes.

Minerve prend la parole : O fils de Saturne, père des dieux, dominateur des rois, c'est avec justice que ce coupable est précipité dans le tombeau ; périsse ainsi quiconque se noircit de tels attentats ! Mais mon cœur est

touché d'une vive compassion, lorsque je vois le sort du sage et vaillant Ulysse. L'infortuné ! il souffre depuis si long-temps des peines cruelles, captif au milieu de la vaste mer, loin de ses amis, dans cette île ombragée de forêts, qu'habite une déesse, la fille du savant Atlas, dont les regards perçans sondent les abîmes des mers, et qui soutient ces immenses colonnes, l'appui de la voûte céleste, si distante de la terre. Cette nymphe retient ce prince malheureux, abandonné jour et nuit à la plus amère douleur. Elle ne cesse de lui adresser des paroles flatteuses, caressantes, pour lui faire perdre le souvenir de sa chère Ithaque. Mais Ulysse, ravi s'il voyait seulement s'élever dans les airs la fumée de sa terre natale, recevrait ensuite la mort avec joie. Et ton cœur, dieu de l'Olympe, n'est pas touché ! N'as-tu pas agréé les sacrifices que ce héros t'offrit sur les rivages de Troie ? Pourquoi donc, ô Jupiter, es-tu animé contre lui de courroux ?

Le dieu qui amoncelle les nuées lui répond : Ma fille, quelle parole a passé tes lèvres ! Pourrais-je oublier jamais le grand Ulysse, dont la sagesse est si supérieure à celle des autres mortels, dont la piété lui

fit offrir tant de victimes sur les autels des habitans de l'immense Olympe? Mais celui qui environne la terre., Neptune, persévère dans l'inflexible courroux qui l'embrasa, lorsque ce héros priva de la vue son fils Polyphème, qui s'élève comme un dieu parmi les cyclopes, qui naquit de la fille de Phorcys, l'un des rois de l'empire désert des eaux, la nymphe Thoosa, à laquelle Neptune s'unit dans ses grottes profondes. Depuis ce moment fatal, s'il ne ravit pas le jour au malheureux Ulysse, il l'écarte de sa patrie. Songeons cependant aux moyens d'assurer son retour : Neptune doit vaincre sa colère; s'il demeure inflexible, en vain il s'efforcera de lutter seul contre la troupe entière des immortels.

O mon père, toi que respecte l'Olympe, répartit la déesse, puisqu'il est arrêté dans le séjour fortuné des dieux que le sage Ulysse rentrera dans sa demeure, ordonne à Mercure, le héraut céleste, de se rendre promptement dans l'île d'Ogygie, et d'annoncer à la belle nymphe l'irrévocable décret des habitans des cieux; qu'elle ne retienne plus cet homme intrépide, qu'elle consente à lui laisser reprendre la route de sa patrie. Cependant je vais moi-même dans Ithaque enflammer le

courage de son fils, animer son cœur d'une force nouvelle, afin que ce jeune prince convoque l'assemblée des chefs et du peuple, ose interdire l'entrée de son palais à ces amans hardis et nombreux de sa mère, qui, faisant ruisseler le sang de ses troupeaux, y coulent leurs jours dans les festins. Je l'enverrai ensuite à Sparte et dans la sablonneuse Pylos, pour s'informer du sort d'un père chéri. Il est temps que sa renommée se répande parmi les hommes.

A peine a-t-elle parlé, qu'elle attache à ses pieds ses ailes d'un or céleste et éternel, qui la portent, avec plus de rapidité que les vents, à travers l'empire des eaux et l'espace immense de la terre; elle saisit sa lance où éclate l'airain acéré, cette lance longue, pesante et invincible qui, dans le courroux de la fille du maître des dieux, terrasse une armée de héros: un rapide vol la précipite des sommets de l'Olympe. Elle est dans Ithaque, à l'entrée du palais d'Ulysse, tenant sa lance redoutable; elle a pris la forme de Mentès, roi des Taphiens. Elle voit aux portes du palais les téméraires amans de Pénélope: assis sur les peaux des victimes qu'ils ont immolées pour leurs festins, ils amusaient

par le jeu leur loisir. La foule tumultueuse des esclaves et des hérauts allait de toutes parts d'un pas empressé : les uns versaient le vin dans les urnes, et le tempéraient par l'eau des fontaines ; d'autres passaient sur les tables l'éponge douce et poreuse, ou partageaient et servaient les viandes. Aussi beau que les dieux, Télémaque était assis entre ces chefs, le cœur dévoré de noirs chagrins ; toujours flottait devant ses yeux l'image de son père. Plongé dans une profonde rêverie, le jeune prince se demandait en soupirant si donc enfin, des plages lointaines, ce héros ne viendrait pas purger son palais de cette troupe odieuse ; et, couvert de gloire, remonter à son rang. Absorbé dans ces pensées, il aperçoit le premier la déesse : soudain il vole à sa rencontre, indigné qu'un étranger soit demeuré quelque temps à la porte de son palais ; il lui serre la main, il prend son javelot : Salut, ô étranger, dit-il ; entre, jouis ici d'un accueil amical et honorable. Dès que le repos et la nourriture auront réparé tes forces, tu nous apprendras l'objet qui t'amène.

En même temps il conduit la déesse, qui suit ses pas. Entrés dans la salle, il incline

le javelot contre une colonne haute et éclatante ; là étaient rangés les javelots nombreux du magnanime Ulysse. Il mène Pallas vers un trône couvert d'un riche tapis, et la fait asseoir ; une estrade est attachée au trône, sur laquelle reposent les pieds de la déesse. Il se place sur un siége à côté d'elle, loin des amans de Pénélope, pour que le festin de l'étranger ne soit point troublé par le commerce bruyant de ces hommes hautains ; il désire aussi de l'interroger librement sur l'absence d'un père.

Par les soins d'une esclave, l'eau coule d'une aiguière d'or dans un bassin d'argent, où ils baignent leurs mains ; elle pose devant eux une table unie et luisante. Une femme, vénérable par son âge, apporte le pain et divers alimens dont elle a la garde, et qu'elle leur présente d'une main libérale, tandis qu'un des principaux serviteurs, recevant les bassins couverts de différentes viandes, les pose sur la table, ainsi que des coupes d'or, qu'un héraut, portant autour d'eux ses pas, est attentif à remplir de vin.

La troupe turbulente des amans de Pénélope entre, et en un moment sont occupés les trônes et les siéges rangés avec ordre le long

de la salle. Une eau pure coule sur leurs mains par l'office des hérauts ; entassé dans de belles corbeilles, le pain est apporté par de jeunes captives. Les chefs portent la main sur les alimens, chacun jouit de l'abondance. Répandu à grands flots dans les coupes, le vin en couronne les bords.

Dès que la faim et la soif sont appaisées, les amans de la reine se livrent au chant et à la danse, le charme des festins. Un héraut met une superbe lyre entre les mains de Phémius, le plus habile des élèves d'Apollon ; il la prend malgré lui, contraint de chanter parmi ces amans. Parcourant la lyre de ses doigts légers, il préludait par d'heureux accords, et entonnait des chants mélodieux.

Mais Télémaque inclinant sa tête vers Minerve, pour que sa voix ne parvînt à l'oreille d'aucun des assistans : Cher étranger, lui dit-il, puis-je, sans te blesser, t'ouvrir mon cœur ? Voilà les soins de cette troupe, la lyre et le chant : qui s'en étonnerait ? Ils consument impunément les biens d'un héros dont les os blanchis se corrompent, exposés aux eaux du ciel sur quelque terre ignorée, ou roulant avec les flots de la mer. S'il reparaissait dans Ithaque, ils souhaiteraient

tous d'être légers à la course, plutôt que chargés d'or et de ces riches vêtemens. Hélas! il a péri, victime d'une destinée malheureuse, et la plus douce espérance est éteinte dans nos cœurs. Vainement un mortel m'annoncerait encore son retour; je ne me flatte plus de voir luire ce jour fortuné. Mais parle, que la vérité sorte de tes lèvres; quel es-tu? apprends-moi ta demeure, le lieu de ta naissance; quel vaisseau te conduisit à Ithaque, et quels nautonniers t'ont accompagné? car on ne peut arriver sans ce secours à ces bords entourés des flots. Eclaircis-moi encore ce point intéressant; viens-tu pour la première fois dans cette île? ou l'hospitalité, par d'anciens nœuds, t'unit-elle à mon père? Sa maison était toujours ouverte à une foule d'étrangers, et il avait l'art de s'attacher tous les cœurs.

Je satisferai pleinement tes désirs, répartit Minerve. Mon nom est Mentès; né d'Anchiale, illustre par sa valeur, je règne sur les Taphiens qui se plaisent à conduire l'aviron. Je traverse avec un de mes vaisseaux et un cortège la noire mer, et me rends à Témèse pour échanger contre l'airain un fer éclatant; mon vaisseau, loin de la ville,

à l'ombre des forêts du mont Née, m'attend au port de Rethre. Félicitons-nous d'être unis par les nœuds d'une ancienne hospitalité. Tu n'en douteras point, si tu vas interroger ce héros, le vieux Laërte; car on dit que l'infortuné ne se rend plus à la ville, mais que, livré à la douleur, il mène dans ses champs écartés une vie solitaire, avec une esclave âgée, qui lui présente les alimens et le breuvage nécessaires pour ranimer ses forces épuisées lorsqu'il revient de ses fertiles vignobles, où tout le jour il a traîné ses pas languissans. J'arrive enfin dans ces lieux; on m'assurait que ton père était au sein de ses foyers : les dieux continuent à l'égarer de sa route. Non, le grand Ulysse n'est pas dans le tombeau : il est plein de vie, retenu malgré lui par des hommes barbares, dans quelque île au milieu de la mer. Cependant écoute : je ne suis pas devin, je n'interprète pas le vol des oiseaux; je serai l'organe des dieux, ne doute point de l'accomplissement de mes paroles. Ce héros ne sera plus long-temps éloigné de sa patrie; fût-il accablé de liens de fer, telles sont les ressources infinies de sa prudence, qu'il triomphera de tous les obstacles. Mais parle, est-il bien vrai que je vois en toi le noble

fils d'Ulysse ? Tes traits, le feu de tes regards, m'offrent sa parfaite image. Avant qu'il voguât à Troie avec les plus vaillans chefs de la Grèce, nous fûmes souvent assis l'un près de l'autre, comme en ce moment je suis à côté de toi : depuis ce temps, son palais n'a plus été ma retraite.

Etranger, répond Télémaque, l'exacte vérité sortira de ma bouche. Ma mère, la chaste Pénélope, atteste que je suis le fils de ce héros : c'est le témoin le plus sûr ; on ne connaît point par soi-même les auteurs de sa race. Ah ! que n'ai-je reçu le jour d'un homme plus heureux, que la vieillesse ait atteint au sein paisible de sa famille et de ses biens ! Maintenant, puisque tu veux l'apprendre, c'est au plus infortuné des mortels que je dois la vie.

Minerve lui répartit : Les dieux, en donnant à Pénélope un tel fils, n'ont pas voulu que ton nom parvînt sans gloire à la postérité. Mais, dis-moi, je te prie, quel est ce festin, cette assemblée nombreuse ? Célèbre-t-on ici une fête ou un hyménée ? car ce n'est point là un de ces repas aux frais duquel des amis se sont associés. A quels excès, à quelle insolence s'abandonnent dans ta mai-

son ces bruyans convives ! Tout spectateur sage se courroucerait à la vue de tant d'indignités.

Etranger qui m'interroges, qui prends une si vive part à notre situation, dit Télémaque, jadis, et aussi long-temps que ce héros a été parmi nous, on pouvait s'attendre que la gloire et les richesses de sa maison seraient durables : les dieux en ont autrement ordonné ; animés à le poursuivre, ils ont voulu qu'entre tous les hommes il finît par la mort la plus obscure. Je le pleurerais moins s'il fût tombé devant Troie au milieu des héros ses compagnons, ou si, après avoir achevé cette illustre conquête, il eût rendu le dernier soupir entre nos bras : la Grèce lui eût érigé un magnifique tombeau ; et son fils, chez nos descendans, eût participé à cette gloire immortelle. Maintenant les Harpyes l'ont ignominieusement ravi de la terre ; il a disparu sans qu'on l'ait vu, sans qu'on ait entendu sa voix, et ne m'a laissé que la douleur et le deuil. Sa mort n'est pas le seul objet de mes larmes ; les dieux m'ont réservé d'autres disgrâces accablantes. Tous les chefs des îles de Dulichium, de Samé, de la verte Zacynthe, et tous ceux des rochers d'Ithaque,

briguent la main de ma mère, ou plutôt conspirent notre ruine. Elle ne peut se résoudre ni à les irriter en rejetant leurs vœux, ni à former un hymen qu'elle abhorre : et cependant ils consument notre héritage en festins ; bientôt ils me précipiteront moi-même dans l'abîme. . . . .

La déesse arrêtant sur lui des regards où la compassion se mêle au courroux : Ah ! dit-elle, combien tu dois soupirer après le retour de ce héros, dont le bras tomberait sur ces insolens ! Plût au ciel qu'il parût en ce moment à l'entrée de ce palais, son casque au front, son bouclier et ses deux javelots à la main, tel que pour la première fois il frappa mes regards dans notre demeure, où venant d'Ephyre, il partagea l'alégresse de nos festins ! Il avait été à travers les flots demander à Ilus, fils de Merméros, le secret d'un venin mortel pour en teindre ses flèches redoutables, secret qu'Ilus, par la crainte des dieux, refusa de lui communiquer, et que lui confia mon père, tant il l'aimait. Plût au ciel qu'Ulysse, sous la même forme, parût aux yeux de ces téméraires ! ils descendraient tous à ce même instant au tombeau ; et cet hymen, l'objet de leurs vœux, se changerait en un sombre deuil.

Mais c'est aux dieux, qui tiennent en leurs mains nos destinées, à décider s'il exercera sa vengeance dans ce palais. Toi, songe aux moyens d'en bannir cette troupe odieuse. Ecoute, sois attentif à mes conseils. Demain, au lever de l'aurore, convoque les chefs et le peuple; prends la parole au milieu de cette assemblée; et, attestant les immortels, dis hardiment à ces hommes superbes de fuir, de rentrer dans leurs domaines. Si ta mère veut former les nœuds d'un second hymen, qu'elle retourne chez son père, ce roi puissant: il en préparera la fête, et l'envoyant à son époux, il lui prodiguera les richesses, digne cortège d'une fille si chérie. Je te donnerai encore un conseil prudent, si tu veux être docile à ma voix. Arme un vaisseau de vingt rameurs, et cours t'informer du sort d'un père attendu si long-temps. Peut-être recevras-tu de la part des hommes quelque heureuse lumière; peut-être entendras-tu la renommée, cette voix de Jupiter, qui répand sur toute la terre le nom des mortels. Va d'abord à Pylos, interroge le sage Nestor; de là vole à Sparte, chez Ménélas, arrivé le dernier des Grecs qui revêtirent l'airain belliqueux. Si tu apprends que ton père vit

et prépare son retour, tu supporteras encore, fût-ce durant une année, le joug qui t'opprime. S'il n'est plus, tu retourneras dans ton île chérie; que ta main érige à son ombre un tombeau; rends-lui, avec la pompe la plus solennelle, tous les honneurs dus à ses cendres, et donne un époux à ta mère. Mais à peine auras-tu satisfait aux devoirs les plus sacrés, consacre tous les efforts dont tu es capable à perdre, soit par la ruse, soit par la force, les ennemis qui assiégent ce palais. Tu n'es plus dans la saison des jeux puérils; Télémaque, tu es sorti de l'enfance. N'as-tu pas entendu de quelle gloire s'est couvert Oreste en immolant le perfide Egisthe, cet impie assassin, qui lui ravit le plus illustre des pères? Ami, je te vois une haute stature, des traits pleins de noblesse et de beauté; sois donc intrépide, et ton nom ne sera pas oublié des races futures. Mais il est temps que je me rende à mon navire, où peut-être mes compagnons s'impatientent de mon retard. Veille toi-même à ton destin, et garde un profond souvenir de mes paroles.

Etranger, répond Télémaque, je vois en tes discours le zèle pur de l'amitié; ainsi parle un père à son fils : non, jamais cet entretien

ne s'effacera de ma mémoire. Mais, quoique si pressé de partir, demeure encore ; ne veux-tu pas te rafraîchir par le bain, goûter les attraits du repos ? tu te rendras ensuite, le cœur satisfait, à ton navire, après avoir reçu de ma part un don choisi, précieux, tel que ceux qu'un ami met entre les mains de son ami, et qui sera dans ta demeure un monument de notre tendresse.

Ne retarde point mon départ, dit la déesse ; un objet pressant l'accélère. Lorsque je reviendrai, tu me feras tel don que me destinera ton cœur sensible, et (juste retour de ta bienveillance) tu en recevras un de moi, qui ne sera pas d'un prix moins flatteur.

En disant ces mots, Pallas s'éloigne et disparaît avec la rapidité de l'aigle. Le cœur de Télémaque est rempli d'une noble audace ; le souvenir de son père s'y réveille avec une force nouvelle. Frappé d'étonnement, il s'abandonne à ses pensées, et reconnaît que son hôte était une divinité. Bientôt il s'avance avec la majesté des immortels vers les amans de sa mère.

Le célèbre Phémius charmait par ses chants leur troupe assise en silence. Il chantait les malheurs dont les Grecs furent accablés par

Minerve, qui les poursuivit à leur retour de Troie. Du haut de son appartement, la fille d'Icare, la sage Pénélope, entendit les funestes accens du chantre divin. Elle descend les nombreux degrés, non seule; deux de ses femmes la suivent. Arrivée auprès de ses amans, la reine s'arrête sur le seuil de la salle superbe : là, couverte d'un voile qui ombrage légèrement ses traits, placée entre ces deux femmes vertueuses, elle se tourne vers le chantre divin; et versant des larmes :

Phémius, dit-elle, il est en ton pouvoir de nous ravir par le chant d'un grand nombre d'actions merveilleuses, soit des dieux, soit des mortels, que célèbrent les fils des muses : assis parmi ces chefs, captive leur attention par l'un de ces sujets, et qu'ils vident les coupes en silence. Mais arrête ce chant lugubre : chaque fois que tu l'entonnes, il porte le désespoir au fond de ce cœur brisé par le sentiment continuel des inexprimables regrets que je donne si justement à l'époux dont j'attends, hélas! depuis tant d'années le retour; jour et nuit est présente à ma pensée l'image de ce héros, qui remplit la Grèce entière de sa gloire.

Le prudent Télémaque prenant la parole :

Ma mère, dit-il, pourquoi te courroucer contre l'aimable favori des muses, qui laisse couler de son ame ces accens enchanteurs? Les chantres divins ne sont point la cause de tes infortunes; c'est Jupiter, qui distribue à son gré aux misérables mortels les biens et les disgrâces. Phémius doit être exempt de blâme s'il célèbre les malheurs des Grecs: les chants les plus nouveaux captivent l'oreille charmée. Aie assez d'empire sur toi-même pour l'écouter. Parmi ceux qui se rendirent aux bords troyens, Ulysse ne fut pas seul destiné à ne point revoir sa patrie: combien d'illustres guerriers y trouvèrent leur tombeau! Rentre dans ton appartement, reprends tes occupations chéries, la toile et les fuseaux; dirige les mains industrieuses de tes femmes. Parler dans les assemblées est le partage des hommes, et ce doit être ici le mien, si le chef de ce palais a de l'autorité.

Vivement frappée de la sagesse de son fils, Pénélope se retire, et recueille au fond du cœur toutes les paroles de Télémaque. Remontée avec ses femmes à son appartement, ses larmes recommencent à couler pour celui qu'elle aime, Ulysse son époux,

jusqu'à ce qu'un doux sommeil, envoyé par Minerve, ferme sa paupière.

Mais les amans de Pénélope font retentir d'un tumulte épouvantable le palais obscurci des ombres du soir; l'amour embrase le cœur de tous ces chefs; leurs désirs éclatent sans contrainte. Le sage Télémaque les réprime par ce discours : O vous qui aspirez à ma mère, vous dont l'audace n'a plus de bornes, soyez du moins paisibles en ce moment, et livrez-vous aux plaisirs du festin sans le troubler par des cris tumultueux; il y a bien plus de charme et de décence à prêter l'oreille aux chants d'un fils des muses, tel que celui-ci, dont les accens semblent partir des lèvres des immortels. Demain, réunis à la place publique dans une nombreuse assemblée, je vous dirai ouvertement de sortir de ce palais; établissez ailleurs le lieu de vos festins, et vous recevant tour à tour, consumez vos propres richesses. Si, croyant ne pas rencontrer ici de vengeur, vous trouvez qu'il est bien plus facile et plus avantageux de conspirer lâchement à la perte d'une seule maison, poursuivez; mais je conjurerai les dieux immortels, si jamais leurs châtimens répondent aux crimes, de vous ensevelir au sein de ce

palais dans une ruine commune, sans qu'il reste de vous un vengeur.

Il dit : frappés du courage de ce jeune prince, ils le regardent avec étonnement ; et, muets, ils impriment leurs dents sur leurs lèvres.

Mais le fils d'Eupithès, Antinoüs, prend la parole : Télémaque, les dieux mêmes t'ont sans doute instruit à parler avec tant d'élévation et d'audace. Puisse Jupiter, malgré les droits de ta naissance, ne permettre jamais que tu règnes dans l'île d'Ithaque !

Ma réponse, Antinoüs, enflammera-t-elle ton courroux ? répliqua le fils d'Ulysse : si telle est la volonté de Jupiter, je recevrai le sceptre de sa main. Toi-même, penses-tu qu'il soit un don si méprisable ? Il est beau de régner ; un roi est environné de richesses et d'honneurs ; sa personne est sacrée. Mais parmi les jeunes gens ou les vieillards d'Ithaque, bien d'autres encore que moi peuvent aspirer au rang suprême ; que l'un d'entr'eux le possède, si le magnanime Ulysse n'est plus. Sachez cependant que, roi dans ma maison, je gouvernerai les biens et les esclaves que m'acquit ce héros.

Le fils de Polybe, Eurymaque, rompt le

silence. Le sceptre de cette île, dit-il, ô Télémaque, est entre les mains des dieux. Règne dans ta maison, conserve tes richesses; malheur à celui qui voudrait t'en dépouiller tant qu'il restera un citoyen dans Ithaque! — Mais, fils illustre d'Ulysse, parle : quel est cet étranger? d'où venait-il? dans quelle contrée est-il né? où voit-on fleurir sa race et son champ paternel! Une dette ancienne a-t-elle été l'objet de son arrivée? ou t'aurait-il annoncé le retour de ton père? Comme il a promptement disparu! avec quel soin il évitait de se faire connaître à nous! Ses traits n'annonçaient pas un homme vulgaire.

Eurymaque, répondit le jeune prince, désormais il ne me reste plus un ombre d'espoir du retour de mon père : en vain un voyageur me l'annoncerait avec serment; en vain encore un augure renommé, appelé par ma mère, interrogé par elle dans l'intérieur de notre palais, flatterait nos vœux par ses oracles. Cet étranger est l'ancien ami de mon père; Mentès, a-t-il dit, est son nom; né du belliqueux Anchiale, il gouverne le peuple nautonnier des Taphiens. Ainsi parla Télémaque, et cependant il a reconnu la sage Pallas.

Alors les amans de Pénélope ne songent

plus qu'au chant et à la danse, charmés par ces plaisirs, jusqu'à l'arrivée des ténèbres : la nuit qui descend avec ses noires ombres, les trouve encore livrés à l'enchantement de ces plaisirs. Enfin ils vont tous dans leurs palais chercher les douceurs du sommeil.

Télémaque se retirant dans le pavillon superbe qu'on lui bâtit près du palais, et qui dominait de toutes parts sur un terrain immense, va se rendre à sa couche, l'esprit agité de soins. Une femme âgée précédait le jeune prince, tenant des flambeaux éclatans ; c'était la sage Euryclée, fille d'Ops, né de Pisénor. Jadis, lorsqu'elle était au printemps de l'âge, Laërte l'avait achetée au prix de vingt génisses : il l'honora toujours dans son palais comme une épouse ; mais, fidèle à la sienne, il respecta l'hymen, et ne voulut point que la jalousie pût en troubler la paix et les douceurs. Aucune des femmes attachées à ce palais n'avait plus de zèle et d'affection pour Télémaque ; elle l'avait élevé depuis sa plus tendre enfance.

Elle lui ouvre les portes de la riche demeure confiée à sa garde. Il s'assied sur sa couche, se dépouille de sa fine tunique, et la remet aux mains de cette femme âgée, attentive à

ses ordres. Elle la plie avec soin, la suspend près du lit, s'éloigne aussitôt; et tirant la porte par l'anneau d'argent, pousse le levier, qui tombe, et la porte est fermée.

Là Télémaque, couvert d'un tissu précieux des plus fines toisons, ne dort point, et pense la nuit entière à la route que lui indiqua Minerve.

FIN DU CHANT PREMIER.

AVERTISSEMENT
SUR LES REMARQUES
DE L'ODYSSÉE.

Je donnerai moins d'étendue à ces remarques qu'à celles que j'ai faites sur l'Iliade; plusieurs de ces dernières sont applicables à l'Odyssée. L'amour de la brièveté m'engage à ne faire presque aucun parallèle de ma traduction avec d'autres traductions de l'Odyssée; j'en laisse le soin aux lecteurs. Je me suis permis plus souvent ce parallèle dans mes remarques sur l'Iliade, uniquement pour justifier et éclaircir les principes que j'ai suivis dans ma traduction. J'épargne au lecteur, autant que je puis, le détail des raisons qui m'ont engagé quelquefois à prendre un sens différent de celui des autres interprètes: ceux qui peuvent consulter l'original m'entendront souvent à demi-mot par ma traduction; les

autres ne peuvent goûter ni même saisir ces remarques. J'avertis que je continue de joindre à mes observations un choix de celles de Pope, de madame Dacier, d'Ernesti et d'autres critiques; pour abréger, je me dispense de les nommer à chaque occasion.

REMARQUES

SUR LE CHANT PREMIER.

(Page 83. Aspirant à sauver ses jours, et à ramener ses compagnons dans sa patrie.)

On peut aussi, suivant un scoliaste, traduire, « aspi- « rant, au prix de ses jours, à... » Mais j'ai, pour le tour que j'ai préféré, la plupart des interprètes. La simplicité du début de l'Odyssée a été érigée par Horace en précepte; on ne l'a pas toujours suivi.

(Page 84. Cependant les autres divinités étaient rassemblées.)

Les dieux se hâtent de profiter de l'absence de Neptune pour délibérer sur le sort d'Ulysse. Neptune se rend seul dans l'Ethiopie; c'est pour assister à la fête qui lui était particulièrement consacrée. Homère place les Ethiopiens aux extrémités de la terre, et les distingue en deux peuples. Ils habitaient le long de l'Océan méridional. Le Nil coupe l'Ethiopie, et en fait une partie orientale et l'autre occidentale.

(Page 85. Egisthe.)

Ἀμύμων, proprement « irrépréhensible », ce qui forme ici un sens absurde. Quelques-uns, parmi lesquels est Pope, se sont tourmentés pour le justifier: ils ont dit

que l'ame d'Egisthe était telle en sortant de la main des dieux. Selon d'autres ἀμύμων signifie ici « beau ». Homère se sert souvent de cette épithète en parlant des femmes, pour désigner leur beauté.

(Page 85. Contrariant ses heureux destins.)

Ὑπὲρ μόρον. Si on prenait plusieurs passages d'Homère à la lettre, on croirait que les destins pourraient quelquefois changer, ce qui est absurde. En général, la doctrine du destin est obscure. Le mot μόρος n'a pas toujours la même acception dans Homère ; il l'emploie souvent en parlant de ceux qui meurent à la fleur de leurs jours : j'ai donc pu suivre ici un sens analogue.

(*Ibid.* La vengeance partira de la main d'Oreste.)

Mercure désigne la raison. « La raison est le Mercure « de tous les hommes », c'est un ancien proverbe.

(*Ibid.* Minerve prend la parole.)

La manière dont Homère ouvre et expose son sujet, en assemblant les dieux pour délibérer sur le sort d'Ulysse, est à la fois grande et intéressante. L'exposition de la mort de Pompée, où l'on admire le génie de Corneille, est à peu près du même genre. Le discours de Minerve est bien amené ; point d'introduction forcée ; il naît de l'occasion, et c'est une grande beauté dont Homère offre souvent le modèle.

(Page 86. Qu'habite une déesse.)

On croit que l'île de Calypso est celle qu'on appelle Gaulos, qui est au milieu de la mer entre la Sicile et l'Afrique, un peu au-dessus de Malte. D'autres ont cru que c'était l'Atlantide, sur l'existence et la place de laquelle on a trop disputé.

(*Ibid.* S'il voyait seulement s'élever dans les airs la fumée.)

Ἀποθρώσκοντα. Ce mot est pittoresque; la fumée s'élève rapidement de la flamme.

(Page 88. Elle a pris la forme de Mentès.)

Mentès, célèbre négociant de l'île de Leucade, prit Homère à Smyrne, et lui fit faire tous ses voyages. Cette tradition, honorable à Homère, confirmerait qu'il consacrait les noms de ses amis dans ses poésies; d'autres disent qu'il y avait alors à Taphos un roi nommé Mentès, qui était ami d'Ulysse: Taphos, une des îles Echinades.

(*Ibid.* Amusaient par le jeu leur loisir.)

Le jeu est un usage bien ancien. Les savans se sont fatigués à chercher quel était celui dont s'amusaient les amans de Pénélope. Selon les uns c'était le jeu des dés; selon Athénée, c'était une espèce de jeu aux dames, qui avait quelque rapport à la poursuite que les chefs faisaient de la femme d'Ulysse. La pièce principale était appelée Pénélope. On remarquera que Télémaque

précède son hôte pour l'introduire : c'était alors le bel usage.

(Page 89. Il aperçoit le premier la déesse.)

Homère n'a-t-il pas voulu mettre en opposition la sensibilité de Télémaque, qui, occupé du souvenir de son père, rend ce qu'il doit à cet étranger; et la conduite des prétendans, qui ne l'aperçoivent pas même, livrés à l'amusement du jeu? L'accueil que lui fait Télémaque intéresse pour ce jeune prince dès le moment où il paraît sur la scène.

(Page 90. Là étaient rangés les javelots.)

Exin, quæ in mediis ingenti adnixa columnæ
Ædibus astabat, validam vi corripit hastam.

Æneid. lib. xii.

(Page 91. Un héraut met une superbe lyre entre les mains de Phémius.)

Ulysse, en partant pour Troie, avait laissé, selon l'usage de ce temps, à Pénélope, un de ces poëtes qui étaient à la fois musiciens, philosophes, et qui avaient un soin particulier des mœurs. Homère l'appelle Phémius; c'est le nom d'un de ses amis qui avait été son précepteur.

(Page 92. On ne peut arriver, sans ce secours, à ces bords.)

Littéralement, « tu n'es pas venu ici à pied ». On a dit que c'était un trait de naïveté convenable à Télé-

maque, on l'a loué; mais ce même vers est répété plus d'une fois dans l'Odyssée, et non par des enfans. Il est plus vraisemblable que ce vers était un dicton reçu dans plusieurs îles : ce qui le ferait croire est la répétition de ce vers à l'arrivée des étrangers. De quelque manière qu'on l'entende, il retrace une image du vieux temps.

M. Prévost, connu fort avantageusement par sa traduction d'Euripide, m'a communiqué une conjecture qu'il a faite sur cet endroit : Πεζος peut signifier HUMBLE. En ce sens, Télémaque aurait dit : « Tu n'es « pas venu sans un grand cortége ». Ce sens est bon, et j'ai été tenté de l'adopter; mais il ne s'accorde pas avec toutes les circonstances où ce vers est répété. Πεζος paraît n'avoir pas eu ce sens au temps d'Homère.

(Page 93. Ce héros, le vieux Laërte; car on dit que l'infortuné ne se rend plus à la ville.)

Térence a formé sur Laërte le caractère de ce bon Ménedème qui, ayant été cause de l'absence de son fils, renonce à toutes les douceurs de la vie, et s'accable de travail.

(*Ibid.* J'arrive enfin dans ces lieux.)

Je crois avoir saisi le sentiment dont Homère en ce moment anime Pallas.

(Page 94. On ne connaît point par soi-même les auteurs de sa race.)

Les commentateurs mettent ici à contribution Aristote

et d'autres écrivains de l'antiquité, pour dire qu'en cette matière la mère peut avoir le plus de certitude, et que notre naissance est plus sûre du côté de la mère que du côté du père. C'est le sentiment des jurisconsultes, qui appellent la mère CERTA, certaine. Les Grecs débitaient volontiers des maximes; c'est ce qui a fait mettre cette naïveté dans la bouche de Télémaque.

(Page 94. Car ce n'est point là un de ces repas aux frais duquel des amis se sont associés.)

On voit par Athénée que ces repas étaient fort en usage chez les Grecs.

(Page 95. Les Harpyes l'ont ignominieusement ravi.)

Harpyes, espèce de démons, ou les tempêtes. Expression poétique, pour dire qu'un homme a disparu sans qu'on sache la manière dont il a péri.

(Page 96. Un venin mortel pour en teindre ses flèches.)

Les traits empoisonnés n'étaient pas en usage dans la guerre de Troie. Pour sauver l'honneur d'Ulysse, on a dit qu'il voulait employer ce venin pour faire la guerre aux bêtes, ou que le poëte a voulu par là rendre plus probable la mort des poursuivans. La déesse ne nomme Oreste que pour animer Télémaque par cet exemple à venger son père.

(Page 99. Tu en recevras un de moi, qui ne sera pas d'un prix moins flatteur.)

Serait-ce prêter une beauté à Homère, que de dire que Minerve songe ici au moment où elle lui rendra Ulysse?

(Page 101. Les chantres divins.)

Malgré l'interprétation de Pope, selon lequel Homère dirait, « Phémius n'est pas coupable, Jupiter inspire « à son gré les hommes de génie », j'ai préféré le sens de la plupart des interprètes. L'épithète d'INGÉNIEUX que Télémaque donne ici aux hommes, est générale. On la retrouve dans un autre endroit de l'Odyssée, où il est dit qu'Alcinoüs conduit les Phéaciens dans une île, loin des hommes.

Dans le discours que Pénélope adresse à Phémius, Pope lui fait dire :

> Attemper'd to the lyre, your voice employ :
> Such the pleas'd ear will drink with silent joy.

C'est prendre une grande liberté que de traduire ainsi, οἱ δὲ σιωπῇ οἶνον πινόντων : ce que j'ai rendu par, « qu'ils « vident les coupes en silence ». Pope, pour ennoblir Homère, dit : « Que leur oreille boive des sons harmo- « nieux avec une joie paisible ».

(*Ibid.* Les chants les plus nouveaux captivent.)

Ce vers achève de confirmer qu'il y a eu des poëtes avant Homère.

(Pag. 101. Reprends tes occupations chéries.)

Il veut éloigner sa mère, de peur qu'elle n'irrite les chefs, et n'essuie quelque outrage de leur part. Le ton de Télémaque montre l'autorité que les hommes exerçaient alors sur les femmes. Ce ton est aussi une suite de l'entretien qu'il vient d'avoir avec Minerve.

(Page 102. L'amour embrase le cœur de tous ces chefs.)

L'ambition, le désir de posséder une femme si accomplie, pouvaient donner plus de prix à sa beauté. En supposant même qu'elle se fût mariée fort jeune, elle devait avoir plus de trente ans. Le climat de la Grèce et la vie retirée qu'y menaient les femmes, entretenaient-ils leur beauté? On voit, au quatrième chant, qu'Homère loue encore la beauté d'Hélène.

La témérité et l'injustice des poursuivans sont inexplicables, si l'on ne se rappelle pas que ces petits états, où les rois avaient peu de pouvoir, étaient souvent exposés à l'anarchie, sur-tout en leur absence. Les caractères d'Antinoüs et d'Eurymaque sont bien marqués. Celui-là est violent, celui-ci est souple; l'un raille, l'autre flatte.

(Page 103. Il est beau de régner.)

Il se pourrait que Télémaque fît un parallèle de la situation heureuse d'un roi à la sienne. Le sceptre n'était pas toujours héréditaire. Télémaque veut endormir ces chefs.

(Page 104. Une dette ancienne a-t-elle été l'objet de son arrivée?)

Les plus grands seigneurs, en ces temps, allaient eux-mêmes retirer le paiement de ce que leur devaient les étrangers. Tel fut le voyage de Tobie dans la Médie.

(Page 105. Elle lui ouvre les portes.)

Tous ces petits détails peignent au naturel la simplicité des mœurs de ces siècles anciens, à laquelle s'alliait une sorte de magnificence.

Chacun sent que l'entretien de Minerve et de Télémaque, les reproches que Pénélope adresse à Phémius en présence de ses amans, l'entretien que ceux-ci ont avec Télémaque, et où leur caractère commence à se développer, sont pleins d'intérêt. Le retour d'Ulysse est anoncé; on l'attend avec impatience.

Avant la traduction d'Homère par madame Dacier, il en parut une de La Valterie; elle n'est plus connue. Elle est singulièrement infidèle, et rampante pour le style. Un homme d'esprit, qui sans doute n'en avait pas jugé par lui-même, m'avait cependant dit qu'elle avec beaucoup de rapport avec le style de Fénélon. J'eus la curiosité de la connaître. Je vais en citer un morceau; c'est l'endroit où Pénélope vient adresser des reproches à Phémius, endroit si touchant dans Homère:

« Durant leur entretien, Phémion avait continué de « chanter, et Pénélope, suivie de quelques-unes de « ses femmes, était entrée dans la salle où tous ses « amans entendaient les admirables chansons. Lors-

« qu'il chanta un récit des tristes aventures des Grecs « qui avaient eu part à la conquête de Troie, le sou- « venir d'Ulysse la toucha si fort, que Télémaque, « rentrant dans l'assemblée, trouva cette princesse toute « en larmes. Phémion aurait été puni de son indiscré- « tion, si le prince n'avait considéré que beaucoup « d'autres grands hommes avaient eu part aux aven- « tures dont Phémion avait parlé; qu'il avait moins « considéré le sujet de son récit, que la nouveauté de « l'air et la beauté du chant; et que de tout temps les « actions des hommes les plus illustres ont été expo- « sées aux vers des poëtes ».

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT I.

CHANT II.

A PEINE la matinale Aurore aux doigts de rose eut-elle amené le jour, que le fils d'Ulysse se précipite de sa couche ; il est bientôt couvert de ses vêtemens ; à ses pieds éclatent ses superbes brodequins ; son épaule est chargée d'un baudrier auquel est suspendu son glaive acéré. Il sort, semblable à une divinité : soudain il ordonne aux hérauts d'élever leurs voix sonores, et de convoquer les citoyens. Ils font retentir les airs de leurs cris, le peuple accourt, il est rassemblé en un moment.

Dès que la foule est réunie, que les rangs sont pressés, Télémaque marche vers la place publique ; sa main est armée d'un javelot d'airain ; il est suivi de deux chiens fidèles, les plus agiles de leur race. Par le pouvoir de Minerve, un charme divin est répandu sur toute sa personne ; la foule entière, immobile d'admiration, a l'œil attaché sur le jeune prince qui s'avance. Il va s'asseoir sur le trône de son père, que les vieillards lui ont cédé avec respect.

Un des chefs de l'assemblée, le héros

Egyptius, est le premier qui se lève. Courbé par la vieillesse, il avait acquis une longue expérience. Un fils qu'il aimait tendrement, le brave Antiphe, était monté dans le vaisseau qui conduisit Ulysse aux champs de Troie; parmi les compagnons de ce héros qui le suivirent dans la caverne du plus féroce des cyclopes, il avait le dernier servi de pâture au monstre. Trois fils restaient encore à ce père infortuné: l'un, Eurynome, était au nombre des amans de Pénélope; les deux autres cultivaient les champs paternels : cependant le vieillard ne cessait de pleurer celui qui s'était éloigné de ces bords; et ayant encore en ce moment l'œil humide de larmes :

Citoyens d'Ithaque, dit-il, qu'il me soit enfin permis d'élever ici la voix. Depuis que le divin Ulysse a quitté ce rivage, nous n'avons connu ni conseil ni délibération. Qui donc nous a convoqués en ce jour? est-ce l'un de nos jeunes hommes ou de nos vieillards? quel motif si important l'y détermine? a-t-il reçu quelque avis du retour de notre armée; et instruit le premier de cette heureuse nouvelle, est-il impatient de la rendre publique? a-t-il enfanté un projet qui inté-

resse le salut de tout le peuple? Quelque but qui l'anime, j'en tire un favorable présage; il a sans doute l'ame élevée ; il ne respire que la justice, la bienfaisance ; il est digne d'obtenir notre appui. Veuillent les dieux accomplir les desseins qui roulent dans son cœur!

Il parlait encore, que le jeune prince, charmé de ces mots qu'il regarde comme un heureux augure, et brûlant de rompre le silence, ne peut rester plus long-temps assis, et se montre debout au milieu de la nombreuse assemblée. Un héraut doué de prudence, Pisénor, se hâte de l'armer du sceptre; et Télémaque s'adressant au vieillard : Sans aller loin d'ici, dit-il, tu vois celui que tu demandes ; c'est moi qui ai convoqué ce peuple. Il n'est point ici de plus infortuné que moi. Je n'ai point à vous annoncer la nouvelle du retour de notre armée, ni à vous communiquer aucun projet qui intéresse la félicité des citoyens : je ne vous parlerai que de moi seul, du grand désastre, que dis-je? du double désastre qui désole ma maison. D'abord j'ai perdu ce bon père, jadis votre roi, qui fut aussi pour vous le père le plus tendre. A cette perte se joint

un autre malheur non moins terrible, en ce qu'il entraînera bientôt la ruine totale de ma maison et de tous mes biens. Des hommes hardis, les fils de nos personnages les plus puissans, fondent dans notre palais, s'obstinent à rechercher, contre son gré, la main de ma mère. Ils n'osent aller chez son père Icare le solliciter de la donner, elle et la dot qui doit être son partage, à celui dont il agréera l'alliance. Maîtres dans ma demeure, ils immolent pour leurs festins mes brebis, mes chèvres, mes génisses; le vin y coule à longs flots; tout est en proie à la rapine, à la licence : il n'est plus ici de héros tel qu'Ulysse pour écarter ce fléau de son palais. Hélas! nous ne le pouvons. Jeune encore, je ne suis point exercé dans les combats : si ma force répondait à mon ardeur, c'est moi qui repousserais leur audace, car on ne saurait plus tolérer ces attentats; mon nom va être extirpé de la terre avec infamie. Soyez-en donc vous-mêmes indignés. Citoyens, si vous ne respectez pas le jugement des peuples qui nous environnent, craignez les dieux; craignez que la vengeance de ces forfaits ne tombe sur vos propres têtes. Amis, au nom de Jupiter assis dans

l'Olympe, au nom de Thémis qui préside aux assemblées des peuples, cessez, je vous en conjure, de vous joindre à mes oppresseurs ; le deuil où me plonge une perte cruelle, suffit pour m'accabler. Mon père, le sage Ulysse, s'est-il rendu coupable de quelque injustice envers les Grecs ? Pour m'en punir, m'abandonnez-vous à la haine de ces hommes violens, et vous plaisez-vous encore à l'attiser ? Soyez plutôt vos propres vengeurs. Prenez mes biens, les produits de mes champs; dépouillez-moi de mon héritage : dans ce malheur, l'espoir ne serait pas éteint au fond de mon ame ; mes sollicitations vous poursuivraient en tous lieux ; peut-être que, saisis de honte et de remords, vous me rétabliriez dans mes droits. Maintenant, ô citoyens, vous déchirez mon cœur de blessures mortelles.

Il dit avec colère, et jette son sceptre en répandant des larmes. Le peuple est ému de compassion : tous les amans de Pénélope demeurent muets ; le reproche injurieux expire sur leurs lèvres.

Le seul Antinoüs, plus hardi, lui répond : Télémaque, harangueur superbe, maîtrisé par la colère, qu'as-tu dit ? de quels opprobres viens-tu de nous couvrir ? as-tu résolu

d'imprimer sur nous une tache infamante? N'accuse point de tes malheurs les rivaux; ne t'en prends qu'à ta mère dont l'esprit est nourri d'artifices. Déjà trois ans se sont écoulés, et le quatrième va se terminer, depuis qu'elle se joue des plus illustres personnages de la Grèce ; elle nous repaît d'illusions ; ses messagers apportent à chacun de nous des promesses flatteuses : mais son cœur n'est point d'accord avec sa bouche. Elle a eu recours à une autre ruse. Après avoir commencé à former une toile d'une grandeur immense et du tissu le plus fin, elle nous dit :

Jeunes hommes qui sollicitez ma main, le grand Ulysse n'est plus ; mais réprimez votre impatiente ardeur jusqu'à ce que j'aie achevé un travail auquel je consacre tous mes instans ; perdrais-je des fils préparés pour un devoir si pieux ? C'est le vêtement funèbre qui doit ensevelir un héros, le vieux Laërte, quand la parque fatale l'aura plongé dans le sommeil profond de la mort. Quels reproches n'essuierais-je pas de la part des femmes de la Grèce, si ce roi, qui fut jadis entouré de tant de richesses, était couché dans le tombeau sans avoir obtenu de ma main un linceul!

Telles furent ses paroles, et la persuasion entra sans peine dans notre ame généreuse. Le jour, elle s'occupait à former ce grand voile; la nuit, aux flambeaux, elle détruisait l'ouvrage de ses mains. Ainsi, durant trois années, elle éluda nos vœux, et sut en imposer aux Grecs. Mais les heures ayant amené la quatrième année, une de ses femmes qui pouvait en être bien instruite, nous dévoila cette ruse; nous la surprîmes qui rompait ce tissu fait avec art, et elle fut contrainte d'achever cet ouvrage malgré ses combats. Télémaque, apprends la résolution des chefs; que tous les Grecs la connaissent. Dis à ta mère de quitter ton palais, de suivre, pour le choix d'un époux, le sentiment de son cœur et la volonté d'un père. Si elle se propose de jouer plus longtemps les fils de la Grèce —. Nous admirons ses talens, son intelligence, et même ses stratagèmes, présens dont Minerve fut prodigue envers elle pour l'élever au dessus de toutes les femmes dont le nom soit parvenu à notre oreille, et qui jadis firent par leur beauté l'ornement de la Grèce. Oui, Alcmène, ni Tyro, ni la célèbre Mycène, n'auraient pu disputer à Pénélope la

prix des talens et de l'artifice : mais elle en fait un usage fatal à elle-même ; car tant qu'elle nourrira les sentimens, qu'un dieu, pour la perdre, mit dans son cœur, nous consumerons tes biens. Elle parviendra au faîte de la gloire ; mais tu auras à regretter les douceurs de l'abondance. Rien n'est plus certain ; nous n'abandonnerons pas le seuil de ta maison, ni ne reprendrons le soin de nos domaines, que nous n'ayons entendu de sa bouche le nom de son époux.

Antinoüs, répartit le sage Télémaque, ne me prescris point de bannir de ma maison celle qui me mit au jour, et qui m'allaita. Mon père a disparu : sait-on s'il est mort, ou s'il ne respire pas dans quelque terre éloignée ? Suis-je en état, si je repousse d'ici ma mère, de restituer à Icare la riche dot de sa fille ? A la vengeance dont userait envers moi mon père s'il reparaissait, se joindrait celle des dieux : car ma mère, en quittant le seuil de mon palais, invoquerait les terribles Furies ; je serais en exécration à tous les hommes. Non, jamais cette parole ne sortira de mes lèvres. Nos sentimens et notre conduite allument-ils votre indignation ? sortez de notre palais ; allez jouir en

d'autres lieux des délices des festins ; dissipez, en vous recevant tour à tour, vos propres domaines. Si vous jugez qu'il vous est plus facile et plus avantageux de consumer les biens d'une maison qui est sans défense, poursuivez : mais j'adresse ma voix aux dieux immortels ; si jamais leur justice mesura le châtiment aux forfaits, périsse dans cette même maison, sans être vengée, votre race entière !

Ainsi parla Télémaque ; et deux aigles, envoyés par le dieu du tonnerre, s'élancent du sommet d'une montagne. Ils volent réunis ; les ailes étendues, immobiles, ils fendent les plaines de l'air avec l'impétuosité des vents : mais, arrivés au-dessus de l'assemblée, présage de mort, ils secouent leurs ailes en traçant de longs cercles dans l'espace immense des cieux, dardent leurs regards sur la multitude, se déchirent de leurs serres la tête et le cou ; et prenant leur essor vers la droite au-dessus de la ville, ils disparaissent. L'assemblée entière, frappée du signe céleste, est muette de terreur, et songe aux revers que préparait l'avenir.

Alors un homme vénérable, blanchi par les ans, Halitherse, fils de Mastor, se lève.

Parmi les plus anciens augures, aucun ne l'égalait dans l'art d'interpréter par le vol des habitans de l'air, les arrêts de la destinée.

Citoyens d'Itaque, dit cet homme sage, et vous sur-tout, amans de Pénélope, prêtez l'oreille à ma voix. Un terrible malheur va fondre sur vos têtes. Ulysse ne sera plus long-temps éloigné des siens ; il s'approche, il médite le carnage de tous ses ennemis ; parmi nous, habitans des murs fameux d'Ithaque, combien seront enveloppés dans cette ruine ! Hâtons-nous donc, avant ce malheur, de réprimer la licence de ces chefs ; qu'ils la répriment eux-mêmes, ils s'en féliciteront. Je parle, non en homme novice, mais en augure consommé dans son art. Ainsi se vérifiera ce que je prédis à ce héros le jour où les Grecs, et avec eux le sage Ulysse, montèrent dans leurs vaisseaux tournés vers Ilion ; je lui annonçai qu'il essuierait une longue suite d'infortunes, qu'il perdrait jusqu'au dernier de ses compagnons, mais qu'à la vingtième année, seul, méconnu de tous, il reparaîtrait au sein de ses lares. Nous touchons à l'entier accomplissement de cet oracle.

Vieillard, répond Eurimaque, cours dans

ta maison prophétiser à tes enfans pour les garantir des malheurs dont l'avenir les menace. Quant à nous, ton oracle va être anéanti par le mien. Que d'oiseaux voltigent sous le soleil! tous sont-ils des interprêtes certains de nos destinées? Ulysse a péri dans une contrée lointaine. Plût aux dieux que tu eusses été précipité dans le même abîme! tu ne nous fatiguerais pas ici d'éternels augures, et tu n'exciterais pas le courroux déjà si véhément de Télémaque, dans l'espoir d'obtenir un présent de sa main. Mais, je te le jure, et cette parole ne sera pas vaine; si tu emploies l'expérience et les ruses de la vieillesse à séduire ce jeune homme par tes discours, si tu le rends plus farouche, tu ne feras que hâter sa perte; et nous t'infligerons à toi, vieillard, la peine d'une forte amende, peine qui portera le tourment et la rage jusqu'au fond de ton ame. Télémaque doit n'écouter que moi. Qu'il engage Pénélope à rentrer dans la maison de son père; qu'on y prépare son hymen; suivie de la dot que mérite une fille si adorée, qu'elle se rende dans la demeure de son nouvel époux. Avant ce temps, je doute que les chefs renoncent à une poursuite inutile jusqu'à ce

jour. Sache qu'il n'est personne qui nous fasse trembler, pas même Télémaque, encore que son courroux éclate en longs discours : et nous nous rions, ô vieillard, du vain augure sorti de ta bouche; il ne fait que redoubler la haine que tu nous inspires. Nos festins ne seront point interrompus; l'ordre et le repos seront bannis de la maison d'Ulysse : autant la reine s'obstinera à rebuter nos vœux, autant persévérerons-nous à solliciter sa main; nous la disputant, par admiration pour sa vertu, comme un prix rare et unique, nous laisserons s'écouler les jours dans l'attente de sa possession, sans que l'hymen, remplissant des vœux naturels à l'homme, nous unisse à d'autres femmes de la Grèce, qui seraient dignes de notre choix.

Le fils prudent d'Ulysse reprend la parole : Eurymaque, et vous tous, nobles rivaux, c'en est assez, je ne vous adresse plus à ce sujet ni prière, ni aucune parole; ma cause est désormais connue des dieux et des hommes. Je ne vous demande qu'un vaisseau et vingt rameurs qui m'ouvrent une route sur la mer. Je pars, je vais à Pylos et à Sparte pour apprendre des nouvelles d'un père qui m'est ravi comme pour toujours. J'interrogerai les hommes, je

prêterai l'oreille à la renommée, cette voix de Jupiter, qui répand en tous lieux le nom et la gloire des mortels. Si mon père respire, je saurai encore braver tous les assauts, fût-ce durant une année entière. S'il est mort, s'il est inutile de le chercher sur la terre, je reviendrai au sein de ma patrie lui ériger un tombeau; j'allumerai les offrandes qui doivent accompagner la pompe de ses funérailles, et ma mère recevra un époux de ma main.

Après avoir ainsi parlé, il s'assied. L'ancien ami du sage roi d'Ithaque, Mentor, se lève. Ulysse, à son départ, lui recommanda ce qu'il avait de plus cher, et sur-tout le vieillard son père; il lui confia le soin de toute sa maison, ne doutant point qu'elle ne fleurît sous une garde si fidèle.

Habitans d'Ithaque, s'écrie cet homme plein de zèle, désormais que les rois chargés du sceptre, loin d'être justes, humains et généreux, soient durs, inflexibles et barbares, puisqu'il n'y a pas un seul citoyen dans la nation qu'Ulysse a gouvernée, et pour laquelle il était un tendre père, qui ait conservé la plus légère trace du souvenir de ce héros! Je ne m'indigne point que les superbes rivaux soient entraînés à des attentats par leur

fol aveuglement; ils exposent leur tête au trépas en dévastant la maison d'un chef dont ils se sont promis l'éternelle absence. Mon indignation toute entière éclate contre vous, ô citoyens assis en un lâche silence, vous qui, malgré votre multitude, n'osez réprimer, même par votre voix, ce petit essaim de persécuteurs.

Téméraire Mentor, vieillard insensé, interrompit Léocrite fils d'Evenor, qu'oses-tu parler de réprimer nos entreprises? Nous défions une multitude armée de nous bannir de ce palais, et d'y troubler nos fêtes. Oui, dût le roi d'Ithaque, Ulysse lui-même, nous surprendre au milieu de nos festins, son épouse, qui ne demande aux dieux que son retour, en verserait des larmes amères : s'il osait attaquer des ennemis si nombreux, il rencontrerait ici la mort. Tu viens donc de manifester ta démence. Que l'assemblée se dissipe, que chacun retourne à ses travaux. Halitherse et Mentor, amis anciens d'Ulysse, prépareront avec assez d'ardeur le départ de son fils : mais je pense qu'assis long-temps encore dans Ithaque, il continuera d'interroger tous les voyageurs, et n'entreprendra jamais cette route.

Il dit, et rompt l'assemblée. Le peuple se disperse, chacun rentre dans sa maison; les chefs retournent au palais d'Ulysse. Télémaque se retire seul aux bords de la mer; là, après que l'onde écumeuse a baigné ses mains, il implore Minerve : Entends ma voix, ô déesse, toi qui vins hier dans notre palais. Tu m'ordonnas d'aller à travers le noir empire de la mer m'instruire du sort d'un père dont je ne saurais plus supporter l'absence. Mais, hélas ! le puis-je? Ce peuple, et bien plus encore ces chefs dont l'audace a franchi toutes les limites, traversent mon entreprise.

A peine a-t-il parlé, que Minerve, semblable à Mentor par la stature, les traits et la voix, paraît à côté du jeune prince, et ces mots volent de ses lèvres : Télémaque, tu as dépouillé l'enfance, tu ne seras désormais ni imprudent ni timide. Si la sagesse accomplie et l'inébranlable fermeté que ton père manifestait dans toutes ses actions et dans toutes ses paroles, a jeté de profondes racines dans ton ame, ton dessein ne sera pas stérile; tu partiras. Si tu n'es pas le rejeton d'Ulysse et de Pénélope, glacé par la crainte, vaincu par les obstacles, tu n'accompliras point cette

entreprise semée de périls. Il est vrai que les fils sont rarement l'image de leurs pères ; ils les surpassent plus souvent en perversité, qu'ils ne reproduisent leurs vertus sous un plus beau jour. Toi, tu ne seras désormais ni imprudent ni timide ; la sagesse et le courage d'Ulysse respirent dans ton cœur. Nourris donc l'espoir d'un heureux succès ; méprise les projets et les manœuvres de tes ennemis ; aussi insensés qu'injustes, ils ne soupçonnent pas le noir destin qui les menace, et qui va consommer en un jour leur perte entière. Rien ne doit retarder ton départ, cet objet de tes désirs. Moi-même Mentor, l'ami le plus ancien de ton père, je veux te préparer un léger vaisseau, et t'accompagner. Va dans ton palais reparaître hardiment aux yeux de ces chefs; fais les apprêts de ta route; remplis les urnes de vin et les outres du froment le plus pur, la vigueur de l'homme. Je rassemblerai des amis charmés de s'associer à tes périls. De nombreux navires vieux et neufs bordent nos rivages ceints de flots : le meilleur fixera mon choix ; nous l'allons équiper et lancer à la vaste mer.

A la voix de la déesse, Télémaque ne s'arrête plus ; il court vers le palais, le cœur agité

de soins. La troupe superbe des rivaux était rassemblée sous le portique ; ils dépouillaient les chèvres ; les porcs fumaient sur les charbons embrasés. Antinoüs vient en souriant à la rencontre de Télémaque ; et lui serrant la main : Illustre orateur, mais trop emporté, dit-il, laisse là les hautes actions et le faste des paroles ; sans troubler ton cœur de soucis fâcheux, ne songe, comme avant ce jour, qu'à partager nos festins ; prends en main la coupe. On se chargera du soin de préparer tout ce qu'il faut pour ton départ ; tu auras un vaisseau et des compagnons fidèles, pour qu'un vol heureux et prompt te conduise dans la divine Pylos, où tu apprendras le destin de ton illustre père.

N'attendez point, répond Télémaque, que je participe à vos festins odieux, hommes impies, et que, paisible spectateur de votre joie, je me livre au repos et aux plaisirs. Ne vous suffit-il donc pas, ô persécuteurs de ma mère, qu'avant ce temps je vous aie laissé ravir la meilleure partie de mes biens? Je n'étais qu'un enfant ; mais aujourd'hui que ma stature est formée, que je saisis les discours des sages et que je les interroge ; aujourd'hui que je sens croître mon courage en mon sein, je

tenterai de conjurer votre perte, soit à Pylos, soit même dans ce palais. Je pars; aucun obstacle ne me détournera de mes desseins. Je pars sur un navire étranger; car, enrichis de mes dépouilles, vous jugez qu'il vous est plus utile que je ne possède ni vaisseau ni rameurs. En disant ces mots, il arrache sa main de celle d'Antinoüs.

Cependant on préparait le festin dans le palais. Les chefs ne cessaient de proférer la raillerie et l'injure. Quoi de plus manifeste? disait l'un de ces jeunes insolens; Télémaque a formé contre nous des projets de mort. Il va chercher des secours dans l'aride Pylos, ou à Sparte; ce désir le dévore. Peut-être court-il jusque dans la fertile Ephyre pour en rapporter des poisons mortels qu'il jettera d'une main furtive dans nos coupes, et nous serons tous précipités dans les enfers.

Sait-on, dit un autre, si exposé sur un frêle vaisseau, égaré par les tempêtes, il ne périra pas comme Ulysse, loin de sa patrie? Par-là que de nouveaux soins il nous imposerait! Il nous faudrait partager tous ses biens, céder son palais à sa mère et à celui qu'elle honorerait du nom de son époux.

Mais Télémaque descend dans de vastes

appartemens où étaient rassemblées les richesses de son père ; on y voyait de grands amas d'or et d'airain, des coffres précieux où se conservaient de superbes vêtemens. Ce même lieu renfermait des huiles odorantes ; le long du mur étaient rangées des urnes remplies d'un vin rare, devenu miel par les ans, nectar digne des immortels, et réservé pour Ulysse, si jamais ce héros, accablé du faix des infortunes, reportait ses pas dans son palais. Des portes solides à deux battans fermaient cette enceinte. Près d'elles une femme veillait jour et nuit sur ces richesses ; c'était la fille d'Ops, la prudente Euryclée.

Télémaque l'appelle : Ma nourrice, dit-il, hâte-toi de puiser du vin le plus précieux après celui que tu conserves pour un infortuné, s'il échappe jamais aux malheurs et à la mort ; remplis-en douze urnes, tu les scelleras avec soin : répands dans de fortes outres de la farine du plus pur froment ; tu en compteras vingt mesures. Mais renferme dans ton sein mon secret, et remets tout en mes mains ce soir dès que ma mère, retirée dans son appartement, sera livrée au sommeil. Je cours à Pylos et à Sparte pour apprendre, s'il se peut, des nouvelles de mon père.

A ces mots la fidèle Euryclée pousse des cris douloureux, éclate en sanglots. O mon cher fils, dit-elle, pourquoi as-tu formé ce dessein fatal? Iras-tu t'égarer seul et sans appui sur l'immense étendue de la terre, toi l'unique rejeton de Pénélope, et l'objet de toute notre tendresse? Hélas! il a péri le magnanime Ulysse, loin de sa patrie, chez un peuple inconnu. A peine seras-tu parti, que des pervers te dresseront des embûches mortelles, et se partageront toutes ces richesses. Demeure donc ici parmi nous, assis sur ton héritage; te préservent les dieux de t'exposer aux hasards infinis de la mer indomptée et d'une vie errante?

Calme tes frayeurs, ma nourrice, répond Télémaque; ce dessein n'est pas né sans la volonté des dieux. Mais jure-moi de cacher durant onze à douze jours mon absence à ma mère; attends au moins qu'elle exige la présence de son fils, ou que d'autres l'aient instruite de ce départ. Je crains que la belle Pénélope ne se consume dans les larmes.

Il dit : la vieille Euryclée se lie solennellement au secret en attestant les dieux. Dès que le serment est sorti de ses lèvres, elle remplit les urnes de vin, fait couler dans les outres la

fleur de farine. Télémaque rejoint dans la salle les amans de sa mère.

Minerve cependant est livrée à d'autres soins. Sous les traits de Télémaque elle parcourt la ville entière, choisit ceux qui doivent accompagner ce prince, ordonne à chacun d'entr'eux de se rendre au rivage dès l'arrivée des ombres du soir. Elle demande un vaisseau à Noémon fils de Phronius ; il l'accorde avec joie.

Le soleil termine sa course, et la nuit ombrage la terre. Aussitôt la déesse lance aux vagues le vaisseau léger, l'arme des agrès avec lesquels le navire le mieux équipé traverse les flots, et elle l'attache à l'extrémité du port. Déjà se rassemblent en foule autour d'elle les braves compagnons de Télémaque ; Minerve anime chacun d'eux par ses leçons.

Elle fait plus, elle vole au palais d'Ulysse : là, au milieu de leur alégresse, elle épanche la vapeur du sommeil sur les yeux des princes. Ils portaient les coupes à leurs lèvres, elles tombent de leurs mains ; ils ne peuvent prolonger le festin ; assoupis, ils se hâtent de se rendre à leurs demeures ; le sommeil accable leurs paupières.

Alors la déesse, prenant la forme et la voix

de Mentor, appelle le jeune prince hors du palais : Télémaque, déja tes compagnons, les rames à la main, sont assis dans le vaisseau ; on n'attend que toi, partons.

Elle dit, et court au rivage ; il suit la déesse d'un pas rapide. Arrivé au port, Télémaque trouve ses compagnons rassemblés près du vaisseau.

Amis, s'écrie-t-il avec feu, tout est préparé dans le palais pour la route ; chargeons-en le navire. Ma mère, ainsi que tous les miens, ignore mon départ ; je n'en ai confié le secret qu'à la prudente Euryclée.

En même temps il les conduit ; ils volent, prennent les urnes et les outres, et, selon l'ordre du fils d'Ulysse, les posent dans le navire. Télémaque y monte, précédé de Minerve, qui s'assied près du gouvernail ; il se place à côté de la déesse. On délie le vaisseau, on s'y élance, on occupe les bancs. Minerve fait élever de l'occident un vent favorable et impétueux, qui parcourt le noir empire de la mer avec une voix sonore. Télémaque crie à ses amis d'élever le mât. Aussitôt le plaçant dans le creux profond de sa base, ils élèvent dans l'air le haut pin, l'affermissent avec des cables, et tendent par

de fortes courroies la voile éclatante : le vent se précipite au sein de la voile enflée ; les sombres vagues de toutes parts battent avec un grand fracas le navire, qui prend l'essor ; il court sur les flots, et derrière lui disparaît la plage immense. Mais à peine l'ont-ils armé de ses agrès, que, tenant en main les coupes, ils offrent des libations à la troupe entière des immortels, et sur-tout à la fille auguste de Jupiter. Le vaisseau fend d'un vol heureux les ondes durant toute la nuit et jusqu'au lever de l'aurore.

FIN DU CHANT SECOND.

REMARQUES

SUR LE CHANT SECOND.

(Page 119. Sa main est armée d'un javelot.)

Ou cela était conforme à l'usage, ou Télémaque prenait cette précaution contre ses ennemis.

(*Ibid.* Il est suivi de deux chiens fidèles.)

Littéralement, « il n'est pas seul, deux chiens, etc. ». La simplicité de ces temps héroïques est remarquable : les princes allaient sans suite. On voit le cas particulier qu'on faisait des chiens. Achille s'en servait pour la garde de son camp. Tobie partit avec le même cortège. Virgile nous offre la même peinture :

Nec non et gemini custodes limine ab alto
Procedunt, gressumque canes comitantur herilem.
ÆNEID. LIB. VIII.

(*Ibid.* A l'œil attaché sur le jeune prince qui s'avance.)

Illam omnis tectis agrisque effusa juventus
Turbaque miratur matrum, et prospectat euntem.
ÆNEID. LIB. VII.

Virgile a fidèlement copié le tableau d'Homère. Chacun sentira l'effet du mot EUNTEM.

(Page 120 Le héros égyptien est le premier qui se lève.)

Il n'ignorait pas sans doute que Télémaque avait convoqué cette assemblée. Son dessein est d'insinuer à ce jeune prince qu'il a encore des amis. Cette adresse l'encourage, et lui épargne l'embarras où il aurait été s'il lui avait fallu prendre le premier la parole.

(Page 122. Non moins terrible.)

Littéralement : « plus terrible ». Ceci a révolté ; mais Télémaque n'était pas sûr de la mort d'Ulysse, et il pouvait envisager comme un malheur encore plus grand la perte de sa famille entière et de tous ses domaines.

(*Ibid.* Elle et la dot qui doit être son partage.)

On sait que, chez les anciens Grecs, l'époux formait la dot de celle qu'il épousait. Une foule d'exemples qu'offrent l'Iliade et l'Odyssée, prouve qu'au temps d'Homère le père concourait avec l'époux pour former la dot de sa fille. Potter [1] observe que l'ancien usage ne subsista que dans les siècles les plus barbares ; dès que la Grèce commença à se polir, la fiancée fut dotée par ses parens, et c'est-là ce qui la distingua principalement d'une concubine. La dot que donnait l'époux s'appellait ἕδνα ; et les richesses que la fiancée recevait de son père, et qui formaient aussi sa dot, προῖκα. J'ai trouvé dans

[1] Archæologia græca, lib. 4, cap. 11.

Euripide plusieurs endroits où ces richesses s'appellent également ἴδια.

(Page 122. Ils immolent, pour leurs festins, mes brebis, mes chèvres.)

Perrault, qui a voulu tourner ceci en ridicule, n'a pas songé que les troupeaux étaient, en ces temps, la principale richesse des rois. Les prétendans étaient au nombre de cent huit, et ils vivaient, depuis plusieurs années, aux dépens de Télémaque.

(*Ibid.* Hélas! nous ne le pouvons.)

Madame Dacier a donné un sens forcé à ce vers, λευγαλέοι, etc. Voyez les notes de Clarke et d'Ernesti. Le sens qu'elle a suivi est beau, mais je n'ai osé l'adopter. Télémaque, dans ce premier discours, ne veut qu'exciter la compassion des citoyens; il n'y fait point de menaces. Lorsqu'ensuite il s'adresse à ces chefs mêmes, il leur parle d'un ton menaçant, et éclate en imprécations. Le langage qu'il prend d'abord pourrait paraître faible, s'il était moins jeune, et s'il avait moins d'ennemis. Pope a changé une partie de tout ce discours à force d'y vouloir prêter de la grandeur. On ne voit point le sens des vers suivans dans Homère :

But come it will, the time when manhood grants
More pow'rful advocates than vain complaints.
Approach that hour! unsufferable wrong
Cries to the gods, and vengeance sleeps too long.

Perrault fait dire ici à Télémaque « qu'il ne se sou-

« cierait pas que d'honnêtes gens, tels que ses conci-« toyens, mangeassent ses bœufs, ses moutons, parce « qu'il sait qu'ils les paieraient bien ». C'est là travestir un auteur. Télémaque suppose qu'il aurait plus à espérer, pour rentrer dans ses biens, de la justice des citoyens d'Ithaque, que de celle des prétendans.

(Page 123. Au nom de Thémis.)

Les oracles de Thémis sont fameux : on croyait lui devoir les lois, qui sont le soutien du culte et de la société civile. Plusieurs ont dit qu'on portait la statue de Thémis dans les assemblées du peuple. Le sens littéral du texte est que Thémis « forme et dissout les « assemblées ». Jupiter était aussi censé présider aux assemblées : on lui donnait l'épithète d'ἀγόραιος.

(Page 124. Elle a eu recours à une autre ruse.)

Madame Dacier traduit : « Voici le dernier tour dont « elle s'est avisée ». On s'est plu à trouver de la coquetterie dans la conduite de Pénélope : mais, d'un côté, elle ne pouvait favoriser les prétendans ; et, de l'autre, elle craignait, en les irritant, d'exposer la vie de son fils. Le respect que ces chefs témoignent pour sa vertu fait assez son apologie. Φᾶρος est proprement un VOILE. J'ai, comme madame Dacier, conservé ici le mot de TOILE, parce qu'il est consacré à cette histoire, et qu'on dit « la toile de Pénélope », ce qui a même fait un proverbe. La finesse et la grandeur de ce voile marquent la longueur du temps que cet ouvrage demandait.

Au chant XXII de l'Iliade, Andromaque déplore que le corps d'Hector soit privé de semblables ornemens. La mère d'Euryale, dans Virgile, tient le même langage :

> . . . . Nec te tua funera mater
> Produxi, pressive oculos, aut vulnera lavi,
> Veste tegens, tibi quam noctes festina diesque
> Urgebam, et telâ curas solabar aniles.
>
> ÆNEID. LIB. IX.

(Page 125. Nous admirons ses talens....... présens dont Minerve fut prodigue envers elle.)

Je crois avoir saisi le véritable sens de ce passage d'Homère, qui n'est pas sans difficulté. Antinoüs, en rendant justice à Pénélope, mêle de l'ironie à ses louanges ; il lui donne principalement la palme de la ruse : on voit assez qu'il parle en homme irrité.

(Page 126. Que nous n'ayons entendu de sa bouche le nom de son époux.)

Eustathe s'est engagé ici dans de vaines subtilités ; il s'épuise à chercher et à admirer dans les paroles du texte un sens prophétique qui désigne la mort de tous les prétendans.

(*Ibid.* De restituer à Icare la riche dot de sa fille.)

Lorsqu'on renvoyait une femme, il fallait rendre ses biens à son père.

(*Ibid.* A la vengeance dont userait envers moi mon père.)

Ces paroles peuvent aussi se rapporter à Icare ; mais il est plus naturel de les rapporter à Ulysse, que Télémaque croit encore en vie.

(*Ibid.* Invoquerait les terribles Furies.)

Plusieurs passages des deux poëmes d'Homère, où il est dit que les pères invoquaient les Furies contre leurs fils, marquent la grande idée que les anciens avaient du respect que les enfans doivent à leurs pères et mères.

(Page 127. Les ailes étendues.)

Ce vol se fait sans agitation :

. . . . Celeres neque commovet alas.
ÆNEID. LIB. V.

Ceux qui ont dit que ces aigles déchirent les têtes des prétendans, tordent visiblement le texte. Jamblique dit qu'il a vu de ces oiseaux qui se déchirent eux-mêmes pour annoncer ce qui doit arriver. Cette opinion peut au moins expliquer le passage d'Homère. Voici l'interprétation allégorique de tout ce prodige. Les deux aigles que Jupiter envoie sont Ulysse et Télémaque ; « ils « volent réunis », cela marque le concert des desseins de ces deux chefs. Les autres traits désignent la violence de leur attaque : « ils volent vers la droite », c'est-à-dire, du côté de l'orient, présage heureux ; « au-« dessus de la ville », les prétendans ne seront pas seuls punis.

(Page 131. Et sur-tout le vieillard son père.)

C'est le sens qu'admet Eustathe ; la construction l'amène, et il est beau.

On observera non-seulement la variété qui règne dans tous ces discours, mais encore leurs gradations. Le discours d'Antinoüs est simple et tranquille ; celui d'Eurymaque a plus de force ; Léocrite, qui est plus concis, l'emporte encore en audace, puisqu'il rompt une assemblée qu'il n'a pas convoquée. On trouvera, par rapport à la force, la même gradation dans les discours de Télémaque, d'Halitherse et de Mentor. Rien de plus nerveux et de plus éloquent que l'entrée du discours de ce dernier. Madame Dacier a affaibli ce morceau, qu'elle a cru devoir adoucir. Voici comment elle traduit : « Qui est le roi qui voudra être modéré, « clément et juste ? qui est celui au contraire qui ne « sera pas dur, emporté, violent, et qui ne s'abandon- « nera pas à toutes sortes d'injustices, lorsque, etc. » ? Il y a beaucoup plus de force dans le tour que prend Mentor, et l'exagération est belle dans un mouvement de passion. Pope n'a pas cherché à l'adoucir :

> O never, never more let king be just,
> Be mild in pow'r, or faithful to his trust!
> Let tyrants govern with an iron rod, etc.

Quant à l'endroit où se tiennent ces discours, on sait que dans Athènes et en d'autres villes de la Grèce, il y avait des places publiques nommées Βουλευτήρια, où l'on traitait les affaires.

On voit ici que Télémaque s'assied sur le trône de

son père. Ulysse était absent depuis vingt années; il faut donc que ce trône ait été, durant sout ce temps, à la même place.

(Page 132. Qu'oses-tu parler de réprimer....)

Madame Dacier et d'autres interprètes ont mal saisi le sens de ce passage. *Voyez* les notes d'Ernesti. Ἐν δαιτί veut dire « nous surprendre au milieu de nos festins ». Madame Dacier fait dire ici une grande ineptie à Homère : « Il n'est pas facile, traduit-elle, de combattre « contre des gens qui sont toujours à table, quoique « vous soyez en plus grand nombre qu'eux ».

(*Ibid.* Mais je pense qu'assis long-temps encore dans Ithaque.)

Madame Dacier se contente de traduire ainsi : « Je « pense pourtant que ce voyage aboutira à attendre à « Ithaque les nouvelles dont on est en peine, et qu'on « ne partira point ». Il y a plus d'ironie dans le texte. Plus bas, elle rend ainsi ce qu'Homère dit de la fermeté d'Ulysse : « Et comme il était homme qui effectuait « toujours ».

(Page 137. Ma nourrice.)

Euryclée n'avait pas nourri Télémaque, elle avait nourri Ulysse. Le mot μαῖα n'était souvent qu'une appellation honorable dans la bouche des jeunes gens. Alceste venant de mourir, un de ses enfans dit : Μαῖα δὴ κατῶ βέβηκεν. Eurip.

(Page 138. Hélas! il a péri le magnanime Ulysse.)

On voit bien que son dessein était de détourner Télémaque de ce voyage ; car, comme l'a dit le poëte, c'est dans l'espoir du retour d'Ulysse qu'elle gardait avec tant de soins les richesses de ce héros.

(*Ibid.* Mais jure-moi de cacher durant onze ou douze jours.)

Vu le désordre qui régnait dans le palais d'Ulysse, Pénélope, toujours retirée dans son appartement, pouvait bien être onze à douze jours sans voir son fils.

(Page 140. On délie le vaisseau, on s'y élance.)

J'ai conservé la petite confusion qui règne dans cette peinture, et qui marque avec vivacité l'ardeur du départ.

(*Ibid.* Ils élèvent dans l'air le haut pin.)

Ἀείραντι. Ce mot, qui termine la période, peint bien l'effort de ceux qui placent ce mât, et je n'ai pas négligé cette image.

(Page 141. Tenant en main les coupes.)

Le texte ajoute, « remplies de vin ». Ἐπιστεφέας, c'est-à-dire, « remplies jusqu'aux bords ». C'eût été manquer de respect aux dieux, que de ne pas remplir les coupes : alors seulement les libations étaient « parfaites ».

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT II.

CHANT III.

Le soleil sortait du majestueux empire de la mer, et, gravissant vers la voûte éternelle des cieux, apportait la lumière aux immortels, et aux frêles humains répandus sur la terre féconde, quand Télémaque et ses compagnons arrivent aux murs dont Nélée jeta les fondemens, à l'heureuse Pylos. Les habitans des neuf villes de cette contrée offraient sur le rivage à Neptune couronné d'une chevelure azurée, une hécatombe solennelle de taureaux noirs. Assise sur des bancs de verdure, la multitude était partagée en neuf troupes; chacune, composée de cinq cents citoyens d'une de ces villes, immolait neuf victimes. Déjà l'on avait goûté les entrailles, et l'on allumait les offrandes en l'honneur de ce dieu, lorsque ces étrangers arrivent: ils plient les voiles, entrent dans le port, attachent les cabales, et sortent du navire. Télémaque monte sur la rive, guidé par Minerve qui lui tient ce discours:

Télémaque, bannis de ton cœur la timidité de l'enfance. Tu n'as traversé la mer que pour apprendre le sort de ton père, pour

savoir quelle destinée te l'a ravi, ou quelle contrée te le dérobe. Approche donc avec confiance du vénérable Nestor; connaissons les avis que peut-être il te réserve : il faut que tu lui demandes la vérité. Il est le plus sage des mortels; le mensonge ne sortira point de ses lèvres.

O Mentor, répond le jeune Télémaque, comment irai-je? comment l'aborder? Je n'ai encore aucune expérience dans l'art de parler avec sagesse. A mon âge peut-on sans crainte interroger ce vieillard?

Tu trouveras dans ton cœur, dit la déesse, une partie de ton discours; ce qui te manquera te sera suggéré par quelque divinité : car, n'en doute point, ô Télémaque, les dieux présidèrent à ta naissance, et tu es l'objet constant de leurs soins.

En même temps Minerve s'avance avec rapidité, il la suit d'un pas égal aux pas de la déesse. Ils approchent de la nombreuse assemblée des Pyliens. Au milieu d'elle étaient assis Nestor et ses fils : on préparait autour d'eux le festin; les uns couvraient les dards de la chair des victimes; d'autres les tenaient sur les flammes. A l'aspect des deux étrangers, on accourt vers eux en foule, on les

salue, et on les invite à se placer. Le fils de Nestor, Pisistrate, se précipite avec le plus d'ardeur à leur rencontre; il prend la main de l'un et de l'autre, les conduit au lieu du festin, et les fait asseoir, entre son père Nestor et son frère Thrasymède, sur de molles et douces peaux étendues le long des sables du rivage : il leur offre une part des entrailles des victimes, verse le vin dans une coupe d'or; et la présentant avec respect et affection à la fille du dieu qui lance le tonnerre :

Etranger, dit-il, invoque Neptune, le roi de l'Océan, car vous rencontrez ici sa fête solennelle. Après que tu lui auras fait des libations et adressé des prières, remets la coupe odorante à ton compagnon pour qu'il accomplisse le même devoir. Sans doute il se plaît à offrir des hommages aux dieux; quel mortel ne doit implorer leur secours! Plus jeune que toi, il paraît être de mon âge; reçois donc avant lui la coupe sacrée. En disant ces mots, il dépose la coupe remplie de la douce liqueur du vin entre les mains de la déesse.

Minerve est satisfaite de la sagesse de ce jeune homme qui rend à l'âge un tribut de

respect. Elle implore aussitôt le roi des ondes : O toi dont les bras ceignent la terre, puissant Neptune, dit-elle, ne dédaigne pas d'exaucer nos prières. Elève au faîte d'une gloire immortelle Nestor et ses fils ; répands sur tous les Pyliens, en faveur de ce pompeux sacrifice, les dons les plus fortunés : et accorde-nous aussi, à Télémaque et à moi, la satisfaction de voir combler les vœux qui ont fait voler notre vaisseau sur ces bords.

Telle est sa prière ; elle-même l'accomplit, et remet à Télémaque la coupe arrondie et superbe. Le fils d'Ulysse adresse à Neptune les mêmes vœux. La flamme a bruni les chairs des victimes ; on retire les dards ; les portions sont distribuées, et l'on se livre au festin. Après qu'il est terminé, le vénérable Nestor parle en ces mots : Maintenant que nos hôtes ont participé à la joie de ce festin, il convient de les interroger sur leur nom. Parlez, ô étrangers : qui êtes-vous ? de quels bords vous êtes-vous élancés sur les plaines humides ? est-ce un soin public ou particulier qui vous y entraîne ? ou seriez-vous toujours errans sur les mers à l'exemple de tant de nautonniers qui, affrontant la mort, apportent la guerre et le deuil à tous les peuples ?

Alors le jeune prince s'anime d'une noble confiance que Minerve lui inspire ; elle veut qu'en interrogeant le vieillard sur l'absence d'un père, il déploie sa sagesse, et acquière une grande renommée parmi les hommes. O fils de Nélée, Nestor, toi dont s'honorent le plus les Grecs, tu veux savoir qui nous sommes ; je vais te le dire. Nous venons de l'île d'Ithaque qu'ombrage le mont Née ; ce qui m'amène est moins un soin public qu'un devoir filial, un intérêt qui regarde ma personne et ma maison. Je cours dans le désir d'apprendre le destin d'un père dont la renommée remplit l'univers, ce magnanime Ulysse poursuivi du malheur, et qui jadis, soutenu de toi, renversa la fameuse Troie. Nous savons où subit sa perte fatale chacun de ceux qui combattirent devant ces murs et qui furent victimes du sort. Jupiter a mis un voile épais sur la fin de ce héros ; aucun mortel n'a pu encore nous dire comment il nous a été ravi. Est-il tombé sous l'effort de nombreux assaillans ? a-t-il été englouti par les gouffres d'Amphitrite ? on l'ignore. Je viens donc embrasser tes genoux ; que ta bouche me fasse le triste récit de son trépas, soit que tes yeux en aient été les

témoins, soit que tu l'aies appris de quelqu'un de ceux dont les pas errans parcourent la terre. Hélas! sa mère en lui mit au jour le mortel le plus infortuné. Que la compassion ni aucun égard ne t'engage à me flatter; raconte-moi fidèlement ce qui t'est connu: et si jamais, selon sa parole qui était sacrée, le généreux Ulysse mon père te servit par son éloquence et par sa valeur devant les remparts de Troie, où vous souffrîtes, ô Grecs, tant de revers, je te conjure de t'en retracer aujourd'hui la mémoire; dis-moi tout ce que tu sais de sa destinée.

O mon fils, répond le vieillard, combien tu renouvelles en moi le souvenir des calamités que soutinrent loin de leur patrie les enfans indomptés de la Grèce, soit dans les courses où, pour nous enrichir par la dévastation de villes nombreuses, nous affrontions les noires tempêtes partout où nous guidait l'ardent Achille, soit dans les combats que nous livrions autour des murs de Troie, tombe immense de tant de héros! là est étendu Ajax, un guerrier tel que Mars; là reposent Achille, et Patrocle que la prudence égalait aux dieux; là reposent aussi les cendres de mon cher fils, ce fils plein de valeur, et décoré de toutes les

autres vertus, mon Antiloque, l'un des premiers à la course et dans les combats. Nous avons éprouvé bien plus de malheurs encore; quel mortel pourrait les raconter? Quand tu resterais ici cinq, même six années, à m'interroger sur ces fameux revers des héros de la Grèce, las de ce triste récit, tu partirais avant qu'il fût épuisé. Pour accabler l'ennemi que nous tenions bloqué, nous fîmes, durant neuf années entières, tout ce que peuvent et la valeur et la ruse; à peine Jupiter daigna-t-il enfin couronner nos efforts. Dans ce long intervalle, jamais aucun de nos guerriers n'osa seulement avoir la pensée d'être en prudence l'égal du grand Ulysse; tant étaient nombreux et surprenans les stratagèmes belliqueux qu'enfantait ce héros, ton père. Oui, tu es son fils: frappés de surprise, mes yeux ne peuvent te quitter; je crois l'entendre lui-même, et l'on s'étonne de trouver dans un si jeune âge tant de conformité avec les traits et la sagesse d'Ulysse. Tant que nous occupâmes les bords troyens, Ulysse et moi nous ne différions jamais d'avis, ni dans les assemblées du peuple, ni dans le conseil des rois; et, comme si une seule ame nous eût gouvernés, nos desseins, dictés par la prudence, conspiraient à la féli-

cité des Grecs. Mais lorsque nous eûmes abattu la ville superbe de Priam, et que nous fûmes prêts à rentrer dans nos vaisseaux, le corps de l'armée (ainsi le voulurent les dieux) se partagea, présage des malheurs que Jupiter se préparait à semer sur notre route. Tous nos chefs n'avaient pas observé les lois de la justice et de la piété; c'est là ce qui les précipita en foule à leur perte. Ils avaient irrité Pallas, fille redoutable de Jupiter; animée d'une fureur vengeresse, elle alluma la discorde entre les Atrides, assez imprudens pour convoquer une assemblée générale lorsque le soleil allait finir sa course. Les fils de la Grèce, au mépris de la décence, accoururent au sortir de leurs banquets, et chargés des vapeurs du vin; c'est alors que se débattit le sujet important de leur départ. Ménélas voulait que toute l'armée traversât la mer et revolât dans ses foyers. Agamemnon voulait retenir l'armée sur ces bords pour appaiser par des hécatombes le terrible courroux de Pallas : aveugle! il ne savait pas qu'on répandrait en vain le sang des victimes; un moment ne fléchit point le cœur irrité des immortels. Les deux chefs éclatent en de grands débats, les Grecs furieux se lèvent, mille cris ébranlent la voûte

céleste ; l'armée se divise. Nous passons cette nuit dans un sommeil troublé par une sombre haine : hélas ! Jupiter nous préparait d'affreux malheurs. Dès l'aurore, la moitié de l'armée, avec Ulysse et moi, lance à la mer ses vaisseaux, les charge d'un riche butin, y conduit les captives : soumise aux ordres d'Agamemnon, l'autre reste sur ces bords. Nous volons sur les ondes; un dieu aplanit devant nous la mer immense. Arrivés à Ténédos, et n'aspirant qu'à revoir nos demeures, nous sacrifions à la troupe céleste ; mais l'inflexible Jupiter trouble nos projets et nous livre une seconde fois à la discorde. Ulysse, avec ses troupes, le prudent Ulysse tourne ses vaisseaux et court satisfaire les vœux d'Agamemnon. Moi, je poursuis ma prompte retraite, accompagné de nombreux navires, et prévoyant les malheurs qui allaient accabler les Grecs. Le fils de Tydée, ce disciple de Mars, se retire ainsi que moi, anime les siens au départ. Ménélas vient le dernier et nous joint à Lesbos. Là nous délibérions s'il fallait prendre notre route au-dessus de Chio, entre ses rochers et l'île de Psyria, en la gardant à notre gauche, ou côtoyer la première à son bord opposé, entr'elle et le pied de l'orageux

Mimas. Nous demandons un signe aux dieux, qui nous ordonnent de fendre la pleine mer et de voguer vers l'Eubée. Un vent impétueux s'élève ; nos vaisseaux, d'un cours heureux et rapide, franchissent le liquide élément, sont portés, au milieu de la nuit, à Géreste, où, charmés d'avoir mesuré la vaste mer, nous faisons fumer sur le rivage des offrandes solennelles de nombreux taureaux en l'honneur de Neptune. Le vent que nous avaient envoyé les dieux, soufflant sans se ralentir, Diomède, le quatrième jour, arrête ses vaisseaux aux rives d'Argos, et Pylos est le terme de ma course.

Voilà, ô mon cher fils, quel fut mon retour. Tu vois que dans ma route je n'ai guère pu savoir ceux qui furent sauvés, ni ceux qui périrent. Ce que j'ai appris depuis que mes jours coulent dans ces paisibles demeures, il est juste que tu en sois instruit.

Les invincibles Thessaliens, conduits par l'illustre fils du magnanime Achille, sont rentrés heureusement dans leur patrie. Le fameux rejeton de Péan, Philoctète, jouit du même bonheur. Idoménée, sans que la mer lui ait ravi un seul de ses compagnons, a ramené dans la Crête ceux qu'avait épargnés

la guerre. Quant à l'aîné des Atrides, malgré la distance des lieux, vous avez sans doute appris par la renommée son retour dans son royaume, et les piéges d'Egisthe qui le firent indignement périr; mais le scélérat a payé chèrement ce forfait. Heureux qui laisse dans son fils un vengeur! Celui d'Agamemnon a puni le perfide assassin qui lui ravit un père si illustre. Toi aussi, mon fils (car la noblesse de tes traits et de ta stature frappe mes regards), oppose aux périls un cœur inébranlable pour que ton nom soit révéré des races futures.

O fils de Nélée, Nestor, l'honneur des Grecs, répond le sage Télémaque, Oreste, en punissant Egisthe, a exercé une vengeance aussi juste qu'éclatante; sa gloire, célébrée dès son vivant dans toute la Grèce, sera l'objet des chants de la posterité la plus reculée. Ah! que le ciel ne me donne-t-il assez de force pour punir ainsi l'insolence des chefs qui, me couvrant d'outrages, trament notre ruine! Mais il ne nous a pas destinés, mon père et moi, à tant de félicité; je dois me soumettre à l'indignité de mon sort.

Cher ami, reprend le vieillard, puisque tu m'en retraces le souvenir, la renommée parle

beaucoup de la foule qui assiège ta mère, qui t'impose des lois dans ta maison, et te dresse des piéges funestes. Dis : te serais-tu soumis volontairement à ce joug? ou la voix d'un oracle t'aurait-elle rendu l'objet de la haine de ton peuple? Ne désespère pas cependant que ton père lui-même, seul, ou secouru de toute la Grèce, ne vienne un jour punir avec éclat ces violences. Si Minerve daignait t'accorder la protection signalée dont elle honora le fameux Ulysse dans les champs troyens, où nous souffrîmes tant de maux (non, jamais à mes regards les dieux ne témoignèrent si ouvertement leur bienveillance aux mortels; Minerve, sans nuage, était toujours à côté de ce héros); si elle daignait t'accorder le même amour, ah! cette troupe serait bientôt occupée d'autres soins que de projet d'hyménée.

O vieillard, dit Télémaque, jamais ne se réalisera l'espoir dont tu me flattes; je ne reverrai point mon père; tu m'ouvres un trop heureux avenir; il me plonge dans le ravissement, et m'ôte la parole. Non, quand même les dieux voudraient nous accorder leur secours, je douterais encore que nous parvinssions à ce comble de félicité.

Télémaque, quel mot est sorti de tes lèvres! interrompit la déesse. Sache qu'il est facile aux dieux de tirer un mortel des lieux les plus éloignés où le sort l'égare, et de le conduire dans sa terre natale. Si Ulysse, après avoir passé de revers en revers, voyait luire la journée de son retour, et jouissait enfin du repos, ne serait-il pas bien plus heureux qu'Agamemnon que la destinée ramène sans obstacle dans sa patrie, mais qui ensanglante ses foyers par la trahison d'Egisthe et d'une femme criminelle? Il n'est que la loi commune du trépas à laquelle les dieux mêmes n'ont pas le pouvoir d'arracher le mortel qui leur est le plus cher, quand la parque inexorable l'a plongé dans le long sommeil du tombeau.

Mentor, n'en parlons plus, dit Télémaque, malgré l'intérêt qu'y prend notre douleur. Le retour de ce héros n'est plus qu'un songe heureux; les dieux, depuis long-temps, l'ont précipité au noir séjour des ombres. Je désire en ce moment d'interroger sur un autre sujet Nestor qui surpasse en justice et en prudence tous les hommes, qui a régné sur trois générations, et qui est à mes yeux l'image des immortels. O Nestor, fils de Nélée, fais-moi un récit fidèle de la mort d'Agamemnon. Comment a péri ce

roi de tant de peuples? par quels piéges le perfide Egisthe a-t-il abattu celui qu'il était si loin d'égaler en grandeur et en courage? Où donc était alors Ménélas? n'était-il point dans la Grèce? ou portait-il ses pas errans dans un climat étranger? et son absence enhardit-elle l'assassin à frapper ce coup terrible?

Mon fils, lui répond Nestor, je vais t'instruire de ces événemens. Tu soupçonnes avec raison ce qui favorisa ce forfait. Ah! si Ménélas, rentrant à son retour de Troie dans le palais des rois, eut trouvé Egisthe en vie, personne ne lui eût même accordé quelque peu de sable pour sépulture : mais (juste récompense de l'énormité de ses crimes!) les animaux voraces du ciel et de la terre eussent dévoré le cadavre de l'assassin, jeté loin de la ville dans un champ désert, et il n'eût reçu d'aucune de nos grecques un tribut de larmes. Tandis que, sous les remparts d'Ilion, nos jours s'écoulaient dans les combats, le lâche, caché dans un coin de la guerrière Argos, avait tout le loisir de corrompre par le miel de ses paroles l'épouse d'Agamemnon. D'abord Clytemnestre eut horreur de ses desseins odieux. Née avec des sentimens élevés, elle

avait auprès d'elle un de ces sages révérés, un chantre divin auquel Agamemnon, à son départ, avait confié le soin de veiller sur son épouse. Mais lorsque les Destins voulurent qu'Egisthe fut enlacé dans des rets funestes, il transporta cet élève des dieux dans une île inhabitée où il l'abandonna aux vautours. Alors l'amant emmena sans peine l'amante dans son palais. Parvenu, contre toute espérance, au comble de ses vœux criminels, combien il profana les autels par de pompeux sacrifices! combien il appendit d'or et de richesses précieuses aux murs de tous les temples!

A notre retour de Troie, Ménélas et moi, unis d'une intime amitié, nous voguâmes ensemble jusqu'au bord sacré de Sunium, pointe de l'Attique. Là, Apollon perça de ses flèches invisibles le pilote de Ménélas, le fils d'Onétor, Phrontis tenant le gouvernail du vaisseau qui courait sur les ondes, Phrontis supérieur à tous les hommes dans l'art de guider un navire quand les tempêtes bouleversaient les flots. Quoiqu'impatient de terminer sa route, Ménélas s'arrête pour rendre à son compagnon les honneurs funèbres. Rembarqué, un vol impétueux le porte jusqu'au mont élevé de Malée. Mais le dieu du ton-

nerre multiplie les infortunes sur la route de ce chef; il déchaîne contre sa flotte les vents tumultueux, roule des vagues enflées, énormes, telles que de hautes montagnes. En un moment ses vaisseaux sont dispersés, la plupart sont poussés vers la Crête, où les Cydoniens entourent les eaux du Jardan. Il est à l'extrémité de Gortyne, un rocher lisse, escarpé, qui s'avance au milieu des sombres vapeurs de la mer; l'autan porte vers la gauche, près de Pheste, les ondes amoncelées; la pointe du roc brise l'effort des vagues immenses. C'est là que heurtent ces vaisseaux; c'est là que, précipités par les flots, ils sont fracassés, couvrent le rocher de leurs débris: les hommes échappent avec peine à la mort. Cependant cinq navires de cette flotte sillonnent de leur proue azurée le fleuve Egyptus, où ils sont jetés par le vent et l'onde.

C'est lorsque Ménélas, errant avec ses vaisseaux en des climats étrangers, amassait des trésors, qu'Egisthe commet le sinistre attentat par lequel périt, dans leur palais, l'un des Atrides, et qu'il soumet à son joug le peuple de ce roi. Il règne durant sept années sur la riche Mycènes. Enfin vient d'Athènes la vengeance; Oreste reparaît: il purge la terre du

perfide assassin qui lui ravit un père illustre; et honorant de funérailles une mère abhorrée et le plus lâche des hommes, il donne le festin public qui en termine la pompe. Ce jour-là même arrive le brave Ménélas avec autant de richesses qu'en pouvaient porter ses vaisseaux.

Toi, ô mon ami, garde-toi d'égarer trop long-temps tes pas loin de tes foyers, et n'abandonne point ta maison et tes biens aux plus pervers des mortels; crains qu'en ton absence ils n'achèvent de te dépouiller de ton héritage, et que ta course ne tourne qu'à ta ruine.

Cependant mes avis, mes leçons t'y exhortent; rends-toi chez Ménélas, qui, contre son espoir, vient d'arriver de contrées lointaines, emporté par les tempêtes au milieu d'une mer dont les habitans même de l'air pourraient à peine revenir dans une année, mer aussi périlleuse qu'immense. Pars avec ton navire et tes compagnons. Ou ne veux-tu pas traverser les ondes? voici mon char et mes chevaux, voici mes fils qui te conduiront dans la superbe Lacédémone où règne le blond Ménélas. Vas l'interroger; conjure-le de t'apprendre la vérité : il ne proférera point

le mensonge, sa prudence est consommée.

Comme il achevait ces mots, le soleil se plonge dans l'Océan, et la nuit répand ses ombres sur la terre. O vieillard, dit alors Minerve, tes lèvres sont l'organe de la sagesse. Mais séparez les langues des victimes; prenez en main les coupes; faites des libations à Neptune et à tous les dieux, et allons goûter le sommeil dont l'heure approche; l'astre du jour ne nous envoie plus ses rayons. La décence ne permet pas de prolonger les festins consacrés aux immortels.

Ainsi dit la fille de Jupiter; ils sont dociles à sa voix. Les hérauts versent l'eau sur les mains des chefs; des jeunes gens, après avoir commencé les libations, portent de toutes parts les coupes remplies; la flamme consume les langues des victimes; tous se lèvent, et le vin coule en l'honneur des immortels. Dès que ce devoir est accompli, et qu'à son gré on s'est abreuvé de cette liqueur, Minerve et Télémaque veulent s'éloigner et se rendre à leur navire.

Mais Nestor les retenant, et s'abandonnant au feu du courroux: Me préservent Jupiter et tous les dieux, s'écrie-t-il, de permettre que vous me quittiez pour vous retirer dans

votre vaisseau ! Suis-je le plus indigent des Pyliens ; et ma maison ne peut-elle offrir aux étrangers, ni à moi-même, des vêtemens et un lit où l'on goûte mollement le repos ? N'abonde-t-elle pas en robes précieuses et en tapis de pourpre ? Tant que je vivrai, je souffrirai moins encore qu'un hôte aussi chéri que le rejeton du grand Ulysse passe la nuit sur le tillac de son navire ; et, lors même que je ne serai plus, ne laisserai-je pas mes fils dans mon palais pour exercer envers tous ceux qui s'y rendront les devoirs de l'hospitalité ?

J'approuve tes paroles, ô vieillard que j'aime, dit Minerve ; Télémaque doit t'obéir, rien n'est plus convenable. Qu'il te suive à cet instant, et jouisse du repos dans ta demeure. Permets que je retourne à mon vaisseau, afin de soutenir le courage de ceux qui nous ont accompagnés, et leur donner mes ordres. Je puis me glorifier d'être le seul vieillard dans cette troupe, composée de compagnons d'âge du magnanime Télémaque, qui le suivirent par amitié. Je reposerai la nuit dans ce vaisseau : dès l'aurore je pars pour me rendre au pays des valeureux Caucons, où je dois réclamer une dette considérable et ancienne. Toi, dont la maison recueillera le

rejeton d'Ulysse, fais-le conduire à Sparte par l'un de tes fils, sur un char attelé de tes plus forts et plus agiles coursiers.

En même temps la déesse disparaît avec la rapidité de l'aigle. Tous les assistans sont immobiles de surprise; le vieux Nestor admire ce prodige; et prenant la main de Télémaque : O mon fils, dit-il, tu seras par ta valeur et par tes vertus l'honneur de ta race, toi qui, si jeune encore, as les dieux pour compagnons de tes pas. C'est ici la fille de Jupiter, l'invincible Pallas, qui distingua ton père de tous les Grecs. O grande déesse, sois-nous propice, comble-nous de gloire et de bonheur, moi, mes fils, ma vertueuse épouse : je te sacrifierai une génisse d'un an, au front majestueux, qu'aucune main n'aura conduite sous le joug; je te la sacrifierai, et l'or éclatera autour de ses cornes naissantes. Telle est sa prière; la déesse l'exauce.

Cependant le vénérable Nestor, à la tête de ses fils et de ses gendres, marche vers son palais. Entrés dans l'auguste demeure du roi, ils se placent avec ordre sur des trônes et des siéges. A l'arrivée de ses fils, le vieillard tenait en main la coupe, et mê-

lait au cristal d'une eau pure un vin délicieux, gardé avec soin dix années, et dont une esclave venait d'ouvrir l'urne odorante. Nestor prépare ce breuvage, et fait des libations accompagnées de prières en l'honneur de la fille du dieu armé de l'égide.

Chacun remplit ce devoir, porte la coupe à ses lèvres, et va dans sa retraite chercher les douceurs du sommeil. Le roi de Pylos place le fils du grand Ulysse, Télémaque, sous le portique sonore : on lui a préparé un lit que partage le chef des guerriers, le plus jeune des fils de Nestor, Pisistrate, qui seul d'entre eux n'a point encore de compagne. Le vieillard, avec la reine son épouse, goûte le sommeil dans un asile paisible du palais.

Lorsque la fille du matin, l'Aurore aux doigts de rose, paraît dans les cieux, le magnanime Nestor se lève ; et, sortant de sa demeure, va s'asseoir devant les hautes portes du palais sur des pierres blanches, polies avec soin, et aussi luisantes que des parfums huileux. Jadis Nélée assis y dictait ses arrêts dont la sagesse l'égalait aux dieux : mais, vaincu par la parque, il est dans les enfers ; et maintenant le guide des Grecs,

Nestor, tenant le sceptre, occupe cette place. Sortis de leurs appartemens, ses fils nombreux et tels que les immortels, Echéphron, Stratie, Persée, Arétus et Thrasymède, se rassemblent autour du vieillard; le sixième de ses fils et l'émule des héros, Pisistrate, les joint: ils amènent Télémaque aussi beau qu'une divinité, et le placent auprès de leur père, qui prend la parole:

Hâtez-vous, mes fils, de seconder mes désirs; je dois accomplir mon vœu et me rendre Minerve propice: car hier, je n'en puis douter, elle daigna participer à la fête de Neptune. Que l'un de vous aille dans mes campagnes ordonner au pasteur de conduire ici sans délai la plus belle de mes génisses; qu'un autre coure au rivage et m'amène tous les compagnons de Télémaque, n'en laissant que deux pour garder le navire; toi appelle l'industrieux Laërce pour que l'or entoure les cornes de la victime. Vous cependant, restez auprès de moi; dites aux esclaves de former les apprêts du sacrifice et d'un festin solennel; qu'ils apportent des siéges, du bois, et l'eau pure des fontaines.

Il dit: tous exécutent ses ordres. La génisse

est amenée des champs; les compagnons de Télémaque viennent du navire ; Laërce arrive tenant en main les instrumens de son art, l'enclume, le marteau et de belles tenailles. Pallas vient honorer de sa présence le sacrifice. Le roi de Pylos met l'or entre les mains de Laërce, qui le prépare et en décore les cornes de la génisse : la déesse reçoit cette offrande avec satisfaction. Stratie et le noble Echéphron conduisent par les cornes l'animal mugissant : Arétus sort du palais, apportant d'une main un vase ciselé plein d'eau lustrale, et de l'autre, dans une corbeille, l'orge sacrée : armé de la hache aiguë, le belliqueux Thrasymède est à côté de la victime, prêt à la frapper ; Persée se prépare à recevoir le sang dans une urne profonde. Le vieux Nestor, après avoir répandu sur la génisse l'eau lustrale et posé l'orge sacrée, adresse à Minerve un grand nombre de vœux, et, pour prémices, jette dans le feu le poil enlevé du front de la victime.

Alors le fils de Nestor, le généreux Thrasymède, frappe ; la hache sépare les tendons du cou, la vigoureuse génisse se précipite à terre. Les filles de Nestor, ses brus, et sa femme, l'aînée des filles de Clymène, la

vénérable Eurydice, font retentir de leurs cris et de leurs vœux la voûte céleste. Cependant de nombreuses mains soulèvent la victime; le prince des jeunes hommes, Pisistrate, l'égorge; le sang à noirs bouillons coule dans l'urne; l'animal retombe, et la vie l'abandonne. Les assistans s'empressent à le partager; ils séparent les parties consacrées à l'offrande, et les couvrent de graisse et de lambeaux sanglans des membres de la victime. Le vieillard allume l'offrande, il la rougit de libations de vin. Armés de longs dards à cinq rangs, de jeunes hommes l'entouraient. L'offrande consumée, on goûte les entrailles, et partageant le reste de la victime, on en couvre ces dards qu'on présente aux flammes.

Cependant Télémaque est conduit au bain par la belle Polycaste, la plus jeune des filles de Nestor. Elle répand sur lui une eau pure, des parfums précieux, et le revêt d'une fine tunique et d'un manteau éclatant. Il sort du bain semblable aux immortels, et va se placer près du pasteur des peuples, le sage Nestor.

On s'assied, chacun participe au festin. De jeunes hommes d'un port distingué se lèvent, et font couler le vin dans les coupes d'or. Le repas terminé, le roi de Pylos donne ses

ordres : Mes fils, amenez, en faveur de Télémaque, mes coursiers à la superbe crinière, et attelez-les à mon char pour qu'il franchisse promptement sa route.

Il parle, et ils obéissent. Les rapides coursiers sont attelés en un moment. Une fidèle esclave met dans le char le pain, le vin, et des alimens, tels que ceux qu'on destine aux rois, favoris de Jupiter. Télémaque monte sur le char ; le chef de la jeunesse, Pisistrate, se place à côté de lui, et, prenant les rênes, touche du fouet les coursiers, qui, se précipitant avec ardeur loin de ces lieux, abandonnent les hauts murs de Pylos, et volent dans la campagne. Ils secouent tout le jour le frein dans leur ardente course. Le soleil disparaît, et les routes sont obscurcies du voile de la nuit, lorsque ces chefs arrivent à Phères, dans le palais de Dioclès, fils d'Orsiloque, né du fleuve Alphée. Ils y goûtent le sommeil, et Dioclès les reçoit avec tous les honneurs de l'hospitalité.

Dès que les roses de la matinale Aurore ont rougi les cieux, ils ont attelé leurs coursiers, et sont remontés sur leur char qui roule à grand bruit hors du long portique. Pisistrate anime les jumens ; elles s'élancent avec

une nouvelle ardeur dans la carrière; et tel a été leur vol impétueux, qu'elles arrivent dans les campagnes fertiles de la Messinie, terme de leur course, au moment où la nuit répandait ses ombres sur la face de la terre.

FIN DU CHANT TROISIÈME.

REMARQUES

SUR LE CHANT TROISIÈME.

(Page 151. La multitude était partagée en neuf troupes.)

NEUF villes étaient soumises à Nestor. *Voyez* le dénombrement des vaisseaux dans l'Iliade. Chaque ville, selon la coutume, avait fourni neuf taureaux pour ce sacrifice; chaque troupe était formée de citoyens d'une de ces villes. On croit qu'il y avait là un temple de Neptune Samien. Le taureau était consacré à Neptune à cause du mugissement des flots.

Le poëte ouvre ici une nouvelle scène, et il ne nous ramènera aux prétendans qu'à travers une foule d'agréables épisodes. Neptune écartait Ulysse de sa patrie. Il est remarquable que le fils de ce héros, en arrivant à Pylos, participe à un sacrifice qu'on offrait à cette divinité. Rien de plus touchant que de voir Télémaque implorer Neptune en cette occasion.

(*Ibid.* Déjà l'on avait goûté les entrailles.)

Cet usage faisait partie du sacrifice : GOUTER est le terme propre; car, pour que chacun eût sa part des entrailles, il fallait les partager en menus morceaux. Moïse avait ordonné aux juifs de dévorer l'agneau pascal tout entier, la tête, les pieds et les intestins.

(Page 152. Tu trouveras dans ton cœur.)

Minerve veut qu'en comptant sur le secours des dieux, il ne néglige pas celui qu'il peut tirer de lui-même.

(*Ibid.* Au milieu d'elle étaient assis Nestor et ses fils.)

C'est aussi au milieu de la cérémonie d'un sacrifice qu'Enée arrive chez Evandre.

Fortè die solemnem illo rex Arcas honorem
Amphitryonidæ magno divisque ferebat,
Ante urbem in luco. Pallas huic filius unà,
Unà omnes juvenum primi, pauperque senatus,
Thura dabant; tepidusque cruor fumabat ad aras.

ÆNEID. LIB. VIII.

(Page 153. Le fils de Nestor, Pisistrate, se précipite avec le plus d'ardeur.)

Ce jeune prince, qui doit jouer un rôle dans le poëme, paraît d'abord sur la scène, et le poëte lui donne un caractère intéressant. L'Odyssée est remplie de traits de morale; mais souvent elle y est mise en action.

(*Ibid.* Etranger, dit-il, invoque Neptune...... car vous rencontrez ici sa fête.)

Pisistrate lui dit cela comme une chose heureuse pour eux.

Interea sacra hæc, quando huc venistis amici,
Annua, quæ differre nefas, celebrate faventes
Nobiscum, et jam nunc sociorum assuescite mensis.

ÆNEID. LIB. VIII.

(Page 154. La satisfaction de voir combler les vœux.)

Le poëte fait entrevoir le dénouement. Télémaque, à son retour, retrouve son père. Ou Minerve dit sa prière à voix basse, ou Nestor n'a pas entendu le nom de Télémaque.

(*Ibid.* Elle-même l'accomplit.)

Ces paroles pourraient signifier « qu'elle satisfait aux « rites sacrés ». Plusieurs interprètes ont adopté ce sens.

(*Ibid.* Ou seriez-vous toujours errans sur les mers?)

On sait par Thucydide et d'autres auteurs anciens que la piraterie, dans les premiers temps, était en honneur. Ils rapportent même ce passage d'Homère pour le prouver. Il est donc bien clair qu'en partant des mœurs de ce siècle, Nestor ne fait pas un mauvais compliment à ses hôtes. C'est ce qui m'a empêché de me servir du mot de PIRATES, dont l'acception réveille aujourd'hui une idée trop choquante; il suffisait de désigner ce genre de vie. Il y a eu des interprètes qui ont mieux voulu comprendre ici Homère que n'ont fait Thucydide et tous les anciens. C'est ainsi que Pope l'a rendu :

Relate if business, or thirst of gain,
Engage your journey o'er the pathless main,
Where savage pirates seek through seas unknow
The lives of others, vent'rous of their own.

Selon eux Nestor fait une imprécation contre les pirates. Si Nestor avait eu la pensée qu'exprime Pope, sa question serait outrageante pour ses hôtes, et s'accorderait mal avec les égards qui étaient prescrits par l'hospitalité. César rapporte que chez les Germains, le vol et la piraterie étaient en honneur, pourvu qu'on les exerçât hors des frontières de leur pays; ils les croyaient utiles pour entretenir le courage de la jeunesse, et la tirer de l'inaction.

(Page 155. Qu'ombrage le mont Née.)

Les forêts de ce mont, au pied duquel Ithaque était située, servaient à la construction des navires de l'île.

(Page 156. Là reposent Achille et Patrocle.)

Il ne donne pas d'épithète honorable au premier, comme il a fait en parlant des autres chefs. Madame Dacier dit que c'est parce que la colère d'Achille a été la cause de tous ses maux. Cette raison n'est point solide; car on ne voit pas dans l'Iliade que le fils de Nestor ait été tué durant la colère d'Achille. N'est-ce pas plutôt qu'Achille est assez grand pour se passer d'éloges?

(Page 157. Oui, tu es son fils.)

C'est le vrai sens. *Voyez* Ernesti. Il observe que *ει* ne marque pas toujours le doute, mais qu'il est aussi affirmatif.

(*Ibid.* Nous ne différions jamais d'avis.)

Nestor a mis Ulysse au premier rang pour la sagesse;

Il trouve ensuite le moyen de se placer à côté de lui : « Nous formions toujours, dit-il, les mêmes desseins ».

Le discours de Nestor est long, mais convenable au caractère de ce vieillard. Il ne se contente pas de dire à Télémaque qu'il ne sait rien du sort d'Ulysse ; il lui apprend comment il n'a pu rien savoir. Il satisfait ce jeune prince, qui le prie de dire « ce qui lui est connu ». Ce discours contient quelques détails intéressans sur le retour des Grecs dans leur patrie. Il était plus naturel que Nestor dît d'abord à Télémaque qu'il n'avait aucune nouvelle à lui donner d'Ulysse : mais ce vieillard, et Homère lui-même, ne perdaient pas volontiers le plaisir de se faire écouter ; et le récit de Nestor tient ce prince, ainsi que le lecteur, dans une espèce de suspension qui n'est pas sans intérêt.

(Page 158. Tous nos chefs n'avaient pas observé.)

J'ai conservé le tour adouci dont se sert Nestor pour blâmer les Grecs.

(*Ibid.* Animée d'une fureur vengeresse.)

Ils n'avaient pas puni l'outrage qu'Ajax fils d'Oïlée avait fait à Minerve en violant Cassandre dans le temple de cette déesse. Nestor, par pudeur et par retenue, ne s'explique pas plus ouvertement sur le crime d'Ajax ; il parle à un jeune homme, et il ne veut pas insulter un mort.

(*Ibid.* Au mépris de la décence.)

Bien des interprètes ont cru qu'il était contre la règle

de convoquer une assemblée le soir. On peut les réfuter par beaucoup d'exemples, et par notre poëte lui-même. Homère ne blâme que l'imprudence des chefs à convoquer en ce temps une assemblée pour une chose si importante, et les Grecs qui s'y rendirent pris de vin.

(Page 159. Un dieu aplanit..... la mer.)

Sternitur æquor aquis. ÆNEID. LIB. V.

(*Ibid.* Ulysse, avec ses troupes..... tourne ses vaisseaux.)

Selon madame Dacier, Nestor, par politesse pour Télémaque, ne dit pas que ce fut Ulysse qui voulut retourner à Troie, insinuant qu'il céda aux conseils de ses compagnons. C'est une subtilité. Le tour qu'emploie ici Homère est un grécisme très-connu.

(*Ibid.* Prévoyant les malheurs.)

Il savait qu'on avait offensé la déesse.

(*Ibid.* S'il fallait prendre notre route au-dessus de Chio.)

L'île de Psyria est à quatre-vingts stades de Chio, aujourd'hui Scio. Selon la situation de ces lieux, ils auraient eu Chio à la gauche, et Psyria à la droite. En prenant au-dessous de Chio, entre cette île et le rivage de l'Asie, où est le mont Mimas, le chemin était plus court, mais plus dangereux. Géreste est un port au bas de l'Eubée, aujourd'hui Négrepont. Strabon dit que c'était le lieu le plus commode pour ceux qui partent

d'Asie pour aller en Grèce. Il y avait là un beau temple de Neptune. On sait que les anciens s'exposaient rarement à naviguer en pleine mer, et qu'ils gardaient autant qu'ils pouvaient les côtes.

(Page 162. Si Minerve daignait t'accorder la protection signalée.)

Homère prépare avec beaucoup d'adresse le dénouement de son action pour y donner de la vraisemblance.

(Page 163. Si Ulysse, après avoir passé de revers en revers.)

Littéralement : « J'aimerais mieux essuyer beaucoup « de malheurs et revoir ma patrie, que d'avoir le sort « d'Agamemnon, etc. » Elle veut réveiller l'espérance dans le cœur de Télémaque. Le désespoir de ce prince lui fait proférer un blasphème, à moins que, pour l'excuser, on n'ait recours à la doctrine de la destinée; on sait que les anciens la croyaient supérieure au pouvoir des dieux.

(*Ibid.* Il n'est que la loi commune du trépas.)

Infernis neque enim tenebris Diana pudicum
Liberat Hyppolitum.
Hor. Od. lib. IV, od. 7.

(*Ibid.* O Nestor.... fais-moi un récit fidèle.)

Les vieillards aiment à être interrogés, parce qu'il aiment à parler. En multipliant les questions, on leur fournit l'occasion d'un long récit.

(Page 164. Personne ne lui eût même accordé quelque peu de sable.)

La loi ordonnait chez les Grecs qu'on n'ensevelit pas les sacriléges ni les traîtres. La sépulture n'était pas accomplie si l'on ne jetait pas de la terre sur les morts.

Aut tu mihi terram
Injice. ÆNEID. LIB. VI.

Injecto ter pulvere curras.
HOR. Od. lib. 1, od. 2.

(Page 165. Elle avait auprès d'elle...... un chantre divin.)

Les poëtes étaient les philosophes dans ces temps reculés. « Dans les villes grecques, dit Strabon, on « commençait l'éducation des enfans par la poésie, non « pour leur procurer seulement du plaisir, mais pour « leur apprendre la sagesse : et l'on voit même que les « simples musiciens, qui enseignent à chanter, à jouer « de la flûte et de la lyre, font profession d'enseigner la « vertu; car ils se disent précepteurs, et réformateurs « des mœurs ».

Clytemnestre fit une longue résistance. Mais il est bon de remarquer que cette princesse n'eût pas plutôt été vaincue, que les autres crimes ne lui coûtèrent plus rien, et qu'elle aida enfin Egisthe à tuer Agamemnon.

(*Ibid.* Alors l'amant emmena sans peine l'amante dans son palais.)

Ceux qui savent le grec trouveront que j'ai assez bien rendu ce vers :

Τὴν δ' ἐθέλων ἐθέλουσαν ἀνήγαγεν ὅνδε δόμονδε.

(*Ibid.* Le fils d'Onétor, Phrontis.)

Phrontis, c'est-à-dire, prudent. Onetor signifie utile. Dans ces temps-là les arts étaient en honneur. Au livre III des rois, l'Ecriture marque qu'Hiram, célèbre fondeur, était fils d'une veuve de la tribu de Nephthali, et que son père était de Tyr.

(*Ibid.* Mont élevé de Malée.)

Promontoire de la Laconie, au bas du Péloponèse. La mer est là fort dangereuse.

(Page 166. Il est à l'extrémité de Gortyne, un rocher lisse.)

Parce qu'Eustathe a dit que ce rocher s'appelait βλισση, selon Cratès, madame Dacier traduit, « un rocher appelé « Lissé ». Si Homère eût voulu désigner le nom du rocher, il n'eût pas dit ἔςι δὲ τις λισσὴ, il eût omis τις.

(*Ibid.* Le fleuve Egyptus.)

Il n'avait pas encore le nom de Nil. Ce nom a été connu d'Hésiode, et c'est un des argumens qui prouvent qu'il vivait après Homère.

(*Ibid.* Amassait des trésors.)

Il y a de l'apparence que c'était en piratant. Ménélas prolongea volontairement son absence, et Nestor l'en blâme.

(Page 167. Honorant de funérailles une mère abhorrée.)

Par ménagement pour Oreste, il ne parle pas de son parricide, et se contente de dire qu'il ensevelit sa mère.

(*Ibid.* Dont les habitans même de l'air pourraient à peine revenir dans une année.)

C'est une forte hyperbole. Les vieillards aiment à étonner les jeunes gens. Nestor avait dit auparavant qu'un vaisseau pouvait aller en cinq jours de la Crête en Egypte.

(Page 168. Séparez les langues des victimes.)

Lorsqu'on allait se retirer pour dormir, on jetait dans le feu les langues des victimes, comme pour expier les discours qui eussent pu déplaire aux dieux, et pour annoncer que c'était le temps du silence.

(*Ibid.* La décence ne permet pas de prolonger les festins consacrés aux immortels.)

Il y avait des fêtes où l'on passait des nuits entières, et ces fêtes étaient ordinairement pleines de licence; c'est ce que la déesse condamne ici.

(Page 169. Des vêtemens et un lit.)

Pour bien recevoir ses hôtes, et c'est encore l'usage dans plusieurs pays orientaux, il fallait avoir non-seu-

lement tout ce qui était nécessaire pour les bien coucher, mais encore des robes pour changer. C'était une nécessité que l'hospitalité, si partiquée dans ces temps-là, avait amenée. Tellias d'Agrigente eut un jour chez lui cinq cents étrangers ; il leur donna à chacun un manteau et une tunique.

Les Caucons étaient voisins de Pylos, et sujets de Nestor.

(Page 170. Le vieux Nestor admire ce prodige.)

Il admire moins le prodige même, que de voir Télémaque, si jeune encore, accompagné de cette déesse.

(Page 171. On lui a préparé un lit.)

Littéralement, « lit percé » : on appelait ainsi ceux qui l'étaient pour attacher des joncs, sur lesquels on reposait commodément. *Voyez* Feith. On plaçait souvent les étrangers sous le portique. Il est vraisemblable qu'on y avait pratiqué quelque appartement destiné à les recevoir, et qu'ils n'y étaient pas exposés aux injures de l'air. Pisistrate partage le lit de Télémaque. Cette marque d'honneur et d'amitié offre l'image de la simplicité de ces siècles.

L'histoire nous montre le même usage au temps de Henri IV. Avant ce temps, on trouve des usages dont la simplicité est plus frappante encore : celui, par exemple, de faire manger quelqu'un avec soi dans son assiette était la plus grande marque d'amitié qu'on pût

lui donner. De-là cette expression, manger dans la même écuelle, pour dire, être ami [1].

(Page 171. Va s'asseoir..... sur des pierres blanches, polies avec soin.)

On plaçait des siéges de pierre devant les maisons. C'est là souvent que les amans de Pénélope tenaient leurs conseils. Nous voyons dans l'Ecriture que « les « juges sont assis devant leurs portes ».

Au moyen âge les perrons des châteaux en étaient ornés. C'était là que les officiers des seigneurs ou les seigneurs eux-mêmes rendaient la justice à leurs vassaux. Joinville fut souvent employé par S. Louis à ce ministère, et c'est ce qu'il nomme « les plaids de la « porte [2] ».

Il se peut que ces pierres dont parle Homère aient été sacrées, parce que les princes s'y asseyaient quand ils rendaient la justice, et que, pour témoigner le respect qu'on avait pour elles, on les ait frottées d'huile. On en versait sur des pierres qui représentaient des divinités. Alexandre en versa sur le tombeau d'Achille. J'ai préféré le sens le plus reçu. On peut lire sur cet objet un mémoire de l'abbé Anselme, au tome IV des Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Perrault traduit ainsi cet endroit : « Nestor alla s'asseoir « devant sa porte sur des pierres bien polies et luisantes « comme de l'onguent ».

[1] Préface du recueil des Fabliaux.

[2] Fabliaux.

(Page 173. L'enclume, le marteau.)

Ce doreur était batteur d'or; il le préparait lui-même, et le réduisait en feuilles : pour ce travail, on n'avait besoin que d'une petite enclume portative. Despréaux, dans ses Réflexions sur Longin, a très-bien réfuté ici Perrault.

(*Ibid.* Pallas vient honorer de sa présence le sacrifice.)

L'idée que les dieux assistaient aux fêtes religieuses était propre à y faire régner l'ordre et le respect. D'après un passage de Diodore de Sicile, on pourrait croire qu'on avait placé la statue de Minerve près de l'autel. Les fonctions de sacrificateur étaient anciennement unies à celles des rois.

(Page 174. Font retentir de leurs cris et de leurs vœux la voûte céleste.)

Ὀλολύζειν, terme propre pour les prières qu'on faisait à Minerve, parce qu'elle était guerrière; pour les autres dieux, on disait παιανίζειν.

(*Ibid.* Cependant Télémaque est conduit au bain par la belle Polycaste.)

On a montré que la coutume des bains domestiques introduits par les Romains dans les Gaules, était encore, au temps des fabliers, aussi générale qu'avant l'usage du linge. Quand on donnait un festin chez soi, il était de la galanterie d'offrir le bain.

Selon Athénée, Homère, qui représente, d'après un usage ancien, les femmes et les jeunes filles baignant les étrangers, fait par là l'éloge de la pureté de leurs mœurs. Quand le cœur est chaste, a dit un écrivain, les yeux ne sont pas libres. L'usage que peint Homère contraste singulièrement avec la retraite où vivaient les femmes, la crainte qu'elles avaient de paraître devant les hommes, et le soin d'être toujours couvertes d'un voile. On verra les précautions que prend Nausica pour ne pas se montrer en public avec un homme. Tout ceci, s'il n'est pas une preuve de la bizarrerie des usages, est bien propre à faire connaître les attentions qu'on avait pour ses hôtes.

D'autres traits de l'histoire ancienne attestent l'usage dont nous parlons. Les femmes rendaient d'ordinaire aux étrangers le service de leur laver principalement les pieds, de les oindre d'huile; elles baisaient les pieds de ceux qu'elles voulaient honorer, témoin cette femme de l'Evangile, qui lava, oignit et baisa les pieds du Sauveur. Philocléon, dans les Guêpes d'Aristophane, dit que sa fille lui a rendu ces services. Au temps de la chevalerie, les guerriers étaient désarmés par les demoiselles des châteaux.

(Page 174. De jeunes hommes.....)

C'étaient des hérauts.

(Page 175. Arrivent à Phères.)

A moitié chemin de Pylos à Lacédémone.

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT III.

CHANT IV.

Télémaque et Pisistrate, descendus dans la vallée qu'occupe la vaste Lacédémone, arrivent devant le palais du grand Ménélas. Ce roi célébrait, dans un festin où il avait rassemblé de nombreux amis, le double hymen de son fils et de sa fille. Fidèle à l'engagement qu'il forma sous les murs de Troie, et que les dieux lui permettaient d'accomplir, il donnait la belle Hermione au rejeton du formidable Achille ; les chevaux et les chars étaient prêts, destinés à la conduire dans la ville fameuse où le jeune roi des Thessaliens tenait le sceptre. Il unissait une citoyenne de Sparte, la fille d'Alector, au brave Mégapenthe son fils, qu'il eut, dans un âge avancé, d'une de ses captives ; les dieux ont rendu stérile la couche d'Hélène, depuis qu'elle a mis au jour Hermione, l'image de la blonde Vénus. Rassemblés dans une salle immense du palais, les voisins et les amis de l'heureux Ménélas se livraient à l'alégresse de cette fête. Un chantre divin accordait à sa voix les sons de sa lyre ; et au milieu de la salle deux danseurs, par des pas et des sauts merveilleux, marquaient la cadence.

Télémaque et le fils de Nestor ont arrêté leur char à l'entrée du palais. Un des principaux serviteurs de Ménélas, le fidèle Etéonée, accourt, voit ces étrangers ; il vole à travers cette demeure les annoncer au roi ; et arrivé devant lui : Un char, des étrangers, dit-il, sont à ta porte, ô Ménélas, favori du ciel ; ils sont deux : ils ont la forme de mortels ; mais on les prendrait pour les fils du grand Jupiter. Parle, dételerons-nous leurs coursiers agiles ? ou adresserons-nous ces personnages à quelque autre chef qui puisse les accueillir ?

L'indignation se manifeste dans les traits de Ménélas. Tu m'as paru jusqu'à ce jour doué de raison, Etéonée, fils de Boétoüs, répondit-il ; mais tu viens de proférer comme un enfant un discours insensé. Ne te souvient-il donc plus que ce n'est qu'après avoir nous-mêmes joui en tous lieux de l'hospitalité, que nous goûtons enfin le repos dans notre demeure, si cependant le ciel garantit de malheurs les derniers jours de notre vie ? Cours, et, dételant le char de ces étrangers, fais-les entrer et participer à cette fête.

A peine a-t-il parlé, qu'Etéonée dit à ses plus zélés compagnons de le suivre, et se pré-

cipite hors du palais. Les uns dégagent du joug les chevaux couverts de sueur, les conduisent dans de superbes écuries, et, les attachant devant l'auge, leur prodiguent l'avoine mêlée au froment le plus pur, et placent le char sous un abri éclatant; d'autres introduisent les deux étrangers frappés à l'aspect de la demeure d'un roi favorisé des dieux. Ainsi que brille la lune ou le soleil, telle était la pompe éblouissante du palais élevé de Ménélas. Après que ces jeunes princes ont contenté leurs regards, ils se baignent dans des cuves luisantes. Des captives font couler sur leurs corps une eau limpide et un parfum odorant, les couvrent de riches tuniques et de manteaux d'un tissu fin et moelleux; on les mène dans la salle du festin, on les place près du fils d'Atrée. Une esclave, tenant un bassin d'argent, verse d'une aiguière d'or sur leurs mains une eau pure, et leur apporte une table éclatante. Vénérable par son âge, une autre femme la couvre de pain et d'alimens commis à ses soins, tandis qu'un serviteur, portant des bassins chargés de diverses viandes, les sert, et pose devant eux des coupes d'or. Ménélas prenant la main de ces étrangers : Livrez-vous à l'alégresse de cette

fête, leur dit-il. Après que vos forces auront été réparées, vous nous instruirez de votre origine. Sans doute elle n'est pas couverte des ombres de l'oubli, et vous descendez de ceux auxquels Jupiter confia le sceptre : des hommes tels que vous ne sont point issus de pères ignobles par leur naissance ni par leurs actions.

Il dit : on venait de lui servir la plus honorable portion, le dos succulent d'un taureau; il le leur présente. Ils jouissent du festin. Cependant Télémaque incline sa tête vers l'oreille de son compagnon; et parlant à voix basse : Regarde, ô fils de Nestor, toi le plus cher de mes amis, dit-il, regarde quel éclat jette l'airain dans cette salle haute et sonore; quel éclat jettent l'ambre, l'ivoire, l'argent et l'or. Ainsi brille sans doute sur l'Olympe le palais où Jupiter assemble les dieux. Quelle pompe! ce spectacle me plonge dans l'enchantement.

Ces paroles parviennent à l'oreille de Ménélas qui, se tournant vers ses hôtes : Mes chers enfans, dit-il, aucun mortel ne peut le disputer à Jupiter; ses palais, et tout ce qui lui appartient, ont une éternelle durée. Parmi les hommes, les uns m'égalent en richesses, d'autres me le cèdent; mais ce n'est, hélas!

qu'après avoir, durant huit années, mené une vie errante et souffert de terribles malheurs, qu'enfin j'ai conduit mes vaisseaux chargés de ces biens dans un tranquille port. Jouet des tempêtes, j'ai parcouru Cypre, la Phénicie et l'Egypte ; j'ai vu l'Ethiopie, Sidon, les Erembes, enfin la Libye où sont armés de cornes les agneaux naissans, où les brebis, enrichissant trois fois dans l'année d'une race nouvelle le troupeau, fournissent en toute saison au maître et au berger la plus abondante et la plus exquise nourriture, soit en chair, soit en ruisseaux de lait ; celui qui les trait ne connaît point le repos. Mais je ne goûte aucune satisfaction à régner sur ces richesses. Tandis que je les acquérais au prix de tant de courses et de périls, un scélérat m'a privé d'un frère par des trames ourdies avec l'abominable femme de l'infortuné. Vos pères, quels qu'ils soient, doivent vous avoir instruits de ces événemens. Que j'ai soutenu de travaux et de peines ! Oui, avant d'être environné de cette pompe, j'ai fait, peu s'en est fallu, le sacrifice de ma maison et de mes biens qui pouvaient suffire à ma félicité. Ah ! plût au ciel que, satisfait de la moindre partie de ces biens, je fusse resté dans mes foyers,

et que vécussent encore tant de héros qui périrent, loin de la Grèce, devant la superbe Troie! Souvent, m'isolant dans ce palais, et trouvant du charme dans le deuil, je leur donne à tous des regrets et des larmes; et après avoir soulagé mon cœur, je m'efforce à y ramener le calme; l'homme est trop faible pour supporter long-temps l'amère douleur. Mais, quelque affligeant que soit leur souvenir, je les pleure moins tous ensemble qu'un seul d'entr'eux dont la pensée me rend odieuses les délices des festins, et bannit le sommeil de ma paupière. Aucun des Grecs ne soutint autant de travaux et ne brava autant de périls que le grand Ulysse; les dieux nous destinèrent, lui aux malheurs, moi au long désespoir dont m'accable son absence, qui semble éternelle. Respire-t-il? est-il mort? hélas! nous l'ignorons même. Combien doivent couler pour lui les pleurs du vieux Laërte, de la chaste Pénélope, et de Télémaque qu'il laissa au berceau!

Ces mots réveillent une vive douleur dans l'ame du jeune prince. Au seul nom de son père, se précipite de ses yeux et le long de ses vêtemens un torrent de larmes qu'il s'efforce promptement à cacher en tenant des

deux mains, devant son visage, son manteau de pourpre. Ménélas s'en aperçoit; il délibère s'il doit l'interroger, ou attendre qu'éclaircissant les soupçons qui naissaient dans son esprit, Télémaque rompe le silence et lui parle de ce héros.

Tandis qu'il flottait dans cette incertitude, Hélène descend avec ses femmes de son appartement élevé où l'on respirait des parfums exquis, et s'avance avec la majesté de Diane armée d'un arc d'or. Aussitôt Alcippe et Adraste s'empressent, l'une à lui présenter un siége distingué, l'autre à le couvrir d'un tapis d'une laine moelleuse, au même temps que Philo met entre les mains de la reine une corbeille d'argent, présent d'Alcandre, femme de Polybe qui, dans l'Egypte, régnait à Thèbes où les palais enferment tant de merveilles. Pendant que Ménélas y reçut de ce roi deux cuves rares, deux trépieds, dix talents d'or, Hélène eut d'Alcandre une riche quenouille, et cette corbeille d'argent dont les bords sont incrustés de l'or le plus précieux: elle est remplie de laine de pourpre filée avec finesse; au-dessus est couchée la quenouille, brillante aussi de pourpre. Hélène s'étant assise, et ses pieds reposant sur une estrade:

Savons-nous, dit-elle, ô Ménélas, issu de Jupiter, l'origine dont s'honorent ces personnages venus dans notre palais? Me trompé-je? je ne puis le taire (plus je le regarde, plus je suis saisie d'étonnement), jamais je ne vis ni dans un homme ni dans une femme, de resemblance si frappante que celle de cet étranger avec le magnanime Ulysse; tel je me représente aujourd'hui son fils Télémaque, qu'il laissa encore à la mamelle lorsque vous vîntes, ô Grecs, aux bords troyens, en faveur d'une femme criminelle, armés de la destruction et de la mort.

J'ai formé, ô Hélène, la même conjecture, répartit Ménélas: voilà les traits d'Ulysse, voilà son regard, sa chevelure, ses mains, toute sa personne. En ce moment où, plein du souvenir de ce héros, je parlais des fatigues et des traverses qu'avec tant de constance il avait soutenues pour ma cause, un torrent de larmes a tout à coup débordé de la paupière de ce jeune étranger; en vain il a voulu me les dérober en voilant ses yeux de son manteau de pourpre.

Le fils de Nestor, Pisistrate, rompit alors le silence: O Ménélas, chef des peuples, élève des dieux, tu n'es point dans l'erreur; le

rejeton de ce héros est devant tes regards. Paraissant ici pour la première fois, et retenu par la modestie et la timidité, il n'ose t'adresser d'abord la parole et t'interrompre, toi dont la voix nous charme comme celle des immortels. C'est par l'ordre de Nestor mon père que j'accompagne Télémaque, qui a désiré de te voir pour recevoir de ta bouche quelques avis salutaires, pour trouver auprès de toi un adoucissement à ses malheurs. Que ne souffre pas un fils privé de son père et dénué de tout autre soutien! Tel est, hélas! le sort de Télémaque; il n'a plus de père, et n'a dans Ithaque aucun ami qui puisse le délivrer du joug de l'oppression.

Dieux! s'écria Ménélas, je reçois donc en mon palais le fils d'un prince qui m'est si cher, et qui, en ma faveur, a soutenu tant de fatigues et de traverses! Je me complaisais dans la pensée que, si le souverain maître des cieux nous l'eût ramené heureusement à travers les tempêtes, aucun des chefs de la Grèce n'eût reçu des marques plus signalées de ma tendresse et de ma reconnaissance que ce héros. Evacuant une des principales villes dont Lacédémone est entourée, et qui sont soumises à mon sceptre, je lui en faisais un don; et,

y bâtissant des palais, je l'engageais à y établir son séjour, loin d'Ithaque, avec son fils, ses biens et une partie de son peuple : là on nous aurait vus souvent réunis ; et ces heureux liens, cimentés par l'amitié et entretenus par les charmes d'une douce alégresse, auraient duré sans interruption jusqu'à ce que la mort nous eût euveloppés de ses noires ombres. Mais le ciel, jaloux de ce bonheur, ferme à ce seul infortuné le chemin de sa patrie.

Ces mots réveillent dans toute l'assemblée la douleur et le deuil. La fille de Jupiter, Hélène, verse des larmes ; on en voit couler des yeux de Télémaque et de Ménélas : ceux du jeune Pisistrate se mouillent aussi de pleurs ; il se retraçait vivement son frère, le vertueux Antiloque immolé par le fils renommé de la brillante Aurore.

Mais bientôt prenant la parole : Fils d'Atrée, dit-il, Nestor, chaque fois que tu es l'objet de nos entretiens, et que nous l'interrogeons dans son palais sur les héros de la Grèce, te place, pour la sagesse, au-dessus des mortels : mais si j'ose t'en prier, veuille céder à ma voix. Je souffre avec peine que les larmes coulent dans un festin. La matinale Aurore va ramener une autre journée, je

serai loin alors de blâmer qu'on pleure ceux qui ont subi l'irrévocable arrêt du trépas. Le dernier hommage que nous puissions rendre aux malheureux mortels, est de nous dépouiller de notre chevelure sur leur tombeau, et de leur donner des pleurs. Hélas! j'ai, comme vous, fait une perte bien funeste, celle d'un frère, l'un des plus vaillans d'entre les Grecs; tu l'as connu. Je n'eus jamais le bonheur de le voir : mais tous se réunissent à le louer; soit qu'il courût dans la lice, soit qu'il combattît, Antiloque triomphait, dit-on, de ses rivaux.

Mon fils, répond Ménélas, un homme mûr, un vieillard, ne pourrait parler ni agir avec plus de circonspection et de décence. À la prudence de tes discours on reconnaît ton père. Combien se manifeste au premier abord la race des héros dont Jupiter a béni la naissance et l'hymen! Ainsi ce dieu, répandant la félicité sur tous les jours du roi de Pylos, lui fait couler dans son palais une douce vieillesse au milieu de fils prudens et redoutables par leur lance. Bannissons les pleurs, rappelons la joie du festin; qu'on verse sur nos mains une eau pure. Demain, à la naissance du jour, Télémaque et moi nous épanche-

rons nos cœurs dans un entretien intéressant.

Il dit : Asphalion, l'un des plus agiles serviteurs de Ménélas, répand l'eau sur leurs mains ; le festin se prolonge. Mais un nouveau dessein naît dans l'esprit d'Hélène : elle mêle au vin où puisaient leurs coupes, le suc merveilleux d'une plante qui bannissait du cœur la tristesse, la colère, et amenait l'oubli de tous les maux. Celui qui s'abreuvait de cette liqueur ainsi préparée, eût-il à regretter la mort d'un père ou d'une mère, eût-il vu son fils immolé par le fer, il perdait le souvenir de son deuil ; durant tout ce jour ne coulait de ses yeux aucune larme. Tel était le charme souverain de ce baume. Hélène l'avait reçu de Polydamne, femme de Thon, qui régnait en Egypte, où la terre féconde fait pulluler des plantes et venimeuses et salutaires, où chacun, plus qu'en aucun autre climat, est savant dans l'art de guérir nos maux : ce peuple est la race de Pæon, l'esculape céleste.

Dès qu'Hélène a préparé ce breuvage, et que, par son ordre, les coupes sont portées de toutes parts : Ménélas, élève de Jupiter, dit-elle, et vous qui êtes du sang des héros,

Jupiter, dont rien ne borne le pouvoir, dispense tour à tour les biens et les disgrâces; livrez-vous en ce moment aux plaisirs de cette fête et au charme des entretiens. Je prendrai part à votre alégresse, et vous ferai un récit digne de vous intéresser. Je ne pourrais raconter ni même nombrer tous les travaux et tous les combats de l'intrépide Ulysse. Je vous parlerai d'un des plus grands périls que courut ce héros au sein des remparts de cette Troie où vous éprouvâtes, ô Grecs, tant de calamités. Un jour, s'étant couvert d'indignes meurtrissures et revêtu de lambeaux, il eut le courage et l'adresse de pénétrer dans la vaste enceinte de cette ville ennemie, caché sous l'apparence d'un esclave ou d'un mendiant, lui l'un des premiers héros dans le camp des Grecs. Chaque troyen le méconnut. Seule je perce à travers ce déguisement, et me charge de l'interroger. Il élude avec finesse mes questions. Cependant je le baigne; parfumé d'essences, décoré de beaux vêtemens, il ne peut dérober à mes regards le fils de Laërte : je m'engage, par un serment inviolable, à ne pas prononcer le nom d'Ulysse qu'il ne soit rentré dans sa tente ; alors seu-

lement il s'ouvrit à moi, il me découvrit ses desseins et ceux des Grecs. Après avoir pris les instructions nécessaires à ses vues, et plongé son glaive terrible dans le sein d'un grand nombre d'ennemis, il revint dans son camp avec la renommée du chef le plus heureux en stratagèmes. Les Troyennes poussaient d'affreux hurlemens, tandis que mon cœur tressaillait d'une joie secrète. Depuis long-temps s'y nourrissait le désir de retourner dans ma demeure, et j'expiais chaque jour par des larmes la faute où Vénus me précipita lorsqu'elle m'entraîna dans cette ville funeste, m'arrachant à ma terre natale, à ma fille, à ma maison, et à mon époux si digne de mon amour par les traits et le port, et par les dons de l'ame.

Ulysse est tel que tu nous le dépeins, répond Ménélas. J'ai parcouru la terre, j'ai connu bien des personnages éminens; jamais ne s'offrit à mes yeux un guerrier qui égalât la constance magnanime de ce héros. Oh! combien encore elle éclata, lorsqu'il fut assis avec nous, les chefs les plus hardis de la Grèce, dans les énormes flancs de ce cheval fameux formé avec tant d'art, et qui apportait aux Troyens le carnage et la mort!

Tu vins au lieu de nos embûches, poussée sans doute par un dieu favorable au salut d'Ilion; l'illustre Déiphobe suivait tes pas: tu fis trois fois le tour de la vaste machine, tu frappas de ta main ses flancs caverneux; et, imitant la voix de leurs épouses, tu appelas par leurs noms les principaux chefs de notre armée. Placés au milieu d'eux, moi, Diomède et Ulysse, nous reconnûmes ta voix. Dans un mouvement impétueux, Diomède et moi nous fûmes prêts à paraître ou à te répondre: Ulysse réprima cette imprudente ardeur et nous contint. Nous tous, les fils de la Grèce, nous gardions un profond silence: le seul Anticle persistait à vouloir t'adresser la parole, elle allait échapper de ses lèvres; mais Ulysse se précipite sur lui, et, serrant de ses fortes mains la bouche de ce chef, l'empêche de respirer jusqu'à ce que Minerve ait conduit ailleurs tes pas: c'est ainsi qu'il fut le salut de tous les Grecs.

Perte plus douloureuse! répartit Télémaque: tout ce courage, son cœur eût-il même été d'airain, n'a pu le garantir de la fatale mort. Mais, ô Ménélas, favori de Jupiter et chef des peuples, permets que nous nous éloignions, et fais-nous conduire à notre

retraite, pour que le calme et le sommeil raniment nos forces.

Aussitôt Hélène ordonne à ses femmes de préparer un lit sous le portique, d'y placer de belles peaux, d'étendre sur ces peaux des tapis de pourpre et des couvertures d'une laine fine et velue. Tenant des flambeaux, elles vont exécuter cet ordre. Un héraut conduit les étrangers sous ce portique ; le jeune prince, Télémaque, et le fils illustre de Nestor, s'y livrent aux attraits du sommeil. Ménélas avec Hélène, la plus belle des femmes, repose dans une retraite paisible du palais.

Dès que l'Aurore colora les cieux, le valeureux Ménélas se lève ; couvert de ses vêtemens, chaussé de ses riches brodequins et ceint du glaive, il sort tel qu'un dieu ; et, paraissant aux regards du fils d'Ulysse, l'interroge en ces mots : Quel dessein important, ô mon cher Télémaque, t'amène, à travers l'empire de la mer, dans les murs heureux de Lacédémone ? est-ce un soin public ou personnel ? parle, ne tarde pas à m'ouvrir ton cœur.

Fils d'Atrée, grand roi, favori de Jupiter, répond Télémaque, je viens apprendre de toi

ce que la renommée publie du sort de mon père. Mon héritage se consume ; mes fertiles champs sont ravagés ; mon palais est plein d'ennemis qui égorgent mes troupeaux, et qui, remplis d'orgueil et d'insolence, prétendent à la main de ma mère. J'embrasse tes genoux : ne me cache point le trépas de cet infortuné, soit qu'il ait expiré sous tes yeux, soit que tu aies appris cette funeste nouvelle par l'un de ceux qui parcourent les plages lointaines. Hélas ! il sortit malheureux des flancs de sa mère ! N'écoute ni la tendresse ni la compassion ; fais-moi le récit le plus fidèle de ce que tu sais sur un sujet si intéressant. Je t'en conjure par les conseils et par la valeur de mon père, si jamais, dégageant ses promesses, il fut utile à tes desseins devant Ilion, où vous essuyâtes, ô Grecs, tant de revers : ne me déguise rien, et que je connaisse toute l'étendue de ses malheurs.

Dieux ! s'écria Ménélas saisi d'une profonde indignation, c'est donc le lit d'un héros si formidable qu'ont voulu profaner les plus lâches et les plus vils des mortels ! Ainsi, dans l'absence d'un terrible lion, une biche imprudente dépose dans le fort du roi des forêts ses faons sans vigueur, nourris de lait, et va, libre

de crainte, paissant sur les monts et dans les vastes prairies; mais le lion revient, déchire ces faons, et ensevelit la race entière dans une cruelle mort : tel Ulysse livrera tous ces téméraires à la sanglante parque. Grand Jupiter, et vous, Minerve, Apollon, que ne pouvons-nous le voir tel qu'il se montra jadis dans la fameuse Lesbos, lorsqu'il se leva dans la lice, lutta contre le roi Philomélide, dont le défi avait provoqué son courroux, et le terrassa d'un bras terrible, aux bruyantes acclamations de tous les Grecs! que ne pouvons-nous voir de même ce chef se mesurant avec la troupe entière de ses fiers rivaux! Cet hymen, l'objet de leurs ardentes brigues, leur coûterait des regrets amers; ils seraient précipités en un moment dans la nuit du tombeau. Quant à ce que tu me demandes avec tant d'instances, je te promets de ne point trahir la vérité : ce que m'a dit un oracle infaillible, le vieux Protée, qui règne au fond des mers, tu le sauras, et je vais te le confier sans te dérober aucune de ses paroles.

Je soupirais vainement après mon retour, retenu en Egypte par les dieux auxquels j'avais négligé d'offrir des sacrifices choisis et solennels. Tôt ou tard les dieux punissent

l'oubli de leurs lois. En face de ce pays est sur la mer profonde une île nommée Pharos, à la distance que parcourt, durant toute une journée, un vaisseau poussé à la poupe par le souffle d'un vent impétueux. Elle jouit d'un bon port; les navires d'ordinaire y jettent l'ancre, et, après avoir puisé une eau fraîche, continuent à fendre les vagues. Les dieux m'y arrêtèrent vingt jours, pendant lesquels il ne s'éleva aucuns vents favorables, ces amis et ces guides des vaisseaux sur l'immensité de la mer. Nos vivres étaient consumés, et avec nos forces s'éteignait notre courage, sans le secours d'une déesse, fille du vieux Protée, dieu de cette mer, la généreuse Idothée, qui fut touchée de mes disgrâces. Epars aux bords de l'île, excités par la faim cruelle, mes compagnons plongeaient dans les flots la ligne recourbée : le désespoir égarait mes pas dans un lieu solitaire, lorsque la déesse m'apparut. Etranger, me dit-elle, as-tu perdu la raison? ou te plais-tu dans l'indolence, et l'infortune a-t-elle pour toi des charmes? Qui prolonge ton séjour dans cette île? ne te reste-t-il plus aucun moyen d'en sortir? tes compagnons périssent d'abattement.

Oh! quelque divinité que tu sois, répondis-

je, peux-tu penser que mon séjour dans cette île soit volontaire? Je me suis sans doute attiré le courroux de tous les habitans immortels de la voûte étendue des cieux. Daigne m'apprendre (rièn ne leur est caché) quel dieu me ferme toutes les routes, m'enchaîne dans cette île, et comment je puis franchir les mers et rentrer au sein de ma patrie.

Je veux te tirer d'incertitude, me dit la déesse. Ces lieux sont habités souvent par ce véridique vieillard qui connaît tous les abîmes de l'Océan, l'immortel Protée, l'oracle de l'Egypte et pasteur de Neptune. Il est mon père. Si tu savais l'art de le surprendre par des embûches et de le vaincre, il t'ouvrirait sur les mers la route la plus sûre, qui te conduirait dans ton royaume. Il t'annoncerait aussi, ô rejeton de Jupiter, les biens et les maux qui sont arrivés dans tes demeures, depuis que, loin de cet asile, tu cherches les hasards sur la terre et sur l'onde.

Oh! si tu voulais, repris-je, m'enseigner toi-même par quelles embûches je puis captiver ce dieu si ancien et si vénérable! Je crains, telle est sa profonde science, qu'il ne m'échappe à mon approche, et même avant mon aspect. Quel dieu serait subjugué par un mortel?

Telles étaient mes paroles ; voici la réponse de la déesse : Etranger, je m'intéresse à toi, j'achèverai de t'instruire. Quand le soleil est parvenu au milieu de la voûte céleste, ce vieillard, l'interprète de la vérité, conduit par le Zéphyr, au souffle duquel frémit légèrement la surface noircie des flots, sort de la mer, et sommeille au bord de grottes fraîches et obscures. Autour de lui dort la race de la belle Halosydne, tout le peuple des phoques, venu du sein écumeux des ondes, et répandant au loin la pénétrante odeur de la profonde mer. Là, dès l'aurore, conduit par moi, tu prendras la place que tu occuperas parmi leurs rangs. Toi, choisis pour ton entreprise trois de tes compagnons les plus intrépides ; je vais te dévoiler tous les artifices du vieillard. Après avoir compté par cinq et fait l'examen de ses phoques, il se couche au milieu d'eux, comme un berger au milieu de son troupeau. Dès qu'il sommeillera, armez-vous de force et de courage ; tombant sur lui avec impétuosité, que vos bras réunis l'enchaînent et ne lui permettent point de vous échapper, malgré la violence de ses efforts et de ses combats. Il n'est point de forme où l'enchanteur ne se métamorphose ; il se change

dans tous les monstres des forêts ; il s'écoule en eau fugitive ; flamme, il jette un éclat terrible. Vous, n'en soyez point épouvantés ; redoublez de force, et que vos bras l'enlacent de liens toujours plus étroits. Mais lorsqu'enfin reprenant à tes yeux sa première forme, il t'interrogera sur ton dessein, noble héros, ne recours plus à la violence ; et, dégageant le vieillard de ses liens, demande-lui quel dieu te persécute, et quelle route tu dois suivre sur les mers pour revoir ta patrie.

En achevant ces paroles, elle s'élance dans les vagues blanchissantes. Pendant que je marche vers mes vaisseaux rangés sur les sables de la côte, mon cœur occupé de soins s'émeut comme les flots d'Amphitrite. J'arrive, nous prenons le repas ; la nuit paisible descend des cieux, et nous reposons sur le rivage.

Dès que paraît l'Aurore aux doigts de rose, je m'avance le long des bords de l'empire étendu de la mer, adressant de ferventes prières aux dieux, et suivi de trois compagnons dont j'avais souvent éprouvé la force et l'audace. Déjà Idothée, sortie du sein des eaux, avait apporté la dépouille de quatre phoques qu'elle venait d'immoler ; et, prépa-

rant des piéges à son père, avait creusé pour nous des couches dans les sables du rivage. Dès notre arrivée, elle nous place et nous couvre de ces dépouilles. Embuscade insupportable ! l'horrible vapeur de ces animaux nourris au fond des mers nous suffoquait : qui pourrait reposer à côté d'un phoque ? Mais la déesse prévint notre perte ; un peu d'ambroisie qu'elle approcha de nos narines nous ranima par son parfum céleste, et anéantit l'effet de ce poison. Nous restons avec intrépidité dans cette embuscade jusqu'à ce que le soleil ait accompli la moitié de sa course.

Enfin les animaux marins sortent en foule des eaux, et se couchent avec ordre le long du rivage. Le vieillard, qu'amène l'heure de midi, sort aussi de la mer, porte ses pas autour de ses troupeaux, et, satisfait de les voir florissans, il les compte, nous comprenant des premiers dans ce dénombrement, sans soupçonner aucune ruse ; puis il s'étend à son tour sur la rive, et sommeille. Soudain nous nous précipitons sur lui avec des cris terribles, et nos bras le serrent comme de fortes chaînes. Il ne met pas en oubli ses artifices. D'abord lion, il secoue une crinière hérissée ; bientôt il est un dragon terrible, un léopard furieux,

un sanglier énorme; il s'écoule en eau rapide; arbre, son front touche les nues. Nous demeurons sans épouvante, et redoublons d'efforts pour le dompter. Las enfin de ce combat, quoique si fécond en ruses : O fils d'Atrée, me dit le vieillard, quel dieu t'enseigna l'art de me surprendre par ces embûches et de me vaincre? Que prétends-tu de moi?

Tu le sais, ô vieillard, lui répondis-je : pourquoi me tendre de nouveaux piéges? Captif depuis long-temps dans cette île, je ne vois aucun moyen de terminer mes maux; mon cœur est dévoré de peines. Daigne m'apprendre (rien n'échappe à l'œil des immortels) quelle divinité m'a fermé la route qui peut me conduire à travers l'humide élément dans ma patrie.

Alors ces paroles sortent de ses lèvres : Ah! si tu voulais traverser heureusement le séjour des tempêtes et arriver d'un rapide vol dans tes ports, il ne fallait pas monter sur tes vaisseaux sans offrir des hécatombes sacrées à Jupiter et à la troupe entière des immortels. Maintenant ne compte pas que les Destins te permettent de revoir les tiens, ton palais et les champs de tes pères, si tu ne

fends une seconde fois de tes proues l'Egyptus, ce fleuve né du ciel, et si tu ne fais ruisseler à grands flots sur ses bords le sang des plus belles victimes en faveur de tous les dieux rassemblés sur l'Olympe; alors s'ouvrira pour toi la route que tu aspires à franchir.

Mon cœur se brise à l'ordre de retourner, à travers les sombres vapeurs de la mer, aux bords de l'Egypte, chemin pénible et semé de périls. J'obéirai, ô vieillard, dis-je cependant; mais veuille encore m'apprendre le sort des Grecs que nous avons laissés, Nestor et moi, sur le rivage troyen. Tous sont-ils rentrés heureusement dans leur patrie? ou quelqu'un d'entr'eux, assez fortuné pour survivre à tant de combats, aurait-il péri d'une mort inopinée, soit au milieu des flots, soit entre les bras des siens?

Je dis, et telle est sa réponse terrible: O fils d'Atrée, pourquoi m'interroger sur ces événemens? pourquoi vouloir tout sonder et pénétrer au fond de mon cœur? Si je parle, un torrent de larmes coulera de ta paupière. Un grand nombre est descendu au tombeau; cependant ils n'ont pas tous subi ce triste sort. Parmi les principaux chefs, deux seuls, à leur retour, ont été victimes du trépas; tu vis

tomber ceux que moissonnèrent les batailles. L'un de vos personnages les plus éminens est retenu dans une île au milieu de la vaste mer.

Ajax, fils d'Oïlée, ni sa flotte aux longues rames, ne sont plus. Arraché d'abord à la tempête, il est guidé par Neptune qui voulait le sauver, sur les hauts rochers de Gyre : là ce chef, quoique poursuivi par la haine de Minerve, se dérobait à la mort si, dans son orgueil, il n'eût proféré cette parole impie : « Je triomphe, malgré tous les dieux, du « gouffre immense de la mer ». Neptune entend le téméraire. Soudain, prenant de sa puissante main le trident formidable, il frappe le roc; on n'en voit plus que le pied; la cime, l'asile d'Ajax, est tombée dans les flots, et se perd avec lui dans l'abîme profond où roulent les vagues amoncelées.

Ainsi périt ce héros après avoir bu l'onde amère. Ton frère, poursuivit Protée, ton frère, secouru par Junon, échappa, lui et sa flotte, aux périls de la mer. Il s'approchait du haut mont de Malée, lorsqu'enfin un tourbillon orageux l'emporte gémissant sur les plaines d'Amphitrite jusqu'à l'extrémité des côtes où régna jadis Thyeste, et où s'élevait son palais dont Egisthe son fils était alors le possesseur. Ce

lieu même semblait être pour Agamemnon le terme fortuné de sa route : les dieux dirigent le cours des vents, ses vaisseaux sont poussés dans son propre port. Transporté de joie, il s'élance sur sa rive natale ; il baise cette terre sa nourrice ; un torrent de larmes se précipite de ses yeux, ravis de revoir ce séjour. Cependant il est aperçu par un garde que le perfide Egisthe plaça sur une hauteur, auquel, pour prix de sa vigilance, il promit deux talents d'or, et qui, depuis toute une année, avait eu l'œil ouvert sur ces côtes, tremblant que le roi n'abordât en secret et ne triomphât par l'impétuosité de sa valeur. Il vole annoncer au palais cette arrivée soudaine. Aussitôt Egisthe, recourant à de noirs artifices, choisit vingt hommes des plus déterminés, les met en embuscade. Il ordonne les apprêts d'un superbe festin, rassemble ses chevaux et ses chars, et, roulant en son esprit le plus exécrable attentat, va inviter et recevoir en pompe le roi de Mycènes. Il conduit dans le palais ce prince qui, sans le prévoir, s'approchait de sa mort, et le massacre au milieu du festin, comme on immole le bœuf dans sa paisible étable. Tous ceux qui formaient la suite d'Agamemnon, même les amis d'Egisthe,

sont enveloppés dans ce massacre, et leur sang inonda le palais.

Protée se tut. Le cœur déchiré par le désespoir, je me jette sur le rivage; et, baignant le sable de mes pleurs, je refuse de voir la lumière du soleil et de prolonger ma vie. Après qu'il m'a laissé donner un libre cours à mes larmes et me rouler long-temps sur le rivage, le vieillard, cet oracle infaillible, élève la voix : Cesse enfin, ô fils d'Atrée, cesse de t'abandonner sans relâche aux pleurs; nous ne trouverons pas ainsi le terme de tes infortunes : songe plutôt aux moyens les plus prompts d'accélérer ton retour. Ou tu surprendras l'assassin, ou Oreste t'aura prévenu en l'immolant, et tes yeux verront le bûcher.

Il dit. Malgré mon trouble, je sens renaître au fond de mon cœur et s'épanouir dans mon sein un sentiment de joie. Je connais trop, repris-je, le sort de ces guerriers infortunés. Veuille me nommer ce troisième chef, si cependant il vit encore, retenu au milieu de la mer. Quoique j'aie assez d'alimens à ma douleur, je t'écoute.

Telle fut ma demande; voici sa réponse. Ce chef est le roi d'Ithaque, le fils de Laërte. J'ai vu couler de ses yeux des larmes amères

dans l'île de la nymphe Calypso qui l'y retient: il languit en vain de revoir sa terre natale; il n'a ni vaisseau, ni rameurs pour franchir le dos immense de la mer. Quant à toi, ô Ménélas, favori des dieux, veux-tu savoir ta destinée? La Grèce n'aura point à pleurer ta mort. Les immortels te conduiront vivant aux bornes de la terre, dans les champs élyséens où règne le blond Rhadamanthe, où les humains, sans interruption, coulent des jours fortunés : là on ne connaît ni la neige ni les frimats; la pluie n'y souille jamais la clarté des cieux; les douces haleines des zéphyrs qu'envoie l'Océan, y apportent éternellement, avec un léger murmure, une délicieuse fraîcheur. Tu jouiras de ce bienfait comme époux d'Hélène et gendre de Jupiter. En achevant ces paroles, il se précipite au sein des vagues agitées, et disparaît.

Je marche avec mes braves compagnons vers mes navires : à chaque pas diverses pensées troublaient mon ame. Arrivés aux bords de la mer, nous préparons le repas : la nuit répand ses douces ombres; nous dormons sur le rivage. Dès que l'Aurore ornée de roses jette une faible lueur dans les cieux, nous lançons nos vaisseaux à l'onde sacrée de

l'ancien Océan; on élève les mâts, on tend les voiles, on entre dans ces vaisseaux, on se range sur les bancs, et l'agile aviron frappe la mer blanchissante. Nous rebroussons vers l'Egyptus, fleuve issu de Jupiter : là j'arrête mes vaisseaux; j'appaise par des sacrifices le courroux des immortels, je dresse aux mânes d'Agamemnon un tombeau, monument de sa gloire. Ces devoirs accomplis, je reprends ma route, et les dieux m'accordent un vent favorable qui me conduit rapidement au sein de ma patrie. Toi, mon fils, veuille attendre dans mon palais onze ou douze fois le retour de l'Aurore; alors je te renverrai avec d'honorables dons, trois de mes plus impétueux coursiers, et un char éclatant; je veux y joindre une belle coupe dont tu feras chaque jour des libations aux dieux, et qui gravera pour jamais mon souvenir dans ta mémoire.

Fils d'Atrée, répond le sage Télémaque, n'exige pas que je prolonge ici mon séjour. Assis auprès de toi, j'y passerais une année entière, oubliant ma patrie, et même ceux auxquels je dois la naissance; car tes récits et ton entretien me plongent dans l'enchantement. Mais les compagnons que j'ai laissés à Pylos, comptent avec ennui les heures de

mon absence; et tu voudrais retarder encore mon départ! Si tu m'honores de quelque don, qu'il soit destiné à l'ornement de mon palais. Permets que je n'emmène point tes coursiers dans Ithaque; qu'ils servent à augmenter la pompe dont tu es environné. Tu règnes sur des plaines étendues; le trèfle y croît en abondance, ainsi que le lotier, l'avoine et le froment; l'orge fleurit de toutes parts dans tes campagnes. Mon Ithaque ne possède ni lices ni prairies, et cependant ses rochers où ne broutent que des chèvres, me sont plus chers qu'un pays couvert de riches haras. Souvent les îles sont dénuées de plaines et de pâturages; mais Ithaque passe, non sans raison, pour la plus montueuse et la plus stérile.

Ménélas écoute le jeune prince avec un léger sourire; et lui prenant la main: Mon cher fils, dit-il avec affection, ta prudence annonce ta race. Je remplacerai ces coursiers par un autre don; rien ne m'est plus facile: et de tous les trésors de mon palais, tu auras ce qu'il enferme de plus beau et de plus précieux. Je te donnerai une urne dont le travail surpasse l'art humain; elle est du plus fin argent, l'or en forme les bords; c'est l'ouvrage de Vulcain. Le héros Phédime, roi de

Sidon, me fit ce présent, lorsqu'à mon retour de Troie il me reçut dans son palais. Voilà le don que tu recevras de ma main.

Tandis que, pleins de confiance, Ménélas et Télémaque s'entretenaient, les serviteurs du monarque fortuné s'empressaient à préparer le festin. Les uns amènent les victimes, d'autres apportent un vin qui enflamme le courage; les femmes, ornées de bandelettes flottantes, distribuent les dons de Cérès. Tels sont les apprêts qui se font dans le palais de Ménélas.

Mais, devant celui d'Ulysse, les amans de Pénélope, rassemblés sur le terrain uni de la cour, champ ordinaire de leur insolence, s'amusaient à lancer le disque et à fendre l'air du javelot. Placés au premier rang par leur valeur, aussi beaux que les immortels, Antinoüs et Eurymaque étaient seuls assis lorsque le fils de Phronius, Noémon, s'avance, et s'adressant au rejeton d'Eupithès, il lui dit:

Antinoüs, ne peut-on m'apprendre quand Télémaque reviendra de Pylos? Il est parti sur mon vaisseau; et cependant je dois me transporter aux spacieuses campagnes de l'Elide, où paissent douze jumens qui m'appartiennent, avec de jeunes mulets indomptés

et pleins d'une vigueur infatigable. Je veux emmener l'un d'entr'eux pour l'assujétir au joug.

A ces mots, ils sont tous muets et consternés. Loin de soupçonner que Télémaque fût à Pylos, ils le croyaient dans l'un de ses champs auprès de ses brebis, ou chez Eumée.

Antinoüs rompt enfin le silence : Réponds-moi avec sincérité. Quand est-il parti ? quels compagnons ont quitté avec lui les bords d'Ithaque ? est-ce une jeunesse illustre ? ou n'a-t-il à sa suite que ses mercenaires et ses esclaves ? Quoi ! a-t-il pu exécuter ce projet ? Dis-moi encore avec franchise, je veux le savoir, s'est-il emparé de ton vaisseau par la violence, ou l'as-tu cédé à sa demande ?

Il l'obtint de mon gré, répondit Noémon. Qui ne se fût rendu aux désirs d'un jeune homme de ce rang dont le cœur est dévoré de peines ? Le refus était impossible. Il est accompagné de notre plus illustre jeunesse. A leur tête j'ai distingué Mentor, ou un dieu qui prit la forme de ce chef ; car, j'en suis étonné, hier le soleil nous éclairait de ses rayons quand j'aperçus encore ici le vénérable Mentor, lui que mes yeux virent monter dans ce navire qui cinglait vers Pylos. Après

ces mots, il reporte ses pas dans la maison de son père.

L'ame altière des deux chefs est frappée de consternation. Tous leurs compagnons à la fois s'asseyent, suspendent les jeux. Mais Antinoüs prend la parole : une noire fureur enfle son sein ; ses yeux lancent des traits de flamme. Ciel ! dit-il, tandis que nous nous assurions qu'il n'oserait jamais le tenter, avec quelle audace Télémaque a exécuté le dessein de ce départ ! Malgré l'opposition de tant de chefs, un enfant nous échapper, équiper un vaisseau, et s'associer les citoyens les plus intrépides ! Ce pas nous présage quelque catastrophe. Mais que les dieux l'abîment lui-même avant qu'il consomme notre perte ! Qu'on me donne un vaisseau léger et vingt compagnons : je veux qu'il rencontre mes piéges dans le détroit d'Ithaque et des âpres rocs de Samé ; je veux que ce nouveau nautonnier trouve la mort en courant après son père. Il dit : tous se lèvent ; et, le comblant d'éloges et l'excitant encore à la vengeance, ils le suivent dans le palais d'Ulysse.

Pénélope n'ignora pas long-temps les noires trames qu'ils roulaient au fond de leurs cœurs. Le héraut Médon, à quelque distance de la

cour, avait entendu leur complot secret. Aussitôt il traverse le palais d'un vol précipité pour en instruire la reine qui, le voyant arriver sur le seuil de son appartement : Héraut, dit-elle, pour quel dessein t'envoient ici ces rivaux orgueilleux ? Viens-tu ordonner aux captives du divin Ulysse d'abandonner tous les travaux et de leur préparer un festin ? Oh ! puissiez-vous, hommes lâches et violens, ne plus briguer ni ma main ni celle d'aucune femme ! et fassent les dieux que vous participiez maintenant au dernier de tous vos festins, vous qui ne vous réunissez chaque jour dans ce palais que pour piller tant de richesses, l'héritage du vertueux Télémaque ! Sans doute vos pères, dans votre enfance, ne vous ont jamais dit quel fut Ulysse, ce prince qui, n'abusant pas du pouvoir, ne fut injuste ni en actions ni en paroles, ne distribua point au gré du caprice (rare exemple parmi les rois) à l'un sa bienveillance, à l'autre sa haine, et ne fit pas un malheureux : mais la perversité de votre ame éclate dans vos attentats, et je vois trop que les bienfaits s'évanouissent de la mémoire des hommes.

O reine, dit le sage héraut, plaise aux dieux que ce soit là ton plus grand malheur ! Celui

que te prépare cette troupe féroce est bien plus sinistre ; veuille Jupiter nous en garantir ! Elle n'attend que le retour du jeune Télémaque pour lui plonger un fer acéré dans le cœur ; car il est parti pour se rendre dans les murs fameux de Pylos et de Lacédémone, impatient d'interroger la renommée sur le sort de son père.

A ces nouvelles le cœur de Pénélope se glace ; ses genoux s'affaissent ; long-temps elle ne peut proférer une parole ; sa voix est étouffée ; des larmes coulent de ses yeux. Héraut, dit-elle enfin, pourquoi mon fils s'est-il éloigné de moi ? Qui l'a engagé à monter un rapide vaisseau, coursier si dangereux sur lequel on s'expose à traverser l'immense empire des ondes ? Veut-il que sa race entière périsse ? Veut-il ne laisser même aucun souvenir de son nom sur la terre ?

J'ignore, répartit Médon, si quelque dieu ou les seuls mouvemens de son cœur l'ont animé à voler vers Pylos pour apprendre le retour de son père, ou ce qu'ordonna de lui le destin. En même temps il se retire.

Pénélope est frappée d'une douleur mortelle. De nombreux siéges décoraient son appartement ; elle se jette sur le seuil, s'a-

bandonne à des cris lamentables : toutes ses femmes, jeunes et âgées, éclatent autour d'elle en gémissemens. Amies, s'écrie-t-elle, sans interrompre ses sanglots, les dieux ont voulu que je fusse la plus infortunée de toutes les femmes. D'abord j'ai perdu le meilleur des époux, qui fut un lion dans les combats, et auquel ne manqua aucune vertu lorsqu'il parut entre les héros, cet époux fidèle dont la gloire retentit dans Argos et dans la Grèce entière. Et maintenant je pleure encore mon fils, l'idole de mon cœur; il a disparu avant d'être connu de la renommée; il m'a été ravi de ce palais par les tempêtes, sans que la nouvelle en ait frappé mon oreille. Malheureuses que vous êtes, vous en fûtes instruites; et la nuit de son départ, lorsqu'il allait monter un frêle vaisseau, aucune d'entre vous-mêmes n'a donc pas songé à me tirer du sommeil? Si j'avais soupçonné ce projet, quelque ardeur qui l'entraînât loin de ces lieux, je l'eusse retenu dans mes bras, ou, en fuyant, il m'eût laissée expirante. Que l'on coure appeler le vieux Dolius, ce fidèle serviteur que me donna mon père pour m'accompagner à Ithaque, et qui consacre tous ses soins à entretenir l'ombrage de mon jardin ; je veux qu'il

aille sans délai instruire Laërte du coup dont je suis frappée. Peut-être notre malheur inspirera-t-il à ce vieillard le dessein de sortir de sa retraite; et montrant ses larmes aux yeux du peuple, de le toucher en lui apprenant qu'on a résolu d'exterminer sa race et la tige d'Ulysse qui fut l'image des dieux.

La vieille Euryclée prenant alors la parole: Ma maîtresse chérie, dit-elle, soit que tu me perces le cœur, soit que tu me laisses encore vivre dans ce palais, il faut tout avouer. J'ai su le projet de ce départ; c'est moi qui lui fournis le froment et le vin qu'il me demanda pour sa route. Il m'engagea par serment à ne pas t'en instruire avant le douzième jour, à moins que tu ne pusses plus soutenir la privation de sa présence, et qu'un autre ne t'eût dévoilé une partie de ce secret, tant il craignait que ta beauté et ta vie ne s'éteignissent enfin dans les larmes.

Arrêtes-en donc le cours: entre dans le bain; que des vêtemens purifiés te décorent; monte avec tes femmes dans l'endroit le plus élevé du palais; là invoque Minerve, cette fille du dieu de la foudre. Elle te rendra ton fils, fût-il entouré des ombres du trépas. Mais n'achève pas d'accabler un vieillard enseveli

dans la douleur. Non, je ne croirai jamais que la race d'Arcésius soit odieuse aux immortels : il lui survit quelque part encore un rejeton pour régner un jour dans ses palais élevés et sur ses champs étendus et fertiles.

Elle dit : la douleur de Pénélope se calme, et ses larmes cessent de couler. Elle entre dans le bain; des vêtemens purs et éclatans la décorent; suivie de ses femmes, elle se rend au haut du palais, présente à la déesse dans une corbeille l'orge sacrée, et s'écrie :

Exauce mes vœux, ô fille invincible de celui qui lance le tonnerre. Si jamais, dans ce palais, le sage Ulysse fit monter vers toi la fumée des offrandes les plus choisies de taureaux et de brebis, daigne aujourd'hui t'en rappeler le souvenir; rends-moi mon fils, l'objet de ma tendresse; détourne loin de cet enfant les traits des hommes barbares qui aspirent à ma main, et qui me font pâlir pour ses jours. Cette prière est accompagnée de gémissemens et de cris : la déesse lui prête une oreille favorable.

Mais les chefs font retentir de leurs voix bruyantes le palais où descendaient les ombres de la nuit. Sans doute, disaient plusieurs de ces jeunes téméraires, la reine, objet de

tant de vœux, va choisir parmi nous un époux; un sacrifice précède l'appareil de son hyménée; elle est loin de soupçonner que son fils touche au tombeau. Telle était la pensée de ces hommes présomptueux : hélas! qu'ils connaissaient peu la situation de la triste Pénélope! Mais Antinoüs s'adressant à la troupe : Imprudens, leur dit-il, ne pouvez-vous contenir votre langue effrénée? et ne craignez-vous pas que ce palais n'enferme un délateur? Levons-nous, exécutons sans bruit le dessein que nous avons approuvé d'une commune voix.

Il dit, et choisit parmi eux vingt des plus déterminés. Ils courent au rivage, lancent un vaisseau à la vaste mer, élèvent le mât, suspendent à des courroies les avirons rangés avec ordre et prêts à sillonner les ondes, ouvrent aux vents les voiles éclatantes. Compagnons des attentats de ces chefs, des esclaves leur apportent des armes; tous entrent dans le navire, et le conduisant vers la haute mer à l'ouverture du port, ils prennent leur repas, attendant que la nuit épaisisse les ombres.

Mais la vertueuse Pénélope, retirée au fond de son appartement, et penchée sur sa couche, est sans nourriture; elle n'a porté à ses

lèvres ni aliment ni breuvage, et se demande si son fils généreux aura le bonheur d'échapper à la mort, ou s'il tombera sous la rage de ses nombreux ennemis. Telle qu'au milieu de la tumultueuse enceinte de rusés chasseurs, une lionne se trouble et frémit, porte de tous côtés ses regards, sans apercevoir aucune issue; telle s'agite et frémit Pénélope jusqu'au moment où vient l'environner le paisible sommeil; elle se laisse tomber sur sa couche; les fibres de son corps se détendent; elle goûte enfin plus de calme, et s'endort.

Alors un nouveau soin naît dans l'ame de Minerve. Elle crée un fantôme; il a tous les traits d'Iphtimé, fille d'Icare, femme d'Eumèle, roi de Phères. Minerve l'envoie dans le palais d'Ulysse pour adoucir la douleur de l'infortunée qui, remplissant l'air de ses gémissemens, s'était noyée dans les larmes. A travers une étroite ouverture, entre la porte et la courroie qui la fermait, pénètre dans l'appartement de la reine l'image légère; et voltigeant au-dessus de son front: Pénélope, lui dit-elle, tu dors le cœur miné d'une affliction mortelle. Les dieux, qui te regardent de leur heureux séjour, ne veulent point que tu t'abreuves de pleurs et te consumes de tris-

tesse. Ton fils reviendra ; sa vertu, que ne souille aucune tache, le rend l'objet de l'amour des immortels.

A ces mots la sage Pénélope goûtant un sommeil plus tranquille dans le palais des songes fortunés : O ma chère sœur, lui dit-elle, est-ce toi ? Je te revois donc, toi qui, vivant loin de nos contrées, m'y fait jouir si rarement de ta présence ! et tu viens en ce moment m'ordonner de ne point verser de larmes, de triompher des chagrins nombreux et du désespoir accablant qui troublent et subjuguent mon ame entière ! Ce n'était pas assez d'avoir perdu cet époux, l'objet si digne de mon amour, dont le courage était celui d'un lion, et qui, orné de toutes les vertus, était le plus illustre de nos héros, cet époux, l'objet si digne de mon amour, et dont la gloire remplit Argos et toute la Grèce. Pour comble de malheur, mon fils, ma seule joie, est entraîné loin de moi sur un frêle vaisseau. Il est à peine sorti de l'enfance, il ne connaît point assez ni les périls ni les hommes ; la persuasion ne coule pas encore de ses lèvres. Mes larmes, en ce moment, ruissellent pour lui plus même encore que pour cet autre infortuné. C'est pour mon fils que tu me vois pâle

et toute tremblante; je crains que chaque instant ne soit celui de sa mort, dans les contrées où il s'égare, ou au milieu de la mer; je crains la foule d'ennemis cruels qui le poursuivent, qui lui dressent en tous lieux des piéges; ils l'immoleront avant qu'il ait touché sa terre natale.

Rassure-toi, lui répond le fantôme nocturne; bannis jusqu'à l'ombre du désespoir. Ton fils a un guide dont les plus illustres héros désireraient l'appui, et dont tous adorent le pouvoir; c'est la grande Minerve. Elle compatit à la douleur qui te dévore, et c'est elle qui m'envoie répandre la consolation dans ton ame.

Ah! dit la sage Pénélope, si tu habites l'Olympe, si les dieux te font entendre leur voix, ne pourrais-tu dissiper l'autre sujet de mes peines et me parler de l'infortuné qui me plonge dans un deuil éternel? Respire-t-il encore? est-il éclairé de la douce lumière du soleil? ou n'est-il plus sur la terre? et son ombre est-elle errante dans l'empire de Pluton?

Je ne puis te dire (telle est la réponse du fantôme sorti des ténèbres) si cet infortuné est vivant. Plutôt que de prononcer un oracle

vain et trompeur, je dois garder le silence. En même temps l'ombre s'échappe à travers l'ouverture par où elle est entrée, et s'évanouit avec les vents. Le sommeil abandonne les yeux de la fille d'Icare. Charmée du présage heureux de ce songe, que lui envoya le ciel au milieu de la nuit profonde, elle en conserve une image distincte, et il a flatté quelque temps sa douleur.

Cependant les chefs, montés sur un vaisseau rapide, fendaient les plaines de la mer, ne respirant que des projets de mort.

Il est une petite île, hérissée de rochers, qui s'élève entre ceux d'Ithaque et de la montueuse Samé; Astéris est son nom : elle a deux ports qui offrent aux vaisseaux un sûr asile, l'un du côté d'Ithaque, et l'autre du côté de Samé. C'est dans ce lieu favorable à leurs desseins, que les chefs, préparant leurs embûches, attendent le retour de Télémaque.

FIN DU CHANT QUATRIÈME.

REMARQUES

SUR LE CHANT QUATRIÈME.

(Page 191. Dans la vallée qu'occupe la vaste Lacédémone.)

STRABON dit que toute la Laconie est environnée de montagnes.

(*Ibid.* Ce roi célébrait.... le double hymen de son fils et de sa fille.)

Le poëte, au lieu de s'amuser à décrire des noces, se contente de douze vers, et va où son sujet l'appelle. Voici une princesse mariée à un prince absent, et les noces faites dans la maison de son père. On voit les mêmes mœurs dans l'Ecriture, lorsqu'Abraham envoya son serviteur en Mésopotamie chercher une femme à son fils Isaac.

(Page 192. Un char, des étrangers.)

J'ai imité par un autre tour la vivacité de l'original, où une ellipse marque l'empressement de ce domestique à annoncer ces étrangers.

(*Ibid.* Adresserons-nous ces personnages à quelque autre chef.....)

Il le demandait à cause des noces que Ménélas célé-

brait. Le caractère qu'Homère donne ici à Ménélas, la sensibilité de ce prince, sensibilité dont les malheurs ont augmenté l'énergie, nous le peignent sous un côté intéressant. Tout, chez les anciens, annonce le respect qu'ils avaient pour l'hospitalité. Les Lucaniens condamnaient à l'amende ceux qui auraient refusé de loger les étrangers qui arrivaient au soleil couchant. Le droit de la guerre même ne détruisait pas celui de l'hospitalité.

(Page 193. Et leur apporte une table.)

On servait pour les derniers venus une table particulière, pour ne pas incommoder ceux qui étaient déjà placés. Parce qu'on ne couvrait pas encore les tables de nappes, il fallait les faire au moins d'une matière qui n'offrît aux yeux rien que de luisant et de beau. On y employait l'ivoire, l'écaille de tortue, la racine de buis, etc. *Voyez* les Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, t. I.

(Page 194. Après que vos forces auront été réparées.)

Les anciens n'interrogeaient leurs hôtes sur leur nom qu'après le repas. Il semble, dit là-dessus Athénée, que le vin, par sa chaleur, soit propre à concilier les esprits et à inspirer de l'affection. Ce festin offre l'image de la simplicité qui régnait dans ceux de ces temps.

(*Ibid.* Regarde quel éclat jette l'airain dans cette salle haute et sonore.)

La jeunesse de Télémaque explique son ingénuité.

D'ailleurs, Ménélas avait rassemblé beaucoup de richesses; Hélène avait pris à Troie le goût de la magnificence asiatique. Ithaque était ruinée par les prétendans.

(Page 195. J'ai vu..... les Erembes.)

Arabes-Troglodytes, sur les bords de la mer Rouge. Ce nom est le même que celui d'Arabe, qui, dans son origine, signifie NOIR.

(*Ibid.* Où sont armés de cornes les agneaux naissans.)

Aristote rapporte le même fait, et l'attribue à la chaleur du climat.

(*Ibid.* Un scélérat m'a privé d'un frère.)

Ménélas ne nomme ni Agamemnon, ni Clytemnestre, ni Egisthe. L'indignation lui fait supprimer les deux derniers noms, et l'amour fraternel le premier.

(*Ibid.* J'ai fait, peu s'en est fallu, le sacrifice de ma maison.)

Voyez les notes d'Ernesti. Madame Dacier, qui pense que Ménélas veut parler de la ruine de Troie, a mal saisi le sens. Le mien s'accorde beaucoup mieux avec ce qui précède et ce qui suit.

(Page 196. Aucun des Grecs ne soutint autant de travaux...... que le grand Ulysse.)

C'est avec une adresse admirable que le poëte tombe

dans son sujet; on y voit de l'art, mais il semble être la nature. Ce tour empêche aussi qu'on puisse soupçonner Ménélas de flatterie dans les éloges qu'il donne à Ulysse; car il ignorait qu'il parlât à Télémaque.

(Page 196. Se précipite de ses yeux et le long de ses vêtemens un torrent de larmes.)

La rapidité du vers d'Homère fait image; elle n'a pas disparu dans la traduction. Avec quel art et quel naturel cette reconnaissance est amenée! Nestor apprend le nom de Télémaque en le questionnant. Ici les larmes de ce prince le font connaître. Ainsi Homère varie ses tableaux.

(Page 198. Plus je le regarde, plus je suis saisie d'étonnement.)

Cette parenthèse, que j'ai conservée dans la traduction, peint bien l'étonnement et l'admiration. Le caractère d'Hélène est le même dans l'Odyssée que dans l'Iliade. Elle se souvient toujours si fort de sa faute, qu'elle semble mériter que les autres l'oublient.

(*Ibid.* Voilà les traits d'Ulysse, voilà son regard.)

Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.

ÆNEID. LIB. III.

M. Bartès dans une dissertation lue à l'Académie des inscriptions, apprécie les connaissances d'Homère en chirurgie et en médecine. Il a fait mention de ce passage où l'on voit que ce poëte avait observé ce trait de

ressemblauce que les enfans ont avec le père, et qui est dans le regard.

(*Ibid.* Pisistrate rompit alors le silence.)

La modestie de Télémaque, sa timidité, qu'augmentaient encore les inquiétudes et le chagrin, font un bel effet. Pisistrate prend pour lui la parole.

(Page 200. Je l'engageais à y établir son séjour.)

Une ville en toute souveraineté dans l'Argolide valait mieux qu'Ithaque, et Ulysse n'aurait pas laissé de conserver ses états.

(*Ibid.* Je souffre avec peine que les larmes coulent dans un festin.)

Le joie devait régner dans une fête aussi solennelle; l'arrivée des deux étrangers y avait apporté la tristesse. Il était naturel que le moins affligé, qui était Pisistrate, y ramenât la joie. Les médecins ont fait de la maxime de Pisistrate une maxime de santé : ils recommandent d'écarter, sur-tout aux heures du repas, toute idée chagrinante. Il paraît que les anciens étaient fidèles à cette maxime.

(Page 201. Demain, à la naissance du jour.)

Il peut paraître singulier que Télémaque ne demande pas d'abord des nouvelles de son père. Mais il semble que, selon le cérémonial des mœurs anciennes, l'hôte

interrogeait le premier l'étranger sur le but de son voyage, et l'on sait qu'il n'était pas de la politesse de lui adresser cette question dès son arrivée : on laissait quelquefois écouler neuf jours. Il est donc facile de comprendre pourquoi un jeune prince, tel que Télémaque, n'expose pas, sur-tout au milieu d'une fête, les raisons de son voyage.

(Page 202. Le suc merveilleux d'une plante.)

Ceux qui recourent à l'allégorie ont dit que cette plante était un récit agréable propre à intéresser Télémaque, tel que celui des exploits d'Ulysse. Je doute qu'ils aient été plus heureux dans cette interprétation que dans beaucoup d'autres.

Diodore rapporte que Thèbes et Diospolis fournissaient une liqueur semblable à celle dont parle Homère, et qu'on s'adressait aux femmes pour en avoir la composition. « Encore de notre temps, dit Eusèbe, les « femmes de Diospolis savent calmer la tristesse et la « colère par des potions qu'elles préparent ». On a supposé qu'Homère fait ici mention de l'opium ou de quelque liqueur semblable. Théophraste, Pline et d'autres naturalistes ont écrit que l'Egypte était féconde en plantes salutaires. Homère dit que tous les hommes étaient médecins en Egypte. Cela est conforme à l'histoire; on exposait les malades aux portes des maisons pour consulter chaque passant. C'est l'enfance de la médecine; l'Egypte en a été le berceau. Sans exposer les malades aux passans, ils reçoivent, aujourd'hui même que la médecine est perfectionnée, des avis de

la plupart de ceux qu'ils rencontrent. Les femmes, comme dans tous les siècles, sont, si je puis ainsi parler, nos empiriques domestiques; elles ont plus d'aptitude à l'être que les hommes, parce qu'elles sont plus sensibles, et donnent plus d'attention à la santé des enfans dont elles sont toujours entourées. Pour revenir à l'Egypte, elle eut bientôt des médecins de profession; ils se consacraient chacun à la guérison d'une maladie particulière.

Strabon écrit qu'à Canope, à l'embouchure du Nil, est une ville nommée Thonies, du roi Thonis ou Thon, qui reçut Hélène et Ménélas. Hérodote raconte que Thon était gouverneur de Canope, et qu'il apprit à Protée, qui régnait alors à Memphis, l'injure que Pâris avait faite à Ménélas. Ceci prouve que les fictions d'Homère ont un fond historique.

(Page 203. Et vous ferai un récit digne de vous intéresser.)

Chacun observera l'art avec lequel Homère, au milieu même de ses épisodes, nous entretient de son héros avant de l'amener sur la scène. Parmi les divers desseins qui pouvaient porter Ulysse à aller épier les Troyens dans leur ville même, on suppose qu'il voulait engager Hélène à retourner dans sa patrie. Le persan Mégabyse employa la même ruse qu'Ulysse. Le transfuge grec fut d'abord mené dans le palais de Priam, et on laissa à Hélène le soin de le bien traiter, dans l'espérance qu'il s'ouvrirait plutôt à elle qu'à personne.

(Page 204. Lorsqu'elle m'entraîna dans cette ville funeste.)

Il y a ici une bienséance remarquable. Hélène ne nomme ni Pâris ni Troie. Au lieu de dire que Pâris l'a emmenée, elle dit que c'est Vénus. Elle ne peut se résoudre à proférer des noms si odieux.

(*Ibid.* Lorsqu'il fut assis avec nous.)

Quintilien a fait sentir l'énergie du mot ASSIS, qui marque d'un trait la grandeur de ce cheval. On connaît le fondement de la fable du cheval de bois. Il y avait une machine de guerre qu'on appelait un CHEVAL; c'était le bélier des Romains.

(Page 205. Poussée sans doute par un dieu favorable au salut d'Ilion.)

Hélène avait tellement le pouvoir de contrefaire la voix, qu'elle fut appelée L'ÉCHO. On demande comment Hélène prétendait tromper par là ces chefs, et comment tout ceci s'accorde avec son repentir. Madame Dacier dit que Ménélas veut railler Hélène. Je laisse prononcer le lecteur.

(*Ibid.* Permet que nous nous éloignions.)

Selon Madame Dacier, Télémaque craint qu'il ne s'engage une dispute entre Ménélas et Hélène à l'occasion du discours ironique de ce prince. Télémaque peut

avoir d'autres raisons de se retirer, telles que la fatigue et la douleur, malgré le charme magique d'Hélène.

(Page 207. Mon héritage se consume; mes fertiles champs sont ravagés; mon palais est plein d'ennemis.)

Ces membres de période coupés sont convenables à la colère et à la douleur, qui ne permet pas de faire des périodes arrondies. On veut que κληηδονά signifie ici quelques paroles qui soient pour Télémaque comme un heureux augure, et que la réponse de Ménélas soit une espèce de prophétie. Cela me paraît trop entortillé.

Ménélas a déjà dit qu'il n'avait aucune nouvelle d'Ulysse. Mais lorsqu'on veut savoir des nouvelles intéressantes, on n'épargne pas les questions.

(Page 208. Lutta contre le roi Philomélide.)

Roi de Lesbos, qui défiait à la lutte tous les étrangers qui arrivaient dans son île.

(*Ibid.* Ce que m'a dit un oracle infaillible, le vieux Protée.)

Ménélas, au lieu de répondre d'abord à la question de Télémaque, lui fait un long récit, et ce n'est qu'en le terminant qu'il dit ce qu'il sait d'Ulysse. Nous en agirons autrement. On voit ici un exemple du charme que les Grecs trouvaient à parler, et Homère se plaît toujours à alonger les discours des vieillards. Il faut se souvenir aussi que Ménélas a déjà dit à Télémaque qu'il n'avait point de nouvelles d'Ulysse; il ne lui don-

nera sur le retour de ce chef qu'une lueur d'espérance. Mais, dira-t-on, pourquoi a-t-il d'abord déclaré qu'il ignorait le sort du roi d'Ithaque? Le mot de Protée ne pouvait le tirer de toute incertitude. Ulysse était au pouvoir de Calypso. Son retour paraissait impossible et semé de grands périls. Observons que les récits fabuleux de Ménélas sont très-propres à intéresser un jeune homme tel que Télémaque; le lecteur demeure en suspens jusqu'à ce que Ménélas parle d'Ulysse. On peut appliquer ici la remarque de Quintilien sur Homère: «*Fallit voluptàs;* « *et minùs longa, quæ delectant, videntur, etc.* »

Quant à la fable de Protée, les uns, pour l'expliquer, recourent à l'allégorie, d'autres à l'histoire. Selon Bacon [1], Protée est la matière; elle habite sous le ciel comme sous un antre. Ministre de Neptune, c'est dans le liquide élément qu'on voit ses principales opérations. Si quelque scrutateur de la nature veut tourmenter, pour ainsi dire, la matière, au lieu d'être anéantie, elle se change en toutes les formes, jusqu'à ce qu'ayant comme accompli ses révolutions, elle reprenne celle qu'elle avait d'abord. C'est le moyen de lui arracher ses sécrets. PROTÉE, dit Sextus Empiricus, est la cause première, et IDOTHÉE la forme.

Si nous ne voulons point nous engager dans les ténèbres savantes de l'allégorie, l'histoire nous fournit d'autres conjectures. L'Egypte était le pays des plus habiles enchanteurs. L'écriture rapporte que ceux de Pharaon, à l'exemple de Moïse, opérèrent plusieurs métamorphoses. Protée opère ces changemens sur lui-même. Les Scoliastes ont écrit que ces veaux marins de Pro-

[1] De sapientiâ veterum.

tée étaient des animaux dont on se servait pour les opérations de la magie. Les enchanteurs ne rendaient leurs réponses qu'après avoir étonné par leurs prestiges l'imagination de ceux qui les consultaient. Eustathe rapporte l'exemple de Callisthène, physicien, et de plusieurs autres qui, lorsqu'ils voulaient, paraissaient tout en feu, et se faisaient voir sous d'autres formes qui étonnaient les spectateurs. Toute cette fable d'Homère se réduirait donc à ceci : c'est que Ménélas, étant à Canope, alla consulter un de ces enchanteurs.

Chacun connaît le beau morceau des Géorgiques, qui est une traduction fidèle de la fable de Protée, telle qu'Homère la raconte.

(Page 209. Une île nommée Pharos, à la distance.....)

Comme l'île de Phare est aujourd'hui beaucoup plus voisine des côtes, on en a cherché la cause dans la terre qu'on prétend se former du limon que charrie le Nil. Mais Bochart a montré que cette île occupe encore aujourd'hui la place qu'elle occupait il y a deux mille ans ; le Nil n'a pas augmenté le continent d'un pouce. L'agitation de la mer fait même douter de la possibilité de l'effet qu'on attribue aux alluvions de ce fleuve. Il paraît donc qu'Homère s'est trompé. Je rapporterai cependant une autre conjecture. On prétend que lorsqu'Homère dit que l'île de Phare est éloignée d'un jour de l'Egypte, il entend cela du Nil, qu'il appelle toujours Egyptus. L'île de Phare est donc à une journée de la principale embouchure du fleuve Egyptus qui est le

Nil ; ce qui est vrai selon Hérodote, qui dit que c'est celle qui coupe le Delta en deux parties. *Voyez* les Mémoires de l'Académie des inscriptions, tome VI ; Mémoires de Montfaucon.

M. Volney [1] a discuté le point dont il s'agit ici : « On « jugera sans doute, dit-il, d'après ce que j'ai avancé, « que l'on s'est trop tôt flatté de connaître les termes « précis de l'agrandissement et de l'exhaussement du « Delta. Mais, en rejetant des circonstances illusoires, « je ne prétends pas nier le fond même des faits ; leur « existence est trop bien attestée par le raisonnement et « l'inspection du terrain ». Je renvoie le lecteur à l'ouvrage même où ces considérations sont développées.

Voici un précis du sentiment de Wood, qui a examiné ces lieux, l'Odyssée à la main.

« Le terrain sur lequel on bâtit Alexandrie était si « mauvais qu'on n'y voyait pas même des limites, et « qu'aucun pays ne le réclamait. Cependant tel fut l'état « de cette côte au siècle d'Homère ; elle ne faisait point « alors partie de l'Egypte, qui ne passait pas pour s'é- « tendre plus loin que les inondations du Nil.

« Il est évident que le Delta s'étend chaque jour par « la vase que le Nil dépose dans la mer ; cette observa- « tion ne peut échapper à ceux qui contemplent ce « pays avec le moindre degré d'attention. Bochart a « confondu l'aspect de la côte du Delta avec celle d'A- « lexandrie : le Nil est si loin d'accroître cette dernière, « que la mer en arrache quelques lambeaux malgré les « précautions qu'on a toujours prises.

[1] Voyage en Syrie et en Egypte, t. I.

« Les augmentations progressives de la côte de mer « sur le Delta frappent au contraire les yeux de tous « les voyageurs, et depuis Hérodote jusqu'à présent « il n'y en a pas un qui les nie. Lorsque du haut de « la grande pyramide on contemple cette singulière « contrée, il est impossible de ne pas dire avec les an- « ciens que l'Egypte fut créée par le Nil.

« Ceux qui abordent à la côte du Delta, entrent « dans l'eau décolorée du Nil avant de voir terre ; et « en jetant le plomb, ils trouvent la vase de ce fleuve « qui se dépose et acquiert de la consistance malgré « l'agitation des vagues ; et ne remontant que jusqu'aux « croisades et à l'établissement des Vénitiens en Egypte « avant la découverte du cap de Bonne-Espérance, des « places qui étaient alors sur la côte de la mer sont « maintenant dans l'intérieur des terres.

« Le Delta a dû s'étendre plus promptement que « depuis qu'il a été plus exhaussé. Cette opération du « Nil s'affaiblira toujours davantage, et cessera lorsque « le Delta aura gagné les promontoires.

« En supposant que l'angle méridional du Delta fût « déjà formé au temps d'Homère, sa distance de Pharos « serait de plus de cinquante lieues, c'est-à-dire d'un « jour de voile, suivant les calculs de route que fait « ordinairement ce poëte.

« Ménélas parle des dangers de ce voyage.

« Il n'y a point de port sur la côte du Delta, et les « bâtimens qui vont à Rosette ou à Damiette mouillent « dans une rade ouverte : ils sont exposés à beaucoup « de dangers lorsque le vent souffle avec violence de « cette côte ; ils se tiennent toujours prêts à filer leurs

« cables et à se réfugier en pleine mer, à la moindre « apparence d'un gros temps.

« Qui ne craint pas les Bogas ne craint pas le diable; « c'est un proverbe reçu dans le pays. Bogas est le nom « que donnent les Arabes à l'embouchure du fleuve, « où il y a une barre de sable qui change de forme, de « grosseur et de position, suivant le vent.

« Les dangers de cette côte justifient Ménélas, qui « avait une extrême répugnance d'entreprendre ce « voyage une seconde fois ».

(Page 210. Les biens et les maux qui sont arrivés dans tes demeures.)

Socrate disait que toute la philosophie était renfermée dans ce vers d'Homère : il voulait dire apparemment que toutes les leçons de la morale pouvaient être déduites de la connaissance des biens et des maux de l'homme.

(Page 211. Au souffle duquel frémit légèrement la surface noircie des flots.)

Le plupart des traducteurs ont manqué cette peinture. Il ne s'agit pas d'écume, puisqu'Homère se sert de l'épithète *μελαίνη*, NOIRE. Φρὶξ est ici cette agitation légère de la mer qui fait noircir les flots, et qu'occasione le vent lorsqu'il commence à souffler. Cette agitation marque seulement que c'est l'heure de midi où le zéphyr s'élève.

Wood a fait sur ce passage l'observation suivante :

« Idothée, fille de Protée, informant Ménélas, à Pha-
« ros, du temps où son père doit sortir de la mer,
« parle du zéphir qui obscurcit à midi la surface des
« eaux : cette circonstance convient si parfaitement à
« l'Ionie, et ce phénomène est si rare sur la côte d'E-
« gypte, que le poëte semble avoir tiré de sa patrie
« cette image ».

(*Ibid.* Race de la belle Halosydne.)

Νέποδες, selon quelques-uns, « qui n'a point de « pieds »; mais les veaux marins en ont. J'ai suivi le meilleur sens; ce mot a la même signification dans Théocrite, Callimaque et Apollonius.

(Page 212. Nous prenons le repas; la nuit paisible.)

Voyez les meilleurs lexiques, qui expliquent l'épithète ἀμβροσίη, donnée à la nuit; c'est par l'étymologie de ce mot.

(Page 213. Enfin les animaux marins.)

Elien rapporte qu'à midi les veaux marins sortent de la mer, et dorment sur le rivage.

(Page 215. Ce fleuve né du ciel.)

Epithète donnée par Homère à tous les fleuves, parce que les pluies les grossissent. Ici elle fait peut-être allusion aux pluies de l'Ethiopie qui forment le

Nil, ou à l'ignorance où l'on était sur la source de ce fleuve. Strabon dépeint la mer qui est entre le Phare et Alexandrie, comme une mer très-difficile; car outre que l'issue du port est fort étroite, elle est pleine de rochers. Le port était gardé par des brigands.

(Page 216. Sur les hauts rochers de Gyre.)

Rochers appelés Gyræ et Choerades, près du promontoire de l'Eubée, lieu très-dangereux.

(*Ibid.* Jusqu'à l'extrémité des côtes où règna jadis Thyeste.)

Au bas de la Laconie, vis-à-vis l'île de Cythère. Junon est prise pour l'air.

(Page 217. Comme on immole le bœuf dans sa paisible étable.)

Cette comparaison a fait croire à Euripide que Clytemnestre avait frappé son mari d'une hache. Homère a voulu seulement peindre la situation d'Agamemnon qui meurt dans son palais, où il aurait dû trouver le repos après tant de peines et de périls. Eustathe a fait sentir qu'il convenait qu'Agamemnon fût comparé, dans le second chant de l'Iliade, à un taureau, et ici à un bœuf. Pope blâme madame Dacier d'avoir employé dans la comparaison présente le terme de taureau.

(Page 218. Nous ne trouverons pas ainsi le terme de tes infortunes.)

Nous ; il compatit à ses malheurs.

Homère avait su qu'au retour de Troie beaucoup de héros avaient été jusqu'en Espagne, où l'on plaçait les Champs-Elysées. Cet enchanteur flattait Ménélas.

(*Ibid.* Il dit. Malgré mon trouble, je sens renaître au fond de mon cœur et s'épanouir dans mon sein un sentiment de joie.)

Ὣς ἔφατ', αὐτὰρ ἐμοὶ κραδίη καὶ θυμὸς ἀγήνωρ
Αὖτις ἐνὶ στήθεσσι, καὶ ἀχνυμένῳ περ, ἰάνθη.

Je cite cet endroit pour montrer par ce petit exemple, malgré ce qu'on a écrit contre les traductions en prose, qu'il n'est pas impossible à celles-ci d'offrir une image assez ressemblante de certaines beautés poétiques. Ceux qui entendent le grec sentent l'effet du mot *ἰάνθη* placé à la fin de ce vers. Je ne crois pas que cet effet soit perdu dans la traduction.

(Page 219. Les douces haleines des zéphyrs qu'envoie l'Océan.)

On sait que, dans Homère, zéphyr est le vent d'occident, et qu'il l'appelle le VIOLENT, le RAPIDE, le BRUYANT, etc.

Cependant il y a deux passages de l'Odyssée où

zéphyr paraît ressembler au zéphyr de la poésie moderne : l'un, lorsque le poëte décrit les Champs-Elysées ; l'autre, dans la description des jardins d'Alcinoüs. Un zéphyr continuel produit une végétation abondante. (Wood.)

(Page 220. Alors je te renverrai avec d'honorables dons.)

On demande pourquoi Nestor et Ménélas ne donnent aucun secours à Télémaque dans les tristes circonstances où il se trouve. Eustathe répond qu'on ne savait pas si Ulysse était en vie. Pope, qui réfute avec fondement cette raison, en rapporte une autre, qui n'est pas meilleure. La nature de l'épopée, dit-il, est que le héros du poëme soit un agent principal, et que le rétablissement de sa fortune soit l'ouvrage de sa valeur et de sa sagesse. Homère, il est vrai, a dû embrasser ce plan ; mais cela ne résout point la question. Nestor dit à Télémaque qu'il ne doutait pas qu'Ulysse seul, ou « secouru des chefs de la Grèce », ne rentrât un jour dans ses états. Ceci annonce les dispositions favorables où ils étaient pour ce héros et par conséquent pour son fils. Il faut cependant convenir que ses amis se montrent lents et froids dans cette occasion.

(Page 221. Me sont plus chers qu'un pays couvert de riches haras.)

C'était dire : Itaque, il est vrai, est stérile ; mais

je la préfère à Lacédémone. C'est la force du mot ἱπποβότοιο. C'est là une des raisons du sourire de Ménélas. On ne veut pas qu'il ait souri de la franchise et des mœurs simples du jeune prince, mais de sa sagesse; ce serait alors un sourire de joie. Le tableau me paraît plus intéressant, si l'on n'en altère point la naïveté.

(Pag. 225. Oh! puissiez-vous.... ne plus briguer ni ma main ni celle d'aucune femme!)

Ces transitions imprévues, où l'on apostrophe les absens, peignent bien la passion, et sont un des grands secrets de l'éloquence. Longin cite cet endroit avec éloge. Madame Dacier n'a pas bien saisi le sens de ce passage, qu'elle a trouvé obscur.

(*Ibid.* Rare exemple parmi les rois.)

Madame Dacier a traduit ce passage comme eût fait le courtisan le plus flatteur : « ce qui n'est pas défendu « même aux rois les plus justes ». Pénélope eût-elle dit cela dans un temps et dans un pays où l'autorité des rois était limitée, et où ils n'étaient que les premiers chefs de leur nation ? Si δίκη est pris pour JUSTICE ou DROIT, Homère eût donc avancé que la justice ou le droit des rois consiste à distribuer sans raison leur bienveillance et leur haine. Cette maxime n'a-t-elle pas l'air d'une satire ? Je dis ici SANS RAISON, parce que le sens de tout le passage le demande; car si on veut sous-entendre AVEC RAISON, Pénélope eût très-mal loué

Ulysse. Je ne crois pas d'ailleurs qu'elle l'eût représenté comme un être impassible, dans un siècle où la vengeance était une vertu. Son nom, comme on verra plus bas, signifiait LA HAINE, haine dirigée contre les méchans. Mais δίκη peut être aussi interprété par MOEURS, COUTUME, et alors le sens devient moral, et l'on peut présenter avec fruit ce beau portrait d'Ulysse aux princes. Alexandre eût pu profiter de ce vers, que n'a pas démenti l'histoire depuis le siècle d'Homère. Pope, en admettant dans ses remarques la note que fait madame Dacier, s'en est écarté dans le texte, où il renforce encore ce trait d'Homère, bien loin de l'adoucir :

Some kings with arbitrary rage devour,
Or in their tyrant minions vest the pow'r.

Madame Dacier a été séduite par l'épithète θείων. Mais DIVIN, chez les Grecs, ne signifie souvent que grand. Au reste, si j'ai besoin ici d'autorité, j'ai pour moi celle des interprètes latins ; ils ont rendu δίκη par MOEURS, et θείων par GRAND.

(*Ibid.* Les bienfaits s'évanouissent.)

On demandait à Aristote : « Qu'est-ce qui vieillit « bientôt » ? Il répondit : « La reconnaissance ».

(Page 226. Coursier si dangereux sur lequel on s'expose à traverser l'immense empire des ondes ?

On a trouvé la métaphore belle, mais non à sa place. Madame Dacier a retranché cette image. Les Phéniciens

de Gadès mettaient la figure d'un cheval à la proue de leurs bâtimens légers, et on donnait le nom de chevaux à ces sortes de vaisseaux. Pindare nomme BRIDE l'ancre ou le gouvernail du vaisseau. Le cheval créé par Neptune est l'emblème de la navigation. Κέλης, employé également pour signifier des vaisseaux légers et des chevaux de course, même par les écrivains en prose, montre combien les idées de la navigation et de l'équitation se confondaient dans la langue des Grecs. Chacun sentira combien il est naturel que Pénélope, en reprenant connaissance, ne prononce qu'un petit nombre de paroles.

(Page 229. Et sur ses champs étendus et fertiles.)

Ithaque n'était pas toute entière stérile : d'ailleurs Ulysse régnait aussi sur une partie du continent voisin. Pope rejette avec raison l'interprétation de madame Dacier. Ἀπόπροθι est mis en opposition avec δώματα.

(Page 231. Telle qu'au milieu de la tumultueuse enceinte de rusés chasseurs.)

La comparaison convient à Pénélope. Cette lionne ne tente pas des efforts dignes de son courage; elle est émue.

Le palais des songes est le sommeil.

(Page 233. Je ne puis te dire..... si cet infortuné est vivant.)

Il convenait qu'Ulysse, à son arrivée, fût méconnu

de tous, et que personne, et moins encore Pénélope, ne fût bien assuré qu'il était en vie. On voit donc ici l'adresse du poëte. Il me semble que ces sortes de traits indiquent qu'Homère méditait son plan entier, et que ses poëmes n'ont pas été des morceaux séparés, dont un hasard inexplicable aurait produit la réunion.

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT IV.

CHANT V.

L'AURORE, quittant la couche du beau Tithon, apportait la lumière aux dieux et aux mortels, lorsque les habitans de l'Olympe assemblés se placent sur leurs trônes dor; au milieu d'eux on distinguait celui dont le pouvoir est souverain, Jupiter, qui du tonnerre ébranle les hautes nuées. Minerve, émue de compassion pour le sort d'Ulysse, toujours présent à sa mémoire, et qu'elle voit encore retenu dans le palais d'une nymphe, leur retrace les nombreuses infortunes de ce héros.

Père des dieux, et vous tous qui, à l'abri de la Parque, vivez au sein de la félicité, que désormais les rois armés du sceptre n'exercent plus la générosité et la clémence; qu'ils soient sévères, inflexibles, et même injustes, puisque la mémoire du grand Ulysse est effacée de tous les cœurs dans la nation qu'il gouverna, et pour laquelle il fut le plus tendre des pères. Il gémit, accablé sous le poids des plus cruelles peines dans l'île de la nymphe Calypso, où il est retenu: vainement ses vœux se tournent vers sa pa-

trie; il n'a ni vaisseau, ni compagnon, pour l'y conduire à travers l'immensité des plaines humides. Et comme si c'était peu de ces malheurs, une troupe ennemie brûle d'immoler son fils unique, dès qu'il approchera de sa rive natale. Il est parti pour apprendre, dans la fameuse Pylos et dans la vaste Lacédémone, quelque nouvelle du sort d'un père infortuné.

Le maître des nuées, Jupiter, lui répond : Ma fille, quelles paroles as-tu prononcées ! N'as-tu pas décidé qu'Ulysse reverrait sa patrie, et se vengerait avec éclat de tous ses ennemis? Quant à son fils, aucun pouvoir ne s'y oppose, veille sur ses pas; conduit par toi, qu'il arrive, sans l'atteinte d'aucune disgrâce, au sein de son palais, et que l'issue des projets de ses persécuteurs soit de repasser en vain la route qu'ils ont tracée sur les ondes.

Il dit : et s'adressant à Mercure, son fils : Mercure, dit-il, toi le fidèle interprète de mes ordres, va, le moment est venu, va annoncer à cette nymphe l'immuable décret du retour de l'intrépide Ulysse; qu'il parte, quoiqu'il n'ait pour guide aucun ni des dieux ni des hommes. Montant seul une frêle bar-

que, assailli des plus terribles périls, il arrivera le vingtième jour dans la fertile Schérie, cette terre fortunée des Phéaciens, qui semble être voisine du séjour des immortels. Ils le recevront comme un habitant de l'Olympe, et le ramèneront, sur un de leurs vaisseaux, dans sa patrie, comblé par eux de plus de richesses, en airain, en or et en vêtemens précieux, que s'il eût échappé à tous les revers, et rapporté sur sa flotte, dans ses ports, sa part des dépouilles de Troie. C'est ainsi qu'enfin, selon l'arrêt des destinées, il jouira du bonheur de revoir ceux qu'il aime, son palais et les champs de ses pères.

A peine a-t-il parlé, que le héraut céleste obéit. Il attache à ses pieds ces talonnières d'un or éternel, qui égalent les vents les plus rapides lorsqu'il traverse l'immensité de la terre et des eaux; il prend le roseau d'or dont il ferme pour jamais les yeux des mortels, ou bannit de leurs paupières le sommeil du trépas. Tenant ce roseau, le dieu puissant fend les airs, descend de l'Olympe au sommet de Piérie, et, fondant du haut des cieux sur la mer, rase les flots avec impétuosité. Tel que le cormoran, autour des golfes profonds, poursuit les habitans

des eaux, et bat à coups redoublés de ses ailes agiles l'onde salée; tel Mercure, sur leur cime, franchit les innombrables vagues.

Il touche à l'île éloignée, et, s'élevant du noir domaine des mers sur la rive, marche vers la grotte spacieuse qu'habitait la belle nymphe. Elle était dans sa demeure. La flamme éclatante de grands brasiers y consumait le cèdre et le thym odorans, et ces parfums se répandaient dans l'île. Tandis que, formant un tissu merveilleux, la déesse faisait voler de ses mains une navette d'or, la grotte retentissait des sons harmonieux de sa voix. Cette demeure était environnée d'une antique forêt toujours verte, où croissaient l'aune, le peuplier, le cyprès qui embaume l'air. Là, au plus haut de leurs branches, avaient bâti leurs nids les rois du peuple ailé, l'épervier impétueux, l'oiseau qui fend les ombres de la nuit, et la corneille marine qui, poussant jusqu'au ciel sa voix bruyante, se plaît à parcourir l'empire d'Amphitrite. Une vigne fertile étendait ses pampres beaux et flexibles sur tout le contour de la vaste grotte, et brillait de longues grappes de raisin. Quatre fontaines voisines roulaient une onde argentée, et, se séparant et formant divers labyrinthes sans se

confondre, allaient au loin la répandre de toutes parts; et l'œil, tout à l'entour, se perdait dans de vertes prairies où l'on reposait mollement sur un doux gazon émaillé par la violette et les fleurs les plus aromatiques. Telle était la beauté de ces lieux, qu'un dieu même ne pouvait s'y rendre sans arrêter ses pas, saisi d'un charme ravissant. Le messager céleste est immobile, plongé dans la surprise et l'admiration. Dès qu'il a porté de toutes parts un œil enchanté, il pénètre dans la grotte profonde. La nymphe le voit et le reconnaît; car les immortels ne sont pas étrangers l'un à l'autre, quelque espace qui sépare leurs demeures. Le magnanime Ulysse n'était pas dans la grotte : il s'abandonnait à sa douleur, étendu sur le bord du rivage où d'ordinaire, se consumant en plaintes, en soupirs, en gémissemens, et attachant l'œil sur la mer agitée, il laissait couler ses larmes.

Calypso place Mercure sur un siége éclatant. Dieu armé du roseau d'or, dit-elle, ô toi que je révère et chéris, quel dessein t'amène dans mon île, que tu n'as point encore honorée de ta présence? Parle : s'il est en mon pouvoir, si je ne rencontre pas des obstacles invincibles, ne doute pas que je n'accomplisse tes

souhaits. Cependant participe au festin qui doit recevoir un tel hôte.

En même temps la déesse place devant Mercure une table qu'elle couvre d'ambroisie, elle verse le nectar en flots de pourpre. Le héraut de Jupiter se nourrit de cet aliment, et s'abreuve de la liqueur divine. Bientôt il a ranimé ses forces ; alors il rompt ainsi le silence :

Déesse, tu demandes quel objet amène un dieu dans ta demeure : je vais t'en instruire, tu le veux. C'est Jupiter qui m'a ordonné de me rendre dans ton île ; je n'ai obéi qu'à regret. Quel habitant de l'Olympe se plaît à traverser les plaines illimitées des eaux, où l'on n'aperçoit aucune cité, où les dieux n'ont point d'autels et ne reçoivent l'hommage d'aucun sacrifice? Mais nul d'entre les immortels n'ose violer ni éluder les décrets de Jupiter. Tu possèdes ici, dit ce dieu, un héros, le plus infortuné de ceux qui, durant neuf années, combattirent autour de la ville de Priam, et qui, après l'avoir conquise, reprirent le chemin de leur patrie. Ils s'exposèrent, dans leur départ, à la vengeance de Pallas ; elle les poursuivit, armée de la tempête. Tous les compagnons de ce héros périrent ; il fut porté seul par Borée et les vagues au bord de ton île.

C'est ce mortel que Jupiter t'ordonne de renvoyer sans délai. Les destins ne veulent pas qu'il meure loin de ses amis ; il doit les revoir, et reporter ses pas aux champs de ses pères et dans son palais.

Il dit. Calypso frémit de douleur et de colère. Dieux injustes, s'écrie-t-elle, c'est dans vos cœurs que règne la jalousie la plus noire. Vous enviez aux déesses le bonheur d'aimer un mortel qu'elles ont choisi pour époux. Ainsi, quand l'Aurore enleva l'aimable Orion, dieux qui vantez votre félicité, vous la poursuivîtes de votre haine, jusqu'à ce qu'enfin, dans Ortygie, la chaste Diane, du vol insensible de ses traits ailés, étendit Orion expirant dans la poussière. Quand la blonde Cérès, cédant aux feux de l'amour, reçut en un guéret heureux le beau Jasion dans ses bras, que Jupiter en fut bientôt instruit ! que sa foudre fut prompte à le précipiter au tombeau ! Moi de même, habitans des cieux, vous m'enviez la possession d'un mortel que je sauvai du naufrage ; il luttait seul contre la tempête, flottant sur un faible débris de son vaisseau, que Jupiter, d'un coup de sa foudre enflammée, fracassa au milieu de la ténébreuse mer : tous les braves compagnons de l'infortuné

avaient été engloutis par les ondes; seul il fut jeté par les vents et les flots sur les bords de mon île. Je le recueillis, je soutins ses jours, je lui destinais l'immortalité et le printemps d'une jeunesse éternelle. Mais, je le sais trop, il n'est aucune divinité qui ose enfreindre ni éluder les lois de Jupiter. Qu'il parte donc, si ce maître souverain l'ordonne; qu'il s'égare encore sur la mer orageuse. Quant à moi, je ne le renverrai point; je ne puis lui donner ni vaisseau, ni compagnons pour le guider sur l'empire inconstant des ondes. Je veux bien ne pas lui refuser mes avis; je n'en serai point avare : avec ce secours, qu'il arrive, exempt de malheur, au sein de sa patrie.

C'est assez de favoriser son départ, dit Mercure : crains le courroux de Jupiter; crains les traits inévitables de sa vengeance. En achevant ces mots, le dieu sort de la grotte et disparaît.

La nymphe, contrainte d'obéir à l'ordre du maître des cieux, va trouver le magnanime Ulysse. Il était assis sur le rivage. Jamais ses larmes n'étaient séchées; les jours qui devaient être les plus doux de sa vie se consumaient à soupirer après son retour; et la belle nymphe n'avait plus de charmes à ses yeux. La nuit il

reposait malgré lui dans la grotte de la déesse éprise pour lui d'un tendre amour : tout le jour, assis sur les rochers et les côteaux sablonneux, le cœur dévoré de peines, de regrets et de gémissemens, il attachait sur la mer indomptée un œil mouillé de pleurs.

La déesse paraît tout à coup auprès de lui. Infortuné, dit-elle, cesse d'inonder ces bords de tes larmes, et de consumer ta vie dans le désespoir : désormais je n'aspire moi-même qu'à ton départ. Va, abats les plus hauts chênes, façonne les poutres par le secours du fer, construis un large radeau, couvre-le d'ais solides, d'un pont élevé, et qu'il te porte sur la noire mer. Pour te garantir de la faim et de la soif, je te fournirai de l'eau des fontaines, du froment, la liqueur vermeille d'un vin qui ranime le courage; je te donnerai des vêtemens, et t'enverrai un vent favorable qui te ramènera sans péril dans ton séjour natal, si telle est la volonté des habitans du haut Olympe; ils me surpassent en connaissance et en pouvoir.

Elle dit. Le cœur de l'intrépide Ulysse frémit. O déesse, répond-il, tu formes tout autre dessein que celui de favoriser mon départ, quand tu m'ordonnes de traverser dans une

barque la mer, ce vaste et profond abîme que franchit avec peine le plus solide vaisseau, ami de Jupiter, et jouissant du souffle d'un vent fortuné. Cependant, si tu peux y consentir, et si tu me jures, par le serment le plus solennel des dieux, que tu ne m'exposeras point à de plus grands hasards, je monte cette frêle barque.

Un léger sourire paraît sur les lèvres de la déesse; sa main flatte le héros. Ingrat, lui dit-elle, rien n'égale ta prudence : avec quelle ruse tu veux éclaircir les odieux soupçons que tu ne rougis pas de me témoigner! J'atteste donc et la terre, et cette voûte qui s'étend au-dessus de nos têtes, et le Styx qui coule dans l'empire profond des morts, serment redouté qui ne sort pas en vain de la bouche des immortels; j'atteste que je suis bien éloignée de conjurer ta perte, que je te donne le conseil qui me dirigerait moi-même, si j'y étais contrainte par les cruelles rigueurs de la nécessité. Je n'ai pas étouffé les sentimens de la justice; mon sein n'enferme pas un cœur d'airain; crois-moi, il est sensible.

En finissant ces mots, elle s'éloigne avec rapidité, et reprend le chemin de sa demeure; le héros suit les pas de la déesse. Arrivés dans

la grotte, il se place sur le siége que vient d'abandonner Mercure : Calypso lui présente les alimens et le breuvage, nourriture des mortels ; assise en face du héros, elle reçoit des mains de ses nymphes l'ambroisie et le nectar. Lorsqu'ils ont joui des délices du festin, la déesse rompt ainsi le silence :

O fils illustre de Laërte, Ulysse, dont la prudence est si vantée, tu veux donc me quitter dès cet instant, et tu n'aspires qu'à rentrer dans ta patrie et dans ta demeure ! Pars, accompagné de mes vœux. Mais si tu savais tous le maux que te prépare le destin avant de te ramener à ta rive natale, ah ! tu préférerais de couler avec moi tes jours dans cette grotte, tu recevrais de ma main l'immortalité, et tu cesserais de soupirer après le moment où tu reverras ta femme, qui seule est toujours présente à ta pensée. Sache cependant que je ne crois point lui être inférieure en beauté ni dans les dons de l'esprit : jamais déesse ne s'abaissa jusqu'à se comparer à une faible mortelle.

Déesse auguste, répond Ulysse, ne te courrouce point de ce que je vais dire. Je sais que la beauté de la sage Pénélope s'évanouit devant tes appas et ton port majestueux. Elle n'est

qu'une mortelle; tu es à l'abri de la Parque, et une éternelle jeunesse est ta parure. Cependant rien ne peut étouffer en moi le désir qui me sollicite chaque jour de retourner au sein de mes lares : oh! quand viendra ce moment fortuné! Si quelque divinité a résolu de soulever contre moi la rage des vents et des flots, me voici prêt à tout souffrir; dans ce sein est un cœur intrépide: depuis quel temps ne suis-je pas endurci aux disgrâces! combien ai-je bravé d'assauts dans les combats et dans les tempêtes! exposons encore, s'il le faut, ma tête à ces nouveaux hasards.

Il dit; le soleil finit sa course, et la nuit ombrage la terre. Ulysse et Calypso se retirent dans un réduit solitaire de la belle grotte. L'amour les conduit dans les bras l'un de l'autre, et ses charmes captivent leurs cœurs.

A peine la fille du matin, l'Aurore, embaumait l'air de ses roses, qu'Ulysse levé est couvert de sa tunique et de son manteau. La nymphe se décore d'une longue robe du tissu le plus fin et d'une blancheur éblouissante, ouvrage des Grâces; autour de sa taille est attachée une belle ceinture d'or; un voile flotte sur sa tête. Elle songe à préparer le départ du héros. Elle lui remet une grande

cognée d'acier à deux tranchans, qu'il maniera sans peine, et dont le manche d'olivier est luisant et formé avec art. Elle lui donne ensuite une scie forte et acérée. Enfin la nymphe le conduit vers l'extrémité de l'île. Là s'élevaient l'aune, le peuplier, le pin qui touche les nues; forêt antique, séchée par les feux du soleil et par le cours des âges, et dont le bois volera légèrement sur l'onde. Calypso lui montre ces hauts arbres, et va se renfermer dans sa grotte.

Aussitôt la forêt retentit des coups redoublés de la hache ; rien n'égale la rapidité des travaux d'Ulysse. En peu de temps vingt arbres entiers jonchent la terre ; sa main industrieuse, par le secours de la cognée, les prépare ; chaque surface devient unie, tandis que s'aidant de l'équerre, il observe, d'un œil attentif et sûr, le niveau. Calypso arrive ; de fortes tarières sont entre ses mains, elle les remet au héros. Maintenant il perce toutes les poutres, toutes les solives ; et bientôt les assemblant, il les unit par des chevilles et d'autres liens. Comme un habile constructeur bâtit le fond d'un vaste navire destiné à porter sur les mers de grands fardeaux ; Ulysse fait d'abord un large radeau. Puis il entasse des

poutres, qu'il joint étroitement; les bords s'élèvent; de longs ais s'étendent, et le pont est construit. Il forme aussi le mât, croisé des antennes, soutiens des voiles; le gouvernail, qu'il dirigera lui-même, sort de ses mains; il munit le navire de fortes claies de saule, rempart contre les flots; et diverses matières qu'il jette au fond tiendront la nef en équilibre. La nymphe auguste apporte enfin les toiles destinées à former les voiles étendues. Ulysse les prépare avec le même soin et la même industrie, et il se hâte de lier au mât et aux voiles les cables, et les courroies, et les cordages. Avec des leviers il lance le bâtiment à l'empire étendu de la mer. C'était le quatrième jour, et tout l'ouvrage est terminé.

Le cinquième jour, la déesse permet au héros de quitter son île. Elle le fait entrer dans un agréable bain, et le revêt d'habits odorans: elle pose dans le navire deux outres, l'une pleine d'un vin couleur de pourpre, et l'autre plus grande, où elle a fait couler une eau douce et limpide; elle y pose une urne profonde qu'elle a remplie des alimens les plus exquis. Enfin elle fait souffler un vent favorable qui, devançant le navire, frémit légèrement sur les ondes.

Ulysse, le cœur palpitant de joie, se hâte d'ouvrir ses voiles à ce vent favorable : assis à la poupe, il dirige le gouvernail avec attention et d'une main habile. Sans que le sommeil incline sa paupière, il tient, durant dix-sept nuits, l'œil fixé sur les Pléiades, le Bootès qui se retire lentement, et l'Ourse ou le Chariot, l'Ourse qui tourne autour du pôle en regardant toujours l'Orion, et qui seule ne se baigna jamais dans les flots de l'Océan. Selon les avis de Calypso, il doit laisser cet astre à sa gauche durant tout le temps qu'il sillonnera le séjour mouvant des ondes. Dix-sept jours il y est porté d'un vol non interrompu. Déjà, le dix-huitième jour, se montraient dans l'éloignement les monts ombragés de l'île des Phéaciens, s'élevant à ses yeux, comme un bouclier, au-dessus de l'empire nébuleux de la mer.

Mais, du haut des montagnes de Solymé, Neptune, revenant de l'Ethiopie, découvre dans le lointain le héros; il le voit traverser le domaine des ondes. A cet aspect redouble son ancien courroux; il balance sa tête, et ces paroles sortent de ses lèvres : Eh quoi! tandis que je m'arrêtais dans l'Ethiopie, les dieux, contre mes décrets, ont changé le sort d'Ulysse! déjà il touche à la terre des Phéa-

ciens, qui, selon l'arrêt des Destinées, doit être la grande borne de ses longues infortunes! Mais il n'y est pas encore arrivé, et je saurai bien lui susciter assez de nouvelles disgrâces.

Il dit; et aussitôt assemblant les nuages, et prenant en main son trident, il bouleverse l'empire de la mer, déchaîne à la fois les tempêtes de tous les vents opposés, et couvre d'épaisses nuées et la terre et les eaux; des cieux tombe soudain une nuit profonde. Au même temps se précipitent et combattent avec furie l'Autan, l'Eure, et le vent impétueux d'Occident, et le glaçant Borée qui chasse les nuages et roule des vagues énormes. Alors le magnanime Ulysse est frappé de consternation; il pousse de profonds soupirs.

Infortuné! se dit-il, quelle sera enfin ma destinée! Que je crains de voir se vérifier en cet instant toutes les paroles de la déesse! Elle me prédisait qu'avant d'arriver à ma patrie, j'essuierais encore sur la mer les plus terribles disgrâces; tout va s'accomplir. De quelles ténébreuses nuées Jupiter enveloppe la voûte entière des cieux! comme il trouble les abîmes d'Amphitrite! comme les tourbillons se déchaînent de toutes parts! voici

ma perte. Heureux et mille fois heureux ceux d'entre les Grecs qui, signalant leur zèle en faveur des Atrides, furent ensevelis dans les vastes champs de Troie! Que ne suis-je tombé comme eux, que n'ai-je été précipité dans les enfers le jour où l'armée troyenne me couvrit d'une nuée de javelots près d'Achille expirant! j'eusse obtenu les honneurs du tombeau, la Grèce eût célébré ma gloire; maintenant je suis destiné à descendre chez les morts par la route la plus obscure et la plus horrible.

Il parlait encore, lorsqu'une vague haute, menaçante, fond avec furie sur la poupe, fait tournoyer la nacelle avec rapidité, arrache Ulysse au gouvernail, et le précipite à une longue distance dans les flots. Tous les vents confondus accourent soudain, tempête épouvantable. Le mât se rompt; la voile, avec l'antenne, est emportée au loin sur les ondes. Le héros, accablé sous le poids des vagues énormes qui roulent et mugissent au-dessus de sa tête, et entraîné par ses riches vêtemens trempés des flots, vêtemens dont le décora la main d'une déesse, s'efforce en vain de triompher des eaux, et demeure long-temps enseveli dans la mer: enfin il s'élance hors du gouffre; l'onde amère jaillit de sa bouche,

et coule de sa tête et de ses cheveux en longs ruisseaux. Cependant, malgré la tourmente, il ne met pas en oubli sa nacelle; prenant au sein des flots un vigoureux essor, il la saisit, et, assis au milieu d'elle, il se dérobe au trépas. Elle est le frêle jouet des vents et des vagues sur la mer orageuse. Comme, dans l'automne, l'Aquilon balaie un faisceau d'épines arides et l'enlève à travers l'espace étendu des campagnes; ainsi sur la plaine humide les vents entraînent et balottent le navire. Tantôt l'Autan le livre à Borée qui l'emporte sur les flots; tantôt le vent d'Orient l'abandonne au vent d'Occident qui le chasse devant lui avec impétuosité.

La fille de Cadmus, la belle Ino, jadis mortelle, et maintenant l'une des divinités de la mer, sous le nom de Leucothée, voit avec compassion l'infortuné, errant sur les vagues, près de périr. Elle s'élance, aussi promptement que le plongeon, du sein des ondes; et assise sur les bords de la frêle barque :

O victime du malheur, dit-elle, qu'as-tu fait pour que Neptune soit animé contre toi d'un si grand courroux, et, te précipitant de revers en revers, ait conjuré ta perte? Cependant il ne l'accomplira point, dût redoubler

encore sa rage. Suis mes conseils, tes malheurs n'ont pas aveuglé ta prudence. Dépouille tes vêtemens, livre ton faible navire aux aquilons, qu'ils l'emportent, et gagne en nageant la terre des Phéaciens, qui doit être ton salut. Prends cette écharpe divine; l'attachant sous ton sein, brave les abîmes, et bannis de ton cœur la crainte du trépas. Dès que tes mains auront saisi le rivage, souviens-toi de délier l'écharpe; et, sans te retourner, jette-la dans la profonde mer. En même temps la déesse lui remet le tissu merveilleux; et, telle que l'oiseau des mers, elle se plonge avec rapidité dans les noires vagues, et disparaît.

Le héros délibère; et tirant de son noble cœur des gémissemens : Ciel! dit-il, si l'ordre d'abandonner mon navire était un nouveau piége de la part des immortels! Non, je n'obéirai point encore, je puis à peine apercevoir la terre qu'on m'assure devoir être mon refuge. Voici le parti où j'ai résolu de m'arrêter. Tant que seront unis les ais de mon navire, je ne le quitterai point, et j'affronterai toutes les tempêtes; mais quand, brisés par la violence des flots, ils auront volé en éclats, mes bras lutteront contre la mer; il ne me restera pas d'autre secours.

Tandis que le cœur d'Ulysse était agité de ces pensées, Neptune élève une vague mugissante, épouvantable, telle qu'une montagne ; et de sa main puissante la roule contre le héros, elle fond sur le navire. Comme le souffle impétueux d'un tourbillon dissipe dans les airs un grand tas de pailles légères et arides sans qu'il en reste aucune trace, la vague sépare et disperse les ais de la nacelle. Ulysse en saisit un débris, il s'y élance comme sur un coursier. Alors il dépouille les vêtemens que lui donna la déesse Calypso ; il se hâte d'entourer son sein de l'écharpe sacrée, étend les bras, se penche sur les flots, s'y précipite et nage. Le dieu des mers le voit ; et balançant un front courroucé : Misérable jouet des vagues, dit-il, sois victime de mon pouvoir, jusqu'à ce que tu arrives chez cette race chérie de Jupiter. Mais j'espère qu'alors même ne s'effacera jamais de ton esprit le souvenir de ma vengeance. Il dit, touche de l'aiguillon ses coursiers à la crinière flottante, et il est en un moment devant Aigues, où s'élève son palais célèbre.

Alors Minerve enchaîne le vol de tous les vents, et leur ordonne d'être muets ; elle endort leur rage ; et n'ouvrant un champ libre

qu'à l'impétueux Borée, elle brise et aplanit les flots, pour qu'Ulysse, échappé à l'infortune et à la mort, puisse gagner le rivage des Phéaciens qui bravent la mer.

Durant deux jours et autant de nuits il erre sur l'empire des flots, son cœur ne lui présageant que le trépas. Quand le troisième jour est amené par la blonde Aurore, Borée, ainsi que tous les vents, se repose; la mer paisible brille de l'azur serein des cieux: le héros, porté sur le dos d'une vague élevée, ouvre un œil perçant, et, à une courte distance, il voit la terre.

Lorsqu'un père, frappé par une divinité ennemie, étendu long-temps sur un lit de langueur et n'étant plus qu'un squelette, touche aux portes du tombeau; qu'un dieu plus favorable, le dégageant des liens de la mort, le rende à ses enfans, ils le reçoivent avec transport, et le cœur leur bat d'alégresse: tel est le ravissement d'Ulysse à l'aspect de la terre et de l'ombrage de ses forêts. Il nage avec ardeur, s'efforce et des pieds et des mains de parvenir à la rive, impatient d'y monter; mais lorsqu'il n'en est plus qu'à la distance où retentit une bruyante voix, son oreille est frappée d'un tumulte horrible. La mer, avec

de rauques hurlemens, vomissait d'énormes vagues contre le dur et aride continent; il en rejaillissait au loin une épaisse écume qui s'amoncelait sur le rivage et jusque sur la plaine humide; il n'était aucun port favorable, aucun bassin, asile des vaisseaux; on ne voyait partout que des rocs escarpés, inabordables, jetés en avant et l'un sur l'autre avec une hideuse irrégularité. A ce moment Ulysse sent défaillir ses forces et son courage; de longs gémissemens s'échappent de sa poitrine oppressée.

Hélas! se dit-il, après que Jupiter, contre tout espoir, offre la terre à mes regards, et qu'à travers tant de flots je me suis ouvert une pénible route jusqu'à ces bords, il n'est donc aucun moyen d'échapper de ces abîmes! Ici des rocs escarpés, hérissés de pointes, et où rugit l'onde furieuse; là d'autres rocs lisses et glissans; autour de moi les gouffres profonds de la mer; nulle part où poser mes pas: comment me dérober à ma perte? Si, rassemblant ce qui me reste de vigueur, je tente de sortir de ce gouffre et d'aborder à cette rive, je crains qu'une vague terrible, m'entraînant dans son cours, ne me précipite contre les inégalités tranchantes de ces rocs,

et que je ne me sois épuisé en vains efforts. Si je nage ensuite le long des rochers, dans l'espoir incertain de rencontrer un port ou seulement une pente plus douce, je crains qu'un autre flot orageux, m'arrachant au rivage, ne me rejette presque inanimé jusqu'au milieu de la mer; ou, pour comble du malheur, qu'un dieu ne déchaîne contre moi, pour m'engloutir, un des monstres qu'Amphitrite nourrit en foule dans ses abîmes: car, je ne puis l'ignorer, celui qui me poursuit de sa haine est Neptune, à la voix duquel la terre tremble.

Tandis que ces pensées roulaient dans son ame agitée, une vague terrible le précipite contre le roc hérissé de sommités aiguës. Là, son corps eût été déchiré et ses os fracassés, sans la salutaire pensée que lui inspira Minerve. Tombant contre le roc, il le saisit des deux mains, et s'y tient collé, non sans gémir, jusqu'à ce qu'ait passé sur sa tête la vague entière: la vague, à son retour, le frappant avec violence, le rejette loin des côtes et l'entraîne rapidement au milieu de la mer. Comme le polype emporte avec ses pieds sinueux du sable et de nombreux cailloux, lorsqu'on l'arrache au nid rocailleux où il

était enraciné; le roc déchire et garde pour dépouille la peau des nerveuses mains d'Ulysse, qu'enlève avec force le flot rapide.

Le héros est englouti par les vagues; et là, à son automne, l'infortuné eût trouvé son tombeau, si Minerve ne l'eût encore armé de prudence et de courage. Il s'élance au-dessus des ondes, résistant aux flots que la mer roulait vers le continent, il nage en côtoyant le bord, l'œil toujours fixé sur la terre, impatient de rencontrer une baie ou une rive moins escarpée. Il parvient enfin à l'entrée d'un beau fleuve dont l'onde était pure et paisible, asile fortuné qui, dégagé de rocs, lui offre un abord facile et un abri assuré contre les tempêtes. Ulysse reconnut qu'un dieu épanchait ces flots argentés, et il proféra cette prière :

O quel que soit ton nom, roi de cette onde, daigne écouter mes vœux. Sois béni mille fois, puisque tu me présentes un refuge; sauve un malheureux qui fuit, à travers l'empire des mers, la rage de Neptune. Un mortel qui, accablé de fatigue, égaré sur les flots, et battu des tempêtes, implore du secours, est pour les dieux mêmes un objet digne de respect. Je me jette à tes genoux, je viens aux bords de tes eaux, oppressé du poids des plus

longs et des plus terribles malheurs. Grande divinité, aie donc pitié de mon sort; je suis ton suppliant.

Il dit. Le dieu, arrêtant le cours de son onde, abaisse les vagues, fait naître un calme parfait, sauve le héros près de périr, et lui offre à l'entrée du fleuve un heureux asile. Ulysse atteint le rivage : il plie ses genoux et ses bras nerveux; la mer l'a dépouillé de sa vigueur; tout son corps est enflé; l'onde amère jaillit à longs flots de sa bouche et de ses narines; sans voix et sans haleine, il s'évanouit; et, épuisé par l'excès de la fatigue, il semble avoir exhalé le dernier soupir.

Mais lorsque la respiration l'a ranimé, il détache l'écharpe divine, et la jette dans le fleuve qui se précipite à la mer; une grande vague l'emmenant dans son cours, la reporte avec rapidité aux mains de la déesse. Le héros achève de se traîner hors du fleuve; et couché sur le jonc, il baise la terre, cette mère des hommes.

O ciel! se dit-il en soupirant, que vais-je devenir? quelle calamité m'est encore destinée? Passerai-je les longues heures de la nuit aux bords de ce fleuve? Je crains que le froid âpre et le brouillard humide ne m'ôtent ce

léger souffle de vie qui me reste ; avec l'aurore il s'élève sur le fleuve un vent glacé. Monterai-je au sommet de cette colline ombragée, et dormirai-je entre l'épais feuillage, si cependant le froid et l'excès de la fatigue permettent au sommeil d'épancher son heureuse vapeur sur mes yeux? Je crains d'être la proie des animaux féroces!

Il se détermine à prendre ce dernier parti, et se hâte de se traîner sur le sommet du côteau, vers l'entrée du bois qui s'élevait non loin du fleuve. Il y rencontre deux oliviers, l'un franc et l'autre sauvage, si unis qu'ils sortaient comme de la même racine ; ils avaient crû dans un embrassement si étroit, qu'à travers leurs rameaux entrelacés ne perça jamais le souffle aigu des vents humides, ni les rayons dont au milieu de sa force l'astre éblouissant du jour frappe la terre, ni l'eau qui tombe des cieux en fleuves précipités. Le héros se coule sous cet ombrage, et forme de ses mains un vaste lit de feuilles dont la terre était jonchée, et dont il trouve une riche moisson ; dans la saison des plus âpres frimats, deux, même trois hommes eussent pu s'y garantir de l'Aquilon, eût-il exercé toute sa rage.

A l'aspect de cette retraite et de cette couche, le héros infortuné éprouve un sentiment de satisfaction ; il s'étend au milieu de ces feuilles, et en roule sur lui un grand amas. Comme l'habitant isolé d'une campagne écartée enterre avec soin un tison sous la cendre profonde, et conserve ce germe vivifiant du feu ; ainsi le héros s'ensevelit au sein de ces feuilles. Pour bannir la fatigue dont il était comme anéanti, Minerve lui ferme la paupière, et verse sur ses yeux un paisible sommeil qui coule dans tous ses membres.

FIN DU CHANT CINQUIÈME.

REMARQUES
SUR LE CHANT CINQUIÈME.

(Page 257. Père des dieux, et vous tous.....)

Voici la seconde fois que Minerve plaide dans l'assemblée des dieux en faveur d'Ulysse : on voit au premier chant, qu'ils avaient tous consenti à favoriser le départ de ce chef. Il s'agit ici des moyens.

(Page 258. Quoiqu'il n'ait pour guide aucun ni des dieux ni des hommes.)

La patience et le courage d'Ulysse éclataient d'autant mieux qu'il était dénué de secours. D'ailleurs les dieux n'agissaient pas ouvertement l'un contre l'autre. Quand Leucothée, dans ce même chant, vient secourir Ulysse, c'est à la fin de la tempête, et uniquement pour lui sauver la vie. Neptune même savait que les Destins avaient ordonné qu'Ulysse ne périrait point, et que l'île des Phéaciens serait son refuge. Σχεδίη est une petite barque faite à la hâte.

(Page 259. Dans la fertile Schérie.)

Corcyre ou Drepanum, aujourd'hui Corfou. Quelques-uns ont placé l'île de Calypso dans la mer Atlantique; mais sans recourir à cette conjecture, l'enfance où était alors la navigation, et le peu de secours qu'avait Ulysse, expliquent les difficultés que pourrait faire

naître le texte d'Homère, et rendent son récit assez merveilleux.

(*Ibid.* Tenant ce roseau, le dieu puissant fend les airs.)

Hic primùm paribus nitens Cyllenius alis
Constitit; hinc toto præceps se corpore ad undas
Misit, avi similis, quæ circum littora, circum
Piscosos scopulos, humilis volat æquora juxta.

ÆNEID. LIB. IV.

Homère ne donne à Mercure qu'une simple verge; les poëtes postérieurs en ont fait un caducée. Ce caducée marque le pouvoir de l'éloquence pour exciter ou calmer les passions. On veut que Mercure avec sa verge d'or ait été forgé par les anciens mythologistes sur Moïse, dont la verge opérait tant de prodiges. Cette découverte a paru très-sûre à certains critiques.

(Page 260. La flamme..... y consumait le cèdre et le thim odorans.)

Dives inaccessos ubi Solis filia lucos
Assiduo resonat cantu, tectisque superbis
Urit odoratam nocturna in lumina cedrum,
Arguto tenues percurrens pectine telas.

ÆNEID. LIB. VII.

La description de la grotte de Calypso offre un beau paysage; et l'on trouvera que le paysage est approprié à une contrée maritime. Cette observation n'aurait pas dû échapper à ceux qui ont voulu embellir ce tableau par des traits étrangers à l'original. Chez les grands, le feu

était en usage dans toutes les saisons. D'ailleurs, c'était alors l'automne.

C'est une déesse dont Ulysse est le captif. Que ce fût une mortelle, il serait contraire à la prudence et au courage du héros de ne pas s'affranchir. S'il n'était pas retenu malgré lui, il serait coupable de tous les désordres qui se commettaient dans son palais.

(*Ibid.* Et la corneille marine.)

Il y a deux espèces de corneilles, l'une de mer et l'autre de terre. *Voyez* Gessner.

(Page 261. Le magnanime Ulysse n'était pas dans la grotte.)

Si Ulysse eût été dans la grotte, on eût pu soupçonner quelque disposition tendre en faveur de Calypso, et moins d'ardeur à revoir sa patrie. C'est donc avec beaucoup de jugement que le poëte le peint déplorant ses malheurs sur le rivage.

(Page 262. Quel habitant de l'Olympe se plaît à traverser les plaines illimitées des eaux?)

On croit qu'Homère fait dire ceci à Mercure pour mieux fonder l'éloignement de cette île, qu'on place dans la mer Atlantique. Il est plus naturel de penser que Mercure prépare, par divers détours, Calypso à l'ordre qu'il vient lui donner; ayant été si bien reçu d'elle, il veut qu'elle comprenne qu'il ne fait ici que le rôle de messager de Jupiter.

(Page 263. Etendit Orion expirant dans la poussière.)

Ces exemples que rapporte Calypso sont bien propres à l'effrayer et à la faire consentir au départ d'Ulysse. Orion était un chasseur; l'Aurore leur est favorable. Plusieurs ont dit qu'Orion, en voulant contraindre Diane de céder à ses désirs, fut piqué par un scorpion. Jasion était crétois, né d'Electre et de Jupiter. Hésiode fait naître Plutus des amours de Jasion et de Cérès. Comme les excessives chaleurs sont contraires aux semailles, on a feint que Jupiter avec ses foudres avait puni ces amours. GUÉRET HEUREUX, littéralement, « guéret labouré qui a eu trois façons ».

(P. 264. Quant à moi, je ne le renverrai point.)

On n'a pas assez fait sentir le courroux de Calypso et la répugnance avec laquelle elle cède aux ordres de Jupiter. C'est le dépit qui dicte à Calypso ces paroles : « Désormais je n'aspire moi-même qu'à ton départ ». Les interprètes n'auraient pas dû adoucir cet endroit.

(Page 265. La nuit il reposait malgré lui dans la grotte de la déesse éprise.)

Homère remet toujours devant les yeux la sagesse d'Ulysse, et la violence qu'il se faisait.

(Page 266. Le plus solide vaisseau, ami de Jupiter, et jouissant du souffle d'un vent fortuné.)

On a fait remarquer que la poésie d'Homère animait

tout; il prête ici du sentiment à ces vaisseaux. J'ai conservé cette image, qu'ont affaiblie d'autres interprètes :

Where scarce in safety sails
The best built ship, though Jove inspire the gales.
POPE.

(*Ibid.* J'atteste donc et la terre et cette voûte qui s'étend au-dessus de nos têtes.)

C'était la formule des anciens sermens. Enée dit :

Esto nunc sol testis et hæc mihi terra precanti.
ÆNEID. LIB. XII.

Moïse, dans son Cantique, s'écrie : « Cieux, écoutez ce « que je déclare, et que la terre entende mes paroles ». Dans tous ces passages, on regarde les cieux et la terre comme des êtres animés. Voici la conjecture de Bacon sur le serment du Styx. Ce serment représente le seul frein qui puisse lier les rois dans leurs traités; ce frein est la NÉCESSITÉ, l'utilité commune. La nécessité est bien représentée par ce fleuve, dont le cours est marqué par les destins, et qu'on ne peut repasser. Les rois et les peuples, dans leurs traités, ont juré quelquefois par le Styx. Iphicrate en est un exemple. Si les dieux violaient ce serment, ils étaient exclus, pour un certain nombre d'années, des festins de l'Olympe.

(*Ibid.* Je n'ai pas étouffé les sentimens de la justice.)

On s'aperçoit de la contrainte que se fait Calypso dans tout ce discours; elle cache une partie de son

dépit; et ne parle point de l'ordre qu'elle a reçu de Mercure, et veut se faire honneur auprès d'Ulysse du consentement qu'elle donne à son départ. C'est ce qui explique sa modération, qui n'est qu'apparente. Après qu'elle lui a tenu ce discours, elle s'éloigne avec rapidité, comme pour éviter des explications qui coûteraient trop à la sensibilité de son cœur. Ce n'est qu'après être arrivée dans la grotte, qu'elle ne peut s'empêcher de reprocher à Ulysse l'impatience qu'il a de la quitter.

(Page 267. Il se place sur le siége que vient d'abandonner Mercure.)

Il semble que le poëte se propose de marquer par-là qu'Ulysse est plus heureux qu'il ne le croit lui-même, puisqu'un dieu est venu donner l'ordre de son départ. La déesse se fait servir par ses nymphes, mais elle sert Ulysse elle-même; ce qui indique sa passion.

(*Ibid.* Je sais que la beauté de la sage Pénélope s'évanouit devant tes appas et ton port majestueux.)

Eustathe a fait sentir l'adresse d'Ulysse dans cette réponse, les ménagemens qu'il a pour Calypso, et comment, en rabaissant d'un côté sa femme, il la relève de l'autre par cette seule épithète qu'il glisse finement, LA SAGE PÉNÉLOPE, comme s'il disait : « Elle est au-dessus « de toi par sa sagesse ». La suite du discours demandait qu'il dit : « Cependant j'aime mieux la voir que de

« demeurer auprès de toi ». Mais comme ces termes sont trop durs, il dit « qu'il ne demande qu'à revoir sa « patrie ».

(Page 268. Elle lui remet une grande cognée.)

Le regret que cause à Calypso le départ de son amant, perce ici à chaque ligne.

(Page 269. Tandis que, s'aidant de l'équerre, il observe d'un œil attentif et sûr le niveau.)

Les spondées de l'original font une image que j'ai voulu rendre.

(*Ibid.* Ulysse fait d'abord un large radeau.)

Rapin a dit qu'il était impossible à un homme seul de bâtir un vaisseau dans l'espace de quatre jours; mais ce vaisseau n'était qu'une barque. Ulysse abat vingt arbres; ce n'était pas sans doute les plus hauts ni les plus gros. Ce n'est pas sans raison qu'Homère a dit que ces arbres étaient secs; car le bois vert n'est pas propre à la navigation. On aperçoit ici la connaissance que ce poëte avait des arts mécaniques, le degré où était arrivé l'art de la construction des navires, et l'usage que les navigateurs faisaient de l'astronomie. Cette peinture, très-difficile à rendre, est pleine d'action; on voit l'ardeur d'Ulysse; chaque terme est expressif, et fait image. L'amour de Calypso paraît ici encore; elle n'apporte à

Ulysse que l'un après l'autre les instrumens nécessaires pour la construction de ce navire, afin de se ménager des prétextes de le revoir plus souvent, et de faire plus d'efforts pour le détourner de la résolution qu'il avait prise. Πόδες, les cordages des voiles, PEDES chez les latins. Ces cordages, attachés aux coins des voiles, servent à les tourner du côté qu'on veut pour leur faire recevoir le vent : FACERE PEDEM.

(Page 271. Il dirige le gouvernail avec attention et d'une main habile.)

Τεχνηέντως. Le mètre d'Homère répond toujours à ce qu'il veut peindre. Ces spondées marquent l'attention d'Ulysse.

(*Ibid.* Le Bootès qui se retire lentement.)

Le Bouvier, ARCTOPHYLAX, ne se couche qu'après tous les autres astres qui se sont levés avec lui. Quant à l'Ourse, on peut voir les remarques sur le chant XVIII de l'Iliade. Il fallait en effet qu'Ulysse eût toujours le pôle à sa gauche.

(*Ibid.* Dix-sept jours il y est porté d'un vol non interrompu.)

Voilà un grand trajet pour un homme seul; cela est-il vraisemblable? Eustathe rapporte un fait entièrement pareil. Un homme de Pamphylie fut, pendant plusieurs

années, esclave en Egypte; son maître lui confia une barque pour la pêche. Il profita de cette confiance, prit un jour l'occasion d'un vent favorable, et se hasarda à voguer seul. Il traversa cette vaste étendue de mer, et arriva heureusement chez lui. On l'appela MONONAUTES, « celui qui vogue seul ». Sa famille porta le même nom. Elle subsistait encore au temps d'Eustathe.

(Page 271. Comme un bouclier, au-dessus de l'empire nébuleux de la mer.)

Par sa petitesse et par sa figure, qui est plus longue que large. Cette image est aussi juste que vive.

(*Ibid.* Du haut des montagnes de Solymé.)

Dans la Pisidie. Comme ces montagnes sont en Asie, Strabon suppose qu'Homère a donné à quelques montagnes de l'Ethiopie méridionale le nom de SOLYMÉ. La tempête qu'Homère décrit est d'autant plus terrible qu'Ulysse est seul dans un vaisseau.

(Page 273. Heureux et mille fois heureux ceux d'entre les Grecs.)

Plutarque rapporte que Memmius, après le sac de Corinthe, ayant réduit à l'esclavage les habitans de cette ville, ordonna à un jeune homme d'une éducation honnête d'écrire en sa présence une sentence qui fît connaître ses inclinations. Le jeune homme écrivit

d'abord ce passage tiré d'Homère. Memmius fondit en larmes, et donna la liberté au jeune homme et à toute sa famille.

On sait que les anciens craignaient de périr par les naufrages, sur-tout parce que ce genre de mort les exposait à être privés de sépulture.

(*Ibid.* Coule de sa tête et de ses cheveux en longs ruisseaux.)

Κελάρυζεν. La traduction donne quelque idée de l'effet de ce mot dont les sons peignent.

(Page 274. La fille de Cadmus, la belle Ino.)

Ayant été mortelle, elle s'intéressait pour les mortels. On consacrait anciennement dans les temples des vêtemens, etc. C'est ce qui a fait supposer qu'Ulysse portait une ceinture qui avait été consacrée à cette déesse, et que l'on croyait bonne contre les périls de la mer. On croyait alors aux amulettes. Ainsi Ulysse fait usage de la plante MOLY. La plupart des critiques regardent cette ceinture comme une allégorie. Selon quelques traducteurs, Leucothée prend la forme d'un plongeon; rien n'est plus ridicule. Comment aurait-elle pu parler, et apporter cette ceinture?

Minerve, comme fille de Jupiter, qui désigne l'air, pouvait avoir de l'empire sur les vents. Il aurait été incroyable qu'Ulysse n'eût pas enfin succombé, s'il n'avait eu quelque secours.

(Page 275. Jette-la dans la profonde mer.)

C'était un hommage qu'il devait rendre à la divinité à laquelle il devait son salut.

A peine Homère a-t-il introduit son héros sur la scène, qu'il nous le montre plongé dans les plus grands malheurs, et qu'il fait éclater la patience et la sagesse de ce chef. Les disgrâces d'Enée ne sauraient entrer en comparaison avec celles d'Ulysse.

(Page 281. Il plie ses genoux et ses bras nerveux.)

On demande comment Ulysse qui est enflé par tout le corps, et qui demeure sans respiration, a pu « plier les genoux et les bras ». Κάμπτειν γόνυ, dit-on, ne signifie souvent dans Homère, que « se reposer « après un long travail ». Cela est vrai, et madame Dacier adopte cette explication. J'ai cependant préféré le sens ordinaire, 1° parce qu'Ulysse avait pu nager malgré l'enflure de son corps; 2° parce que κάμπτειν, dans le texte, est aussi associé à χεῖρας; or, je ne crois pas qu'il y ait d'exemple où κάμπτειν χεῖρας signifierait « se reposer ». On a observé que le mouvement qu'Ulysse fait ici est l'effet ordinaire d'une grande fatigue.

(Page 283. Enterre avec soin un tison sous la cendre profonde.)

La comparaison est très-juste. Ulysse n'avait qu'un souffle de vie. Homère sait ennoblir les plus petites images.

Je ferai ici quelques réflexions sur les descriptions qu'Homère et Virgile ont faites d'une tempête.

Ulysse, seul dans une barque, touchait à l'île des Phéaciens, où les Destins voulaient qu'il arrivât pour être conduit par eux dans sa patrie. C'est en ce moment que la tempête s'élève. Neptune même l'excite; par-là le poëte annonce qu'elle sera terrible. Il ne pouvait mieux s'y prendre, pour donner une grande idée de la prudence et du courage de son héros, qu'en représentant le dieu des mers armé contre un frêle navire et un seul mortel, sans réussir à le perdre.

Dès les premiers traits de la description, l'on s'attend à une grande tempête. Le tableau, par les plaintes d'Ulysse, prend, si je puis ainsi dire, de la force, et s'anime : « De quelles ténébreuses nuées, dit-il, Jupiter « enveloppe la voûte entière des cieux ! » etc.

Virgile a imité une partie de ce discours : mais Homère, rappelant l'idée de la valeur de son héros, inspire pour lui un nouvel intérêt. Enée rappelle ce combat où il fut enlevé aux coups de Diomède par le secours de Vénus, qui le transporta loin du champ de bataille.

Ulysse, jeté dans la mer, ne perd pas courage, et regagne sa nacelle. Le poëte, par une comparaison admirable, et par la description qui la suit, peint avec de nouveaux traits la force de la tempête.

La déesse Io plaint l'infortune d'Ulysse, et en même temps nous intéresse pour lui : « Les malheurs, dit-elle, « n'ont pas aveuglé ta prudence ».

Malgré les conseils d'Io, le héros ne peut encore

se résoudre à quitter son navire. Enfin il y est contraint. Avec quelle satisfaction il aperçoit la terre !

Mais lorsqu'une déesse a ramené le calme, et qu'Ulysse est près d'être délivré de ses peines, Homère, par la fertilité de son imagination, recule encore le dénouement. Il décrit avec énergie les obstacles qui restent à vaincre. Il fait ensuite parler Ulysse : le tableau en devient plus vif. Tout est peint dans ce discours, les dangers présens, les malheurs qui menacent le héros. Le poëte n'abandonne pas encore son sujet; ce qu'Ulysse a craint arrive, une vague le précipite contre le roc. Inspiré par Minerve, il échappe au plus grand des malheurs.

Une description douce succède à un tableau horrible. La prière qu'Ulysse adresse au dieu du fleuve, est noble et touchante.

Le but d'Homère et de Virgile, dans leur description d'une tempête, n'a pas été précisément le même. L'un conduit son héros au dernier terme du malheur pour mieux faire éclater sa prudence; il veut qu'Ulysse, en arrivant dans l'île des Phéaciens, soit dénué de tout. Le héros de Virgile, en arrivant chez la reine de Carthage, ne doit pas être entièrement dépouillé de son éclat.

Les circonstances n'étaient pas les mêmes. Quoi qu'il en soit, la description de Virgile produit beaucoup moins d'émotion. Dans l'Odyssée, le héros doit son salut à sa prudence et à son courage; ce qui redouble l'intérêt que son malheur inspire. Dans l'Enéide, le héros montre peu d'intrépidité, et n'est sauvé que par le secours d'un dieu.

Chaque trait de la discription de Virgile est admirable ; le tableau entier est moins riche, moins terrible, et moins animé que celui d'Homère. Le poëte Grec vous entraîne au milieu d'une tempête ; on dirait qu'il l'ait décrite, comme fit un musicien célèbre, dans le temps qu'il en était assailli. Si toutes les parties de la description de Virgile ne nous transportent pas, autant que celle d'Homère, au milieu de la tempête même, le poëte latin en présente néanmoins un superbe tableau.

Dans la description d'Homère, la scène est plus dramatique, et le tableau moins fugitif. Homère, si rapide, a, plus qu'aucun autre poëte, l'art d'attacher l'œil du spectateur sur chaque partie de la peinture, sans nuire à l'ensemble ; par-là ses tableaux produisent un plus grand effet.

La description de Virgile a une majesté qui tient de l'art ; celle d'Homère semble devoir toute sa grandeur à la nature. Il l'a enrichie de belles comparaisons. Son génie paraît être encore à l'étroit au milieu des grands objets que lui offre une mer courroucée ; toute la nature semble être à ses ordres pour lui fournir de nouveaux traits dignes d'agrandir son tableau. Virgile emploie une comparaison pour peindre le calme. Il ne conduit pas, comme Homère, son héros à l'entrée d'un fleuve ; mais si l'abri où il le place est un port tranquille, le poëte Grec lui a fourni ailleurs divers traits pour en enrichir la peinture.

SUR LE DÉPART D'ULYSSE
DE L'ILE DE CALYPSO.

Cet endroit de l'Odyssée demande quelque discussion. Je rapporterai les opinions de plusieurs critiques, et je proposerai ensuite mes conjectures.

On est surpris que ce départ soit si brusque, et que le poëte, en cette occasion, indique si peu la douleur de Calypso. Mercure lui apporte, de la part de Jupiter, l'ordre de renvoyer Ulysse. Après avoir fait dans sa grotte, tour à tour, des reproches à Mercure, et quelques représentations à son amant, Calypso consent, quoiqu'avec répugnance, à son départ, et lui fournit tout ce qui lui est nécessaire pour s'embarquer. Il part, et il ne s'agit plus du tout de Calypso. Virgile, et d'après lui le Tasse, nous ont donné, en peignant des circonstances semblables, des tableaux où la passion respire. Homère, si habile à représenter les passions, n'avait-il point de pinceau pour celle de l'amour? ou son génie a-t-il langui en cet endroit? J'ai peine à le croire de celui qui sut peindre d'une manière si touchante les adieux d'Hector et d'Andromaque.

Ecoutons d'abord l'apologiste d'Homère qui a montré le plus de zèle en sa faveur. « Le poëte, dit madame « Dacier, ne s'amuse pas à rapporter les adieux de « Calypso et d'Ulysse; outre qu'il va toujours à son « but, SEMPER AD EVENTUM FESTINAT, que faire dire « à deux personnes, dont l'une part avec tant de joie, « et l'autre la voit partir avec tant de douleur »? Si

le poëte a des choses intéressantes à nous dire, il fait bien de s'arrêter, et nous nous arrêterons si volontiers avec lui, que nous ne nous en apercevrons point. La douleur manque-t-elle d'éloquence? Virgile, qui, au quatrième livre de l'Enéide, s'éloigne des traces d'Homère, n'allait-il pas à son but? S'il fallait que Calypso fût muette, le poëte ne devait-il pas au moins nous la peindre en ce moment dans l'attitude du profond désespoir, immobile, et ne pouvant proférer une seule parole? Madame Dacier trouve « plaisant que Calypso « regardât Ulysse comme un bien qui lui appartenait « par droit d'application ». C'est prendre un peu vivement à cœur les intérêts d'Ulysse, et la pensée même est tout au moins PLAISANTE.

Dryden oppose la douleur tranquille et froide de Calypso aux fureurs de Didon, et il trouve l'épisode d'Homère pitoyable. Pope n'a pas laissé cette critique sans réponse. Calypso, dit-il, était une déesse; elle ne pouvait pas se livrer aux mêmes éclats qu'une femme pleine de rage.

Il est vrai qu'étant déesse elle ne pouvait pas se donner la mort : mais Pope savait bien que les dieux de la mythologie étaient animés des passions humaines. Dès qu'une déesse descendait jusqu'à aimer un mortel, elle oubliait l'Olympe; l'ambition et la gloire ne pouvaient balancer l'amour dans son cœur. D'ailleurs Calypso n'était qu'au rang des déesses inférieures; elle n'était qu'une nymphe. Armide, quoique mortelle, était au-dessus des humains par son pouvoir magique : cependant à quel désespoir ne se livre-t-elle pas lorsque Renaud l'abandonne!

Le temps ne permettait pas à Homère, dit encore Pope, de peindre l'amour de Calypso; il devait s'occuper du départ d'Ulysse pour le rétablir dans son royaume, et non amuser le lecteur par les détails d'une passion qui était si contraire au but de son poëme. Enfin le poëte Anglais ajoute : Homère commence son poëme à la dernière année du séjour d'Ulysse dans l'île de Calypso. N'ayant pas décrit la naissance de cette passion, il ne pouvait pas s'attacher à peindre toute la douleur de Calypso dans cette séparation; la nature de son poëme voulait, non qu'il rétrogradât pour nous entretenir de l'amour de Calypso, mais qu'il se hâtât de ramener Ulysse dans sa patrie. Comme si un poëte, en mettant l'action en récit, n'avait pas un moyen facile de nous instruire de ce qui s'est passé, sans ralentir la marche de son action! comme si l'amour, pour nous intéresser, exigeait toujours une peinture très-détaillée de sa naissance et de ses progrès?

Plusieurs raisonnemens de ces critiques paraissent peu satisfaisans; je ne sais si je réussirai mieux à justifier Homère en proposant quelques observations sur ce sujet.

Pope n'a pas entièrement négligé la considération du caractère d'Ulysse. Le sujet de l'Odyssée voulait que le poëte, pour sauver l'honneur de son héros, passât très-légèrement sur l'amour que put lui inspirer Calypso, sans quoi Ulysse n'était plus cet homme dont on vantait la prudence, et il était coupable des malheurs de sa patrie. Le poëte ne dit qu'un mot de l'impression que Calypso avait faite sur le cœur d'Ulysse :

« Cette nymphe n'avait plus de charmes à ses yeux ». Remarquez qu'Homère ne parle du temps où elle avait plu à Ulysse, qu'en disant qu'il ne l'aimait plus. Rapportons en passant une chicane de Perrault. « Ulysse, dit-« il, soupirait tout le jour pour sa chère Pénélope, et « ensuite il allait coucher avec la nymphe Calypso ». Le critique n'observe pas ici l'art d'Homère. Il n'observe pas non plus que ce poëte dit qu'Ulysse, le soir, se rendait MALGRÉ LUI à la grotte, c'est-à-dire, depuis tout le temps que la nymphe « était sans charmes à ses « yeux ».

Rapportons en même temps que plusieurs critiques ont reproché à Ulysse d'avoir manqué à la foi conjugale. Les uns l'auraient voulu plus amoureux, d'autres le trouvent trop peu sage : Homère le montre toujours aspirant à son départ. Un poëte n'est pas obligé de faire de son héros un homme parfait : d'ailleurs la polygamie et même le concubinage n'étaient pas regardés alors comme une atteinte à la foi conjugale ; sans cela les dieux ne seraient pas plus exempts qu'Ulysse d'une imputation de crime.

Fénélon s'est bien gardé de faire la peinture des amours d'Ulysse et de Calypso. Homère ne pouvait peindre des scènes aussi tendres que celles de Didon et d'Enée, de Renaud et d'Armide. La piété d'Enée se conciliait avec l'amour, plus aisément que la prudence d'Ulysse. Des situations qui paraissent semblables peuvent donc différer beaucoup.

Dans l'Enéide, c'est Enée qui reçoit l'ordre de partir, et qui fuit, sans y préparer son amante. Ulysse n'aspi-

rait qu'à son départ. C'est Calypso à qui Jupiter ordonne de renvoyer Ulysse. Elle en murmure ; mais elle ne peut pas, comme Didon, douter de cet ordre.

Nunc. . . . . fert horrida jussa per auras.
ÆNEID. LIB. IV.

Elle est contrainte d'obéir. Le poëte a eu l'art de rappeler l'histoire d'Orion et de Jasion, qui périrent en de semblables événemens ; elle ne veut pas qu'Ulysse ait le même sort. Elle a aussi le temps de se préparer à ce départ.

Mais il faut sur-tout se rappeler quelles étaient les mœurs au siècle d'Homère : la polygamie était en usage ; les femmes vivaient dans la sujétion ; l'amour n'était pas une passion raffinée, on n'en connaissait guère que le physique. C'est ce que nous montrent encore l'exemple de Circé et beaucoup d'autres endroits dans les poëmes d'Homère. Ulysse passe un an chez Circé, profite de ses faveurs par l'ordre même de Mercure, et ils se quittent tranquillement. Achille aimait Briséis : mais il y a dans son dépit moins d'amour encore que de honte et de colère. Agamemnon, en parlant de lui, dit : « C'est pour l'amour d'une captive qu'il se livre à « tant de haine : mais je lui en donne sept pour le dé- « dommager ». Ce trait dénote les mœurs de ce siècle. Lorsqu'on ramène Briséis à Achille, son orgueil est satisfait, sa tendresse n'éclate point. Il ne faut donc pas être surpris que la séparation de Calypso et d'Ulysse soit si peu orageuse, quoiqu'elle aime ce chef et qu'elle soit affligée de son départ. On n'avait pas encore porté l'a-

mour à ce degré de raffinement qui consiste à concentrer cette passion dans un seul objet, que notre imagination revêt de toutes les perfections possibles. Homère peint sous de beaux traits la tendresse conjugale; quant à l'amour, il n'en peint guère que le physique. Or il est assez connu qu'Homère savait faire parler toutes les passions avec l'éloquence qui leur est propre.

Quelques fables anciennes, traitées par des poëtes bien postérieurs à Homère, ne seraient pas un objection valable contre ce que nous avons dit ici des mœurs de son siècle.

Si l'on considère ces mœurs et les circonstances où se trouvait Ulysse, le tableau des amours de Didon et d'Enée, ce chef-d'œuvre de Virgile, peut nous charmer sans faire naître une critique solide contre l'Odyssée, où les mêmes beautés ne pouvaient avoir de place, et qui nous offre des beautés d'un autre genre.

Dans ces temps reculés et simples, les jeunes personnes, et mêmes les femmes mariées vivaient dans une grande retraite : elles ne sortaient que voilées. Les premières ne paraissaient jamais en public avec un homme. L'amour avait moins d'occasions de se raffiner, et par conséquent il devait jouer un moindre rôle dans les poëmes. La retraite où vivaient même les femmes mariées, était favorable à leurs mœurs. Ainsi, dans les occasions où Homère dit que les dieux ont triomphé du cœur des mortelles, il ne parle jamais que de surprises : ils pénétraient au haut des palais où étaient les appartemens des femmes, et ils devaient leurs victoires plus à la force qu'à la persuasion. Il ne faut pas oublier

la simplicité des mœurs dont j'ai parlé. Si l'on voulait tirer une objection du tour de la poésie chez les Turcs, je répondrais que leurs mœurs, depuis long-temps, n'ont pas la même simplicité, et qu'en général leurs usages sont différens.

Je renvoie ici le lecteur aux OBSERVATIONS SUR LES COMMENCEMENS DE LA SOCIÉTÉ, par G. MILLAR. Cet ouvrage, que je n'ai lu qu'après avoir fait la discussion présente, m'a confirmé dans mon opinion. Voici ce qu'il dit sur la passion de l'amour chez les sauvages. « On ne peut pas supposer que les passions qui tiennent « à l'amour aient jamais une grande activité dans l'ame « d'un sauvage. Il ne peut pas faire grand cas de plaisirs « qu'il lui est si aisé de se procurer..... Il a satisfait ses « désirs avant qu'ils eussent assez long-temps occupé sa « pensée, et il ne connaît point ces anticipations déli- « cieuses du bonheur, que l'imagination sait embellir « des couleurs les plus séduisantes.

« Cette observation est conforme à l'histoire de tous « les peuples sauvages des différentes parties du monde : « elle est d'ailleurs confirmée par les traces de mœurs « anciennes qu'on découvre souvent chez les peuples « qui ont fait de très-grands progrès dans la civilisa- « tion ».

Je jeterai un coup-d'œil sur l'influence qu'eurent, dans les siècles suivans, les coutumes et les mœurs sur l'amour, et celui-ci sur la poésie.

Les mœurs des Romains avaient de la ressemblance avec celles des Grecs; mais cette ressemblance n'était pas parfaite. Les femmes, sur-tout dans les derniers

temps de la république, étaient bien moins séquestrées; un voile ne cachait pas leurs traits; elles se montraient en public, aux spectacles, comme on le voit dans Ovide et dans d'autres auteurs. Ce sont en partie la différence de ces mœurs, et d'autres changemens arrivés dans la civilisation, qui ont fait naître tant de tableaux voluptueux des Métamorphoses, et l'épisode de Didon et d'Enée, dont Virgile emprunta le germe à Homère, et qu'il sut si heureusement vivifier.

Dans des siècles d'anarchie, les femmes et les faibles furent les victimes de l'oppression. Mais les femmes trouvèrent des vengeurs : les chevaliers se consacrèrent à leur défense.

On a remarqué que, chez les sauvages, la guerre contribue à l'avilissement et à l'esclavage des femmes; les hommes ne s'occupent que de combats. Mais dans ces siècles où, ne vivant pas dans la retraite, et n'étant point concentrées dans les soins domestiques, elles cultivaient les talens qu'elles ont reçus de la nature, et embellissaient la société de leurs agrémens, dans ces siècles l'amour fut un puissant mobile de la valeur. Aussi joua-t-il un rôle considérable dans la poésie. Les fabliers, les troubadours, ne chantèrent que l'amour. A la première aurore de la renaissance des lettres, c'est l'amour qui enflamma le génie de Pétrarque. Ces mœurs firent comme une révolution dans l'épopée. L'amour eut une part bien plus considérable qu'autrefois à ce genre de poésie. Il anima le pinceau du Dante, mais sur-tout ceux de l'Arioste et du Tasse. Leurs poëmes durent à la peinture de cette passion une grande partie de leur

attrait. C'est là que l'amour est comme sur le trône. Il semble qu'il ait plongé l'Arioste dans cette espèce de délire sublime (qu'on me passe l'expression) qui caractérise sa verve. On croirait qu'il a pris la plume pour le chanter, bien moins que pour célébrer des combats.

Le Tasse, dans un poëme plus régulier et plus sérieux, prit cependant, à cet égard, une marche analogue à celle de son prédécesseur. Il n'est pas de chant où cette passion ne respire; l'amour occupe les principaux guerriers de la Jérusalem délivrée. Dans l'un de ces favoris des muses, il a des couleurs gaies au milieu de sa plus grande violence; dans l'autre, il est tendre et tragique. Il n'est point langoureux dans ces épopées comme dans les chants des troubadours. L'amour y est toujours accompagné de l'héroïsme de la valeur; elle l'épure, l'ennoblit, ajoute à l'intérêt qu'il inspire. L'amour y prend un caractère élevé qu'il n'a point dans les poëmes anciens, et forme de ces productions plus modernes un genre particulier. Enée a de la valeur, mais celle de Renaud a plus d'éclat; dès-lors le triomphe momentané de l'amour sur la valeur, et la victoire de celle-ci, offrent des tableaux plus attachans et plus héroïques.

Selon cette réflexion, et d'autres qu'on y pourrait joindre, il n'est pas étonnant qu'en général ces épopées aient plus de lecteurs que celles des anciens. Tous ne sont pas capables de s'élever jusqu'à des sentimens héroïques; mais ces sentimens captiveront l'attention du plus grand nombre, s'ils sont associés à celui de l'amour. Ainsi l'Arioste et le Tasse ont, par la nature d'épisodes semblables, un attrait de plus que les épiques anciens,

et doivent une partie de leurs succès aux mœurs du siècle dont ils offraient le tableaux, et de celui où ils vivaient.

Telle a été l'influence de ces mœurs, que l'amour s'est emparé du théâtre ; s'il est la source de plusieurs de ses beautés, il l'est aussi de plusieurs de ses défauts. Que l'amour pût s'adapter ou non à un sujet, il fallait qu'il y tînt quelque place. Le génie même du grand Corneille se plia à cet usage, et fit quelquefois apercevoir qu'il parlait une langue qui ne lui était pas familière.

L'amour peut occuper une place considérable dans l'épopée ; il y entre comme épisode : le champ de ce poëme peut être plus étendu ; des faits glorieux, qu'on peut multiplier, feront oublier les faiblesses d'un héros ; ces faiblesses ne sont mises qu'en récit. Toutes ces circonstances ne se trouvent point dans la tragédie ; aussi a-t-on raison de dire que l'amour n'y doit point être admis, à moins qu'il n'en forme le nœud principal, et ne soit accompagné de remords. L'amour a donné de nouveaux embellissemens à l'épopée, et a souvent affaibli et même défiguré la tragédie.

Dans le Camoëns, cette passion ne joue pas un rôle fort brillant ; au lieu d'exciter à des actions courageuses, l'amour en est la récompense.

Voltaire, dans la Henriade, a presque négligé d'employer ce ressort ; car l'épisode qu'il y consacre n'a pas un grand intérêt, et l'on a déjà observé qu'il n'a peint qu'une jouissance, tableau peu digne de l'épopée. C'est un reproche qu'on peut aussi faire au Camoëns. Gabrielle ne joue aucun rôle dans le reste de la Henriade.

Cependant quel champ ouvraient à Voltaire les mœurs du siècle qu'il devait peindre, et le caractère de son héros!

Je n'ai pas parlé de Milton. Qui n'admire, dans ce poëte sublime, les amours d'Adam et d'Eve?

Klopstock, malgré l'extrême gravité de son sujet, a senti que l'amour pouvait embellir l'épopée.

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT V.

CHANT VI.

Tandis qu'Ulysse, épuisé de fatigue, étendu sous cet épais ombrage, savourait les charmes d'un profond sommeil, Pallas vole dans les murs des heureux Phéaciens. Jadis ce peuple habita les plaines spacieuses d'Hypérie, voisin des Cyclopes, les plus féroces des mortels, et qui, l'emportant sur lui par leur force, et ne connaissant point d'autre loi, ne cessaient de lui apporter la guerre et ses ravages. Nausithoüs, tel qu'un dieu, le conduisit dans l'île paisible de Schérie, alors sauvage, séparée du commerce des hommes : là, formant une ville, il traça l'enceinte de ses murailles, bâtit des maisons, éleva des temples, et fit le partage des terres. Maintenant, victime de la parque, il est descendu au séjour des enfers ; et son fils, instruit par les immortels, le sage Alcinoüs tenait le sceptre.

Impatiente de préparer le retour du magnanime Ulysse dans sa patrie, Minerve arrive dans le palais du roi des Phéaciens ; elle dirige sa course vers un superbe appartement où sommeillait une jeune beauté qui, par ses traits et par sa stature, ne le cédait point aux déesses ; c'était Nausica, la fille d'Alcinoüs,

A l'un et à l'autre côté de la porte éclatante, qui était fermée, dormaient deux de ses nymphes, dont les appas étaient l'ouvrage des Grâces.

Telle que le souffle du plus léger zéphyr, Pallas vole vers le lit de Nausica : voltigeant sur la tête de la princesse, sous la forme de sa compagne d'âge, et sa plus tendre amie, la fille de Dymas, fameux pour avoir parcouru les mers, la déesse lui tient ce discours :

Ma chère Nausica, es-tu donc née si indolente? Tes vêtemens les plus précieux, jetés à l'écart, sont négligés et sans éclat : et cependant s'approche le jour de ton hyménée, jour où tes ornemens les plus beaux rehausseront tes charmes; où les amis de ton époux, qui t'accompagneront dans sa demeure, recevront de ta main leur parure. Es-tu si indifférente à des soins qui répandent notre renommée, et charment le cœur d'un père et d'une mère? Dès l'aurore, allons au bord du fleuve; que son onde pure rende à ces vêtemens tout leur lustre; ton amie te secondera. Le temps vole, dans peu tu recevras un époux : vois les plus illustres Phéaciens, parmi lesquels tu occupes le rang le plus distingué, briguer ton alliance, et la rechercher en foule. Lève-toi; dis à ton

père, dès les premiers rayons du jour, de te donner des mules et un char; qu'il roule au rivage, chargé de tes robes et de tes voiles les plus choisis, et de tes plus belles ceintures. Le fleuve et les citernes sont à une longue distance de nos murs; la décence ordonne que ce char te dérobe à l'œil curieux du peuple, et te conduise promptement aux bords de la rive.

Minerve dit, et retourne dans l'Olympe, le séjour éternel des dieux, séjour inaltérable, qui jamais n'est ébranlé par les vents, ni inondé de pluies, ni assailli de tourbillons de neige, mais où s'ouvre un ciel toujours serein, environné de l'éclat le plus radieux, où coulent en des plaisirs non interrompus les jours de la troupe immortelle. C'est-là que revole Pallas.

A peine a-t-elle apparu à la jeune princesse, que l'Aurore vermeille, montant sur son trône d'or, bannit le sommeil des yeux de Nausica, qui se retrace ce songe avec étonnement. Aussitôt elle traverse d'un pas agile les appartemens du palais pour communiquer son dessein à un père et à une mère qu'elle adore. La reine, assise près du feu au milieu de ses femmes, tenait le fuseau, et roulait entre ses doigts un fil de la pourpre la plus précieuse; le roi allait passer le seuil pour se

rendre au conseil, où l'attendaient les plus illustres chefs des Phéaciens.

Nausica s'avançant près de lui avec affection : Mon père chéri, dit-elle, ne veux-tu pas ordonner qu'on me prépare un vaste char aux rapides roues? J'irai aux bords du fleuve : mes plus belles robes sont ternies; elles reprendront leur éclat dans le courant de son onde. Chaque fois que tu présides au conseil des nobles Phéaciens, la décence veut que tu sois décoré de vêtemens dont rien ne souille le lustre. Des cinq fils qui sont l'ornement de ton palais, deux sont engagés sous les lois de l'hymen, trois sont dans la fleur de l'adolescence : ceux-ci veulent paraître avec une parure toujours éclatante à nos danses et à nos fêtes. Tous ces soins reposent sur ta fille.

Tel est son discours; et la pudeur ne lui permet pas de parler à son père de son hymen dont elle voit approcher le jour fortuné. Il pénètre tous les sentimens de son cœur. Ma fille, répond-il, je ne te refuse ni ce char, ni rien de ce qui peut contenter tes souhaits. Va, mes serviteurs, sans retard, te prépareront un grand char aux rapides roues, tel qu'il sera convenable à ton dessein.

En même temps il leur donne ses ordres.

Aussitôt l'on amène le char roulant qui doit être traîné par des mules : on les conduit et on les attelle. La jeune Nausica sort de sa demeure, apporte ses vêtemens du tissu le plus fin, et les place sur le char. Sa mère y dépose des alimens variés et exquis, une outre qu'elle a remplie de vin, et donne à sa fille, qui déjà montait sur le char, une fiole d'or d'une essence huileuse, pour se parfumer après le bain, elle et ses compagnes. Nausica prend les rênes de pourpre et pousse les mules, dont la course rapide et non interrompue fait retentir la terre ébranlée. Avec le char disparaît la fille d'Alcinoüs; elle n'est pas seule, mais accompagnée de ses nymphes.

Bientôt elles arrivent aux bords rians du fleuve profond. Là coulent éternellement dans de larges bassins les flots nombreux d'une eau claire et rapide; quelque souillé que soit ce qu'on y plonge, ce torrent le purifie. Dételant les mules, elles les laissent en liberté sur la rive bordée des gouffres du fleuve argenté, et tapissée de l'herbe la plus douce, que ces mules broient avec délices. Cependant elles enlèvent du char les vêtemens, les livrent au cristal des flots, et les foulent à l'envi dans le creux des bassins. Lorsque ces vêtemens ont

repris tout leur lustre, elles les étendent au bord du rivage sur les cailloux qu'ont lavés les vagues mobiles. Puis Nausica et ses compagnes se baignent et font couler sur elles l'huile odorante : elles prennent leur repas sur le rivage, attendant que le soleil ait bu de ses rayons l'humidité des vêtemens. Dès que la nourriture a réparé leurs forces, elles déposent leurs voiles, et font voler un léger ballon dans les airs. La fille d'Alcinoüs entonne le chant. Telle Diane franchit le haut Taygète ou les sommets d'Erymanthe, lançant la flèche, attaquant avec un transport de joie les cerfs agiles, les sangliers ardens, et suivie de tout le cortége de ses nymphes, nées de Jupiter, habitantes des bois et compagnes de ses jeux : Latone triomphe au fond du cœur; sa fille élève majestueusement sa tête au-dessus de leur troupe entière; en vain elles ont en partage une beauté parfaite et un port céleste, on distingue au premier regard la déesse : telle, libre encore du joug de l'hymen, la jeune princesse effaçait ses compagnes.

La fille d'Alcinoüs se préparait à retourner dans sa demeure; on allait plier les robes éclatantes et attacher les mules au char : mais Pallas, voulant qu'Ulysse aperçoive l'ai-

mable phéacienne, et soit conduit par elle dans les murs de ce peuple, songe à tirer le héros du sommeil. Nausica jette à l'une de ses compagnes le ballon léger, qui vole, s'égare, et tombe dans les gouffres du fleuve. Un cri qu'elles poussent toutes à la fois perce les airs ; soudain le sommeil fuit des yeux d'Ulysse. Assis sur sa couche, diverses pensées agitent son ame :

Malheureux! où suis-je ? chez quel peuple arrivé-je ? est-il féroce et sans loi ? ou révère-t-il les dieux et l'hospitalité ? Quelle est la voix qui vient de retentir autour de ces lieux ? N'est-ce pas la voix des nymphes qui habitent les sommets des montagnes, ou les sources des fleuves, ou les prés verdoyans ? Serait-il vrai que j'eusse enfin entendu le son de la parole humaine ? Il faut tout risquer pour m'en éclaircir.

En même temps il rompt une forte branche chargée d'un épais feuillage ; et s'en formant une ceinture, il sort du sombre buisson et s'avance. Tel accourt du sein des montagnes, où il a soutenu la chute des torrens du ciel et l'effort des orages, un lion plein de force et d'audace ; sa prunelle est une vive flamme ; dans la faim qui le dévore tout deviendra sa

proie; il va tomber sur les brebis, sur les chevreaux, sur les bœufs, et même il ne balance pas à fondre sur une bergerie entière, fût-elle munie de nombreux défenseurs: tel Ulysse, dépouillé de vêtemens, est contraint de paraître aux yeux de ces jeunes Phéaciennes. A l'aspect terrible et imprévu de ce mortel souillé du limon des mers, saisies d'épouvante, elles fuient, se dispersent, et se cachent sous les bords élevés du rivage. Seule, la fille d'Alcinoüs ne prend point la fuite, et demeure immobile; Minerve lui inspire cette fermeté surnaturelle. Ulysse délibère s'il embrassera les genoux de la belle princesse, ou si, restant à cet éloignement, il la conjurera d'une voix douce et suppliante de vouloir lui donner des vêtemens, et lui indiquer la route de la ville. Il s'arrête à ce dernier parti, craignant, s'il osait lui embrasser les genoux, d'irriter la jeune beauté et de paraître lui manquer de respect. Aussitôt sort de sa bouche cette prière adroite et flatteuse:

Je t'implore, ô reine! ou comment t'appeler? es-tu mortelle ou déesse? Si tu règnes sur le sommet de l'Olympe, à la beauté et à la noblesse de tes traits, à la majesté de ta stature, je crois voir la fille du grand Jupiter,

Diane elle-même. Si tu habites le séjour des mortels, heureux ton père et ta mère, heureux tes frères! combien leurs cœurs doivent être inondés de joie dans les fêtes solennelles, lorsqu'ornée de cette fleur de la jeunesse et de la beauté, ils te voient cadencer les premiers pas à la tête des danses! Mais bien plus heureux qu'eux tous encore, le jeune époux qui, l'emportant sur ses nombreux rivaux, et te comblant des plus magnifiques dons, t'emmènera dans son palais! Jamais, parmi les mortels, je ne vis une semblable merveille; je suis saisi d'admiration et de respect. Ainsi jadis, suivi d'une armée (voyage, hélas! la source de tous mes malheurs), je vis à Délos, près de l'autel d'Apollon, ce superbe palmier qui, par un prodige soudain, éleva du fond de la terre sa tige haute et toujours jeune et florissante; je restai long-temps immobile à contempler cet arbre le plus merveilleux qui fût jamais né: ainsi, ô femme admirable, ton aspect me plonge dans la surprise et dans l'enchantement; je n'ose embrasser tes genoux, quoique suppliant et près de succomber sous le poids de l'infortune. Hier fut le vingtième jour où j'échappai à la ténébreuse mer, sorti de l'île d'Ogygie, et toujours errant et

jouet des tempêtes. Enfin un dieu m'a jeté sur ces bords, sans doute pour y rencontrer de nouveaux malheurs ; car je ne puis me flatter que les immortels s'appaisent envers moi, et que je cesse d'essuyer les terribles effets de leur haine. Cependant, ô reine, compatis à mon sort, toi la première que j'aborde au sortir de si nombreuses disgrâces, étranger, nu, ne connaissant aucun habitant ni de ces murs ni de toute cette contrée. Daigne m'indiquer le chemin de la ville ; donne-moi quelque enveloppe de tes vêtemens, le moindre de tes voiles, pour le jeter autour de mon corps. Et veuillent les dieux t'accorder tout ce que ton cœur désire, un époux, des enfans, et la douce concorde ! car il n'est point sur la terre de spectacle plus beau ni plus touchant que celui de deux époux, unis d'un tendre amour, qui gouvernent leur maison avec harmonie ; ils sont le désespoir de leurs envieux, la joie de leurs amis, et seuls ils connaissent tout le prix de leur félicité.

Etranger, répond la belle Nausica, tu ne parais point un homme vulgaire ni dénué de sagesse. Jupiter, à son gré, dispense le bonheur aux bons et aux méchans : c'est lui qui t'envoie ces revers ; toi, supporte-les avec

constance. Mais rends grâce au sort qui t'a conduit dans nos contrées ; tu ne manqueras ni de vêtemens ni d'aucun autre secours que l'on doit à un suppliant infortuné. Je guiderai tes pas vers la ville ; je t'apprendrai le nom de ce peuple. Sache que les Phéaciens habitent cette terre et ces murs. Je suis la fille du magnanime Alcinoüs, auquel ils ont confié leurs lois et le sceptre.

Et se tournant vers ses compagnes, elle leur parle d'un ton absolu : Arrêtez ! où fuyez-vous à l'aspect de ce mortel ? Est-il donc un ennemi à vos yeux ? Celui qui apporterait la guerre aux Phéaciens n'est point encore né, ni ne verra le jour ; chérie des immortels, notre île est écartée, et nous sommes à l'abri des dangers inséparables du commerce fréquent des autres hommes. Le personnage qui vous effraie est un malheureux que sa fortune errante a conduit sur nos bords ; nous devons le secourir. Tous les étrangers et tous les indigens sont envoyés par Jupiter ; le don le plus faible adoucit leur sort, excite leur reconnaissance. Présentez, je le veux, des alimens et un breuvage à notre hôte ; qu'il soit conduit par vous au bord du fleuve, à l'abri des vents, et qu'un bain le rafraîchisse.

A ces mots elles s'arrêtent, s'encouragent l'une l'autre. Dociles à l'ordre de Nausica, fille d'Alcinoüs, elles conduisent Ulysse au bord du fleuve, dans un lieu respecté des vents, posent à côté de lui des vêtemens, une tunique, un manteau; et lui donnant la fiole d'or qui contenait un parfum huileux, l'animent à se plonger dans cette eau courante.

Mais le héros prenant la parole : Belles nymphes, dit-il, retirez-vous : le fleuve enlèvera le limon dont j'ai été noirci par la mer; je m'inonderai d'huile odorante qui, depuis long-temps, hélas! n'a pas coulé sur mon corps. Je vous respecte et veux ménager votre pudeur.

Il dit : elles se retirent, et rapportent ce discours à la princesse. Le noble Ulysse se plonge dans le fleuve et fend les vagues, qui lavent le limon salé dont la mer indomptée a souillé son dos, ses larges épaules, et enlèvent la fangeuse écume répandue sur sa tête et dans sa chevelure. Après qu'il s'est baigné, des flots d'huile coulent sur ses membres, et bientôt il se couvre des vêtemens, dons de la jeune phéacienne : quand tout à coup sa stature, par le pouvoir de Minerve, prend une forme plus élevée, ses traits sont plus

majestueux ; et sa noire chevelure flotte sur ses épaules, en boucles nombreuses, semblables au bouquet de la jacinthe. Un charme surnaturel est répandu sur toute la personne du héros. Ainsi, par les soins d'un savant élève de Vulcain et de Pallas, l'or coule autour de l'argent pour en rehausser la splendeur ; et l'on voit sortir de ses mains un ouvrage où règnent la variété, la grâce, et qui captive l'œil enchanté. Le héros va s'asseoir, à quelque distance des Phéaciennes, sur le bord montueux du rivage ; sa beauté et sa grâce jettent de l'éclat.

La jeune princesse l'admire ; et s'adressant à ses compagnes : Ecoutez-moi, dit-elle en baissant la voix ; je vous dévoilerai ma pensée secrète. Ce n'est pas contre la volonté de tous les dieux que cet étranger est venu chez les Phéaciens qui sont leur image. Je n'ai d'abord rien aperçu d'imposant dans ses traits et son port : en ce moment il égale à mes yeux les fils de l'Olympe. Si l'époux qui m'est destiné lui ressemblait ! si cette île avait pour un tel hôte des charmes capables de l'y fixer ! Mais présentez-lui sans retard des alimens et un breuvage. A peine a-t-elle parlé, que des alimens et un breuvage lui sont apportés par

les Phéaciennes. Il soulage avec ardeur sa faim et sa soif dévorantes : depuis long-temps aucune nourriture n'avait touché ses lèvres.

Cependant de nouveaux soins occupent la belle Nausica : elle plie avec adresse les vêtemens, les place sur le char, conduit sous le frein les mules au pied vigoureux, et monte sur ce char. Là, élevant la voix, elle adresse cette exhortation au fils de Laërte :

Lève-toi maintenant, ô étranger, pour que je te conduise dans le palais du héros vertueux, mon père ; tu y rencontreras les plus illustres personnages de cette île. Tu me parais doué de sagesse, ne t'écarte point de la conduite que je vais te prescrire. Tant que nous traverserons les champs, toi et mes compagnes, vous suivrez d'un pas fidèle mon char, qui te montrera la route. Nous nous séparerons avant d'approcher de la ville. Près du mur élevé dont elle est ceinte, tu verras un vaste et double port dont l'entrée est étroite, les bords de la rive occupés par de nombreux vaisseaux mis à sec et rangés tous avec ordre à leur lieu assigné, le beau temple de Neptune s'élevant au milieu d'une grande place formée de pierres immenses arrachées au fond des carrières. C'est là qu'on bâtit les

navires, prépare les mâts, les cables, et polit les rames : sache que nos Phéaciens ne manient point l'arc ; leur principal attrait sont les voiles, les avirons, les vaisseaux ; ils franchissent avec un transport de joie la mer écumeuse. Tu me quitteras avant d'arriver à ce port : rien n'égale ici l'insolence du peuple ; je ne veux point m'exposer aux traits mordans dont il flétrirait ma renommée. Le plus vil des citoyens, qui se trouverait à notre passage, dirait peut-être : « Quel est cet étranger qui « suit Nausica, et qui est si distingué par ses « traits et par sa stature? où l'a-t-elle rencon- « tré? a-t-elle été chercher elle-même un « époux? Elle a sans doute recueilli ce rare « personnage au sortir de son vaisseau, arrivé « d'une contrée lointaine, égaré par la tem- « pête ; car cette île est écartée. Peut-être « qu'à ses longues instances un dieu même « s'est précipité du haut de la voûte éthérée, « et ne la quittera point tant qu'elle vivra. On « doit l'applaudir si, portant loin de nous ses « pas, elle a trouvé un époux ; il est sûr que « parmi la foule des illustres Phéaciens dont « elle est recherchée, aucun n'est à ses yeux « digne de l'obtenir ». Voilà quel serait leur langage, et il me couvrirait d'ignominie. Je

serais moi-même indignée contre celle qui s'attirerait ce blâme, qui, au mépris de la pudeur, oserait paraître en public avec un homme sans le consentement d'un père et d'une mère dont le ciel ne l'aurait point encore privée, et avant qu'elle eût formé les nœuds de l'hymen à la face des autels.

Etranger, écoute-moi, si tu veux que mon père te renvoie promptement dans ta patrie. Près de la route est consacré à Minerve un bocage de peupliers, d'où coule une fontaine, et qui est entouré d'une prairie : là, près de la ville, à la distance où se porte une voix élevée, sont les champs et les jardins fleurissans de mon père. Repose-toi à l'ombre de ce bocage, tandis que nous entrerons dans nos murs. Lorsque tu pourras nous croire arrivées dans notre palais, suis-nous dans la ville, et demande la demeure de mon père, le magnanime Alcinoüs. Il est facile de la reconnaître ; un enfant t'y conduira, tant les autres édifices sont inférieurs au palais de ce héros. Dès que tu seras sous nos portiques, entre ; qu'aucune crainte ne t'arrête, et que tes pas rapides te conduisent auprès de la reine ma mère. Tu la trouveras adossée à une colonne, assise devant une flamme éclatante ; derrière elle seront ses

femmes ; sa main tournera un fuseau brillant d'une pourpre merveilleuse. Tu verras à côté d'elle le trône du roi mon père, où, semblable aux immortels, il se repose de ses travaux, et s'abreuve du nectar des vendanges. Passe devant ce trône ; jette tes bras supplians autour des genoux de ma mère, et tes yeux ravis verront naître bientôt l'aurore qui te ramènera dans tes foyers, à quelque éloignement qu'ils soient de notre île. Si tu captives sa bienveillance, tu peux déjà te regarder comme au milieu de tes champs, de ton palais, et de tes amis.

En achevant ces mots, elle touche du fouet luisant les mules, qui partent, levant leurs agiles pieds en cadence. Elle modère leur course, et manie les rènes avec art, pour qu'Ulysse et les nymphes la suivent sans fatigue. Le soleil penchait vers le bord de sa carrière, lorsqu'ils sont près du bocage consacré à Pallas. Le héros s'y arrête ; et implorant aussitôt la déesse : Reçois mes vœux, s'écrie-t-il, ô fille invincible de celui qui lance la foudre ! si tu fus sourde à ma voix lorsqu'égaré sur les flots, poursuivi des fureurs de Neptune, je t'invoquai du fond des abîmes, écoute à cet instant ma prière. Fais que les

Phéaciens me reçoivent d'un œil propice ; puissent mes infortunes les attendrir !

C'est ainsi qu'il l'implorait : Pallas lui prête une oreille favorable. Mais elle n'ose point encore paraître aux regards d'Ulysse ; elle respecte le frère de Jupiter, le roi de l'Océan, dont l'implacable courroux poursuit ce héros jusques aux bords d'Ithaque.

FIN DU CHANT SIXIÈME.

REMARQUES
SUR LE CHANT SIXIÈME.

Ulysse est endormi dans un buisson. Il s'agit, à son réveil, de le faire entrer dans la ville des Phéaciens. C'est avec des élémens aussi simples qu'Homère a formé ce chant, dont la scène se passe sur le rivage. Un poëte ordinaire eût conduit d'abord son héros chez les Phéaciens. Homère trouve à chaque instant des fleurs sous ses pas, et il produit un de ces tableaux qui charment par le contraste piquant de la grandeur et de la naïveté. Le rivage ne sera pas long-temps désert, et les conducteurs d'Ulysse dans la ville ne seront pas des personnages indifférens.

(Page 309. Les plaines spacieuses d'Hypérie.)

Plaines de la Camérine, anciennement Camarina, qu'arrose le fleuve Hipparis, d'où vient le nom d'Hypérie. Cette ville était voisine du promontoire de Pachynum, aujourd'hui Passaro.

(*Ibid.* Séparée du commerce des hommes.)

Ἀνδρῶν ἀλφηστάων. Madame Dacier traduit, « loin des « hommes ingénieux, inventifs ». Elle prétend, d'après Bossu, qu'Homère veut préparer son lecteur à la crédulité des Phéaciens, et fonder à leur égard la vraisemblance des contes incroyables qu'Ulysse va leur faire. Elle tire de cette observation une longue moralité sur

les suites d'une vie molle et effeminée. Je crois avoir rendu ce passage d'une manière plus simple et plus naturelle. Plutarque ne l'a pas entendu comme madame Dacier; il dit que Nausithoüs établit ce peuple « loin du commerce des hommes ». L'épithète d'Homère est générale; on la trouve au premier chant, où il est dit que « Jupiter distribue à son gré aux hommes « les biens et les maux ». Les Phéaciens, indépendamment de la marine, cultivaient plusieurs arts, et il ne paraît pas qu'Homère représente ce peuple comme stupide. Voici comment Horace le caractérise :

Alcinoique
In cute curanda plus æquo operata juventus,
Cui pulchrum fuit in medios dormire dies, et
Ad strepitum citharæ cessantem ducere somnum.

EPIST. LIB. I.

Mais l'amour des plaisirs ne le rendait pas absolument incapable de travaux. On voit leur roi et leur reine s'y livrer dès le point du jour.

(Page 310. A l'un et à l'autre côté de la porte.)

Il paraît que les filles des personnes considérables faisaient coucher dans leur chambre, près de la porte, des femmes pour les garder. On n'avait qu'ébauché l'invention des serrures.

(*Ibid.* Où les amis de ton époux, qui t'accompagneront.)

L'usage voulait que la mariée donnât de beaux habits aux amis de son époux.

(*Ibid.* Dès l'aurore, allons aux bords du fleuve.)

Minerve fait porter au lavoir la garde-robe de la princesse et celle du roi et des princes ses enfans, afin qu'il s'y trouve de quoi couvrir la nudité d'Ulysse. Il faut remarquer encore la simplicité et la modestie de ces temps; toutes ces robes sont sans or, et peuvent être lavées.

Homère, a-t-on dit, fait descendre du ciel la déesse de la sagesse pour engager la fille d'Alcinoüs à aller laver ses vêtemens. Mais le but de Minerve est de protéger Ulysse; ce but est assez important pour autoriser la machine. Le moyen qu'Homère emploie est très-naturel; il naît de l'occasion, et donne de la probabilité à sa fable. Au reste, il n'est pas plus singulier que Nausica lave elle-même ses robes avec ses amies et ses femmes, qu'il ne l'est qu'Achille prépare lui-même ses repas. C'étaient là les mœurs des temps héroïques, et nous les retrouvons dans l'Ecriture. Les filles de Laban et de Jéthro gardaient les troupeaux. Ces peintures exactes du monde ancien sont des restes précieux de l'antiquité.

(Page 311. Le séjour éternel des dieux, séjour inaltérable.)

Largior hîc campos æther et lumine vestit
Purpureo. ÆNEID. LIB. VI.

Lucrèce a traduit cette peinture de l'Olympe, et a surpassé son modèle :

Apparet divûm numen, sedesque quietæ;
Quas neque concutiunt venti, neque nubila nimbis
Aspergunt; neque nix acri concreta pruinâ
Cana cadens violat; semperque innubilus æther
Integit, et largè diffuso lumine ridet.

Lib. III.

(Page 311. Montant sur son trône d'or.)

Il appelle trône le char de l'Aurore.

(Page 312. Nausica s'avançant près de lui avec affection.)

Littéralement, « elle se tient tout près de son père ». Cette peinture marque une douce familiarité.

(*Ibid.* Un vaste char aux rapides roues?)

Ces chars, qui étaient traînés par des mulets, étaient fort en usage; c'était une voiture distinguée. Perrault tourne mal à propos cet endroit en ridicule; il n'a pas entendu les termes.

(Page 313. Qui déjà montait sur le char.)

J'ai conservé l'espèce de désordre qui règne dans cette description, et qui semble marquer l'ardeur avec laquelle Nausica se rend au rivage. Ce char qui portait Nausica et ses compagnes, a occupé le pinceau de plusieurs peintres anciens.

(*Ibid.* Là coulent éternellement dans de larges bassins, les flots nombreux d'une eau claire et rapide.)

Ἐπηετανοὶ, selon Eustathe, signifie que ces bassins restaient toujours creux. C'est là une peinture peu remarquable. Hésychius m'a confirmé dans le sens que j'ai choisi. Les anciens avaient, près des fontaines ou des rivières, des bassins toujours remplis d'eau, et dont ils se servaient pour laver leurs vêtemens : on les appelait πλυνοὶ ou βόθροι; ces bassins étaient de marbre ou de bois. On voit au chant XXII de l'Iliade, une description à peu près semblable de bassins où tombaient des fontaines, et où les dames Troyennes, avant l'arrivée des Grecs, lavaient leurs vêtemens. La manière de laver était différente de la nôtre; on foulait les vêtemens avec les pieds. Στεῖβον, ἐπάτουν τοῖς ποσὶ, dit Eustathe.

(*Ibid.* Que ces mules broient avec délices.)

J'ai rendu le mot τρώγειν, dont la dureté est expressive; le terme propre est ἐσθίειν.

(*Ibid.* Les livrent au crystal des flots.)

D'autres ont traduit : « Elles portent l'eau dans les « lavoirs ». Nous avons vu qu'ils étaient toujours remplis d'eau. Madame Dacier examine, d'après Plutarque, pourquoi Nausica lave ses robes plutôt dans la rivière que dans la mer. L'eau de la mer est grasse; celle de rivière est subtile et pénétrante.

(Page 314. Et font voler un léger ballon dans les airs.)

Σφαίρη. Ce mot a entraîné dans une singulière erreur Newton, qui, sur un passage de Suidas, a attribué à Nausica l'invention de la sphère astronomique, et a supposé qu'elle devait cette invention aux argonautes, pendant le séjour qu'il firent à Corcyre. Et cependant cela sert de base à l'époque qu'il fixe de l'arrivée des argonautes dans cette île.

Ce jeu était appelé φενὶς et ἐφετινδὰ, mot qui signifie SURPRISE, ce qui indique la nature de ce jeu. On ne cherchait qu'à se surprendre; on faisait semblant de jeter la balle à l'un des joueurs, et on la jetait à un autre qui ne s'y attendait pas. Sophocle avait fait une tragédie sur ce sujet d'Homère, qu'il appelait Πλύντριαι, et où il représentait Nausica se livrant à ce jeu. Cette pièce réussit beaucoup; elle est perdue. Ce jeu était fort ordinaire, même aux femmes; et donnant lieu à beaucoup de courses, il était un exercice salutaire. Le chant qui l'accompagne, et un passage du chant VIII, feraient croire qu'il était une espèce de danse. Il était en usage chez les Lacédémoniens. Alexandre s'en amusait souvent.

Les incidens qu'Homère emploie sont très-naturels. Les jeux de ces jeunes Phéaciennes contribuent au but principal du poëte, et tiennent à son sujet d'une manière intime. Cette description fait une scène agréable, et délasse le lecteur au milieu des tableaux qu'il a vus et du récit qui va suivre des malheurs d'Ulysse. Il semble qu'Homère prenne lui-même haleine.

(*Ibid.* Telle Diane franchit le haut Taygète ou les sommets d'Erymanthe.)

Qualis in Eurotæ ripis, aut per juga Cynthi,
Exercet Diana choros, quam mille secutæ
Hinc atque hinc glomerantur Oreades : illa pharetram
Fert humeris, gradiensque deas sepereminet omnes :
Latonæ tacitum pertentant gaudia pectus :
Talis erat Dido; talem se læta ferebat
Per medios, instans operi regnisque futuris:

ÆNEID. LIB. I.

Valérius Probus, selon le rapport d'Aulu-Gelle, a vivement critiqué ces vers de Virgile. Voici ses observations : Nausica se livrant à divers jeux avec ses compagnes dans des endroits déserts, pouvait être comparée à Diane, mais non pas Didon, au milieu des chefs, s'occupant de travaux sérieux. Virgile, sans parler de la chasse, arme Diane du carquois. La joie de Latone, dans sa comparaison, n'est que sur la surface du cœur; il a omis ce trait remarquable : « On distingue au premier regard la déesse ». Nausica n'était pas mariée; Didon l'avait été.

Scaliger a répondu que Nausica n'était pas plus à la chasse que Didon; que le mot PERTENTANT est pris de l'effet des instrumens de musique, et marque un grand degré de joie. Non content de justifier Virgile, il lui donne ici, à son ordinaire, la préférence sur le poëte grec.

Les sujets correspondent mieux dans la comparaison d'Homère que dans celle de Virgile; mais la critique rapportée par Aulu-Gelle est outrée. Il est permis d'emprunter des traits à un poëte, quand même toutes les

circonstances ne seraient pas exactement semblables. Virgile n'a eu d'autre but que de peindre la majesté de Didon et le cortége nombreux qui l'accompagne. C'est ce qui paraît par ces vers :

> Regina ad templum, formâ pulcherrima, Dido
> Incessit, magnâ juvenum stipante catervâ.
> Qualis, etc. ÆNEID. LIB. I.

Au chant IV de l'Odyssée, Homère ne compare-t-il pas lui-même Hélène à « Diane armée d'un arc d'or » ? Hélène, qui était si peu sévère, semblerait moins que personne pouvoir être comparée à Diane.

La grande taille fait la majesté ; les peuples d'Orient la recherchaient sur-tout pour les rois. L'écriture dit de Saül, « que ses épaules s'élevaient au-dessus de tout « son peuple ».

Taygète et Erymanthe, deux montagnes, l'une de Laconie, et l'autre d'Arcadie.

(Page 315. Il rompt une forte branche, chargée d'un épais feuillage.)

Rapin a trouvé cette entrevue contraire à toutes les lois de la décence. Nausica, dit-il, oublie la modestie, et donne une trop longue audience à Ulysse dans ces circonstances. Mais il semble qu'Homère ait prévu cette objection. Ulysse se fait une ceinture d'un épais feuillage : πτόρθος signifie « une grande branche ». Il se tient dans l'éloignement, et Minerve encourage Nausica. En ce temps les demoiselles de la plus haute qualité conduisaient les héros au bain, et même leur prêtaient leur ministère en cette occasion, sans que la modestie en fût blessée. On l'a vu par l'exemple de Polycaste. On croi-

rait que ce fût la modestie qui mit en fuite les compagnes de Nausica ; mais elles fuient par la crainte de voir un ennemi. Nausica les rassure, en leur rappelant qu'elles sont dans une île, et juge par l'extérieur d'Ulysse qu'il était un infortuné. C'est la sagesse de cette jeune personne qu'Homère représente par l'allégorie de Pallas. Adam et Eve se couvrirent de la même manière qu'Ulysse.

Polygnote avait fait un tableau de l'apparition inattendue d'Ulysse parmi ces Phéaciennes, et il avait placé ce tableau au milieu de la citadelle d'Athènes, dans la galerie nommée Poecile, où il peignit aussi la bataille de Marathon, gagnée par Miltiade. Ceci confirme que la peinture d'Homère ne choquait pas les mœurs de son temps.

(*Ibid.* Tel accourt du sein des montagnes..... un lion.)

Cette comparaisson a deux faces : l'une, la crainte qu'Ulysse inspire à ces jeunes filles remplies de timidité ; et l'autre, la hardiesse d'Ulysse : il ignore s'il est parmi des gens féroces ou pieux.

(Page 317. Ornée de cette fleur de la jeunesse et de la beauté.)

Littéralement, « quand ils voient une telle plante ». Cette idée était familière aux orientaux. David a dit : « Tes fils seront comme les plants d'olivier ». Perrault a rendu, ou plutôt parodié ainsi cet endroit : « Ulysse lui « dit, en l'abordant, qu'il croit qu'étant si belle et si « grande, son père, sa vénérable mère, et ses bienheu-

« reux frères, sont bien aises quand ils la voient danser ».

Il n'y a nulle part un discours de suppliant plus rempli d'insinuation, de douceur et de force, que ce discours d'Ulysse. Virgile a imité le commencement de ce discours. Ovide l'a copié dans ses métamorphoses :

Puer ô dignissime, credi
Esse deus! seu tu deus es, potes esse Cupido :
Sive es mortalis; qui te genuêre beati,
Et frater felix, et que dedit ubera nutrix!
Sed longè cunctis longèque potentior illâ
Si qua tibi sponsa est, si quam dignabere tædâ!

Scaliger a accusé Homère d'avoir pris à Musée les premiers vers de ce discours : mais les ouvrages de l'ancien Musée ayant péri, c'est l'auteur plus moderne du même nom qui a copié Homère. C'est avec peu de goût que Scaliger donne ici la préférence à Musée.

(*Ibid.* Ainsi jadis..... je vis à Délos, près de l'autel d'Apollon, ce superbe palmier.)

La fable parle de ce grand palmier sorti tout à coup de la terre, contre lequel s'appuya Latone lorsqu'elle accoucha d'Apollon. Cicéron et Pline en font mention, et disent qu'on le montrait encore de leur temps. Le premier désigne cet arbre par ces épithètes, PROCERA ET TENERA. On avait pour ce palmier une vénération religieuse; on le croyait immortel. Nausica devait donc être charmée de se voir comparée à la plus grande merveille de la nature. Denys d'Halicarnasse a fait sentir la douceur et l'élégance des vers d'Homère dans cette comparaison.

Ulysse dit qu'en se rendant à Délos il était suivi d'une

armée, pour insinuer qu'il n'était pas un homme d'une naissance basse et obscure. Eustathe juge qu'Homère parle ici de l'expédition de Troie. Lycophron écrit que, dans cette expédition, les Grecs voguèrent devant Délos.

(Page 319. Celui qui apporterait la guerre aux Phéaciens n'est point encore né, ni ne verra le jour.)

Madame Dacier, ainsi que Pope, me paraît s'être écartée ici du sens. Elle traduit : « Tout homme qui « serait assez hardi pour aborder à l'île des Phéaciens, « et pour y porter la guerre, ne serait pas long-temps « en vie ». Le sens que j'ai pris se lie beaucoup mieux avec la suite des paroles de Nausica, qui ajoute : « Chérie « des immortels, notre île est écartée, et nous sommes « séparés du commerce des autres hommes ». Ce sens est aussi plus raisonnable : il n'y aurait pas de merveille que le peuple des Phéaciens eût triomphé d'un seul homme ; et si cet ennemi était accompagné de troupes, avant qu'on fût parvenu à les repousser, la princesse et ses compagnes ne laissaient pas d'être exposées à de grands périls. D'ailleurs les Phéaciens n'étaient pas fameux pour la bravoure.

Nausica dit en propres termes : « Cette île est placée « à l'extrémité de la mer ». « Cela est faux, observe « madame Dacier, puisqu'elle est très-voisine de l'Epire ; « mais Nausica dépayse ici son île pour la rendre plus « considérable, et pour mieux fonder ce qu'elle dit de « son bonheur ». Cette remarque est bien subtile. Il semble plutôt que ces paroles de Nausica pourraient faire croire que cette île n'était pas Corcyre.

(Page 319. Tous les étrangers et tous les indigens sont envoyés par Jupiter.)

Dans plusieurs endroits du Lévitique, le législateur suprême, en recommandant la charité, associe les étrangers aux indigens. Plus on remonte à l'institution des sociétés, plus on voit que les étrangers, à plusieurs égards, étaient dans le cas des indigens. Avant qu'on eût frappé de la monnaie, il ne leur était pas toujours facile de se procurer, par des échanges, les secours dont ils avaient besoin.

(Page 320. Belles nymphes, dit-il, retirez-vous.)

Spondanus dit que le poëte veut condamner par la bouche d'Ulysse des coutumes indécentes. Il paraît plus vraisemblable que la différence des lieux en mettait dans l'action. Les bains particuliers procuraient peut-être quelque moyen de cacher une partie de la nudité, ce qui ne pouvait se pratiquer dans une rivière. Ajoutons qu'il était indécent à de jeunes filles de paraître en public avec un homme, à plus forte raison de le baigner en public. Dans l'intérieur des maisons, des témoins respectables étaient sans doute la sauve-garde des mœurs.

(*Ibid.* Sa stature, par le pouvoir de Minerve.)

Namque ipsa decoram
Cæsariem nato genitrix, lumenque juventæ
Purpureum, et lætos oculis afflarat honores.

ÆNEID. LIB. I.

Virgile a surpassé ici Homère.

(Page 321. Si l'époux qui m'est destiné lui ressemblait !)

Ce trait peint ici la naïveté de Nausica. Plutarque fait à ce sujet une observation honorable à cette jeune princesse. Il dit que la sagesse et la décence qui avaient paru dans les discours et dans la conduite d'Ulysse ont tellement charmé Nausica, qu'elle le préférait aux Phéaciens, dont les jours se passaient dans le chant, la danse et la parure.

Nausica dit ceci à ses femmes, sans être entendue d'Ulysse. On verra que son discours n'est pas dicté par une passion violente ; mais se rappelant le songe qu'elle a eu le matin, et charmée de la sagesse d'Ulysse, elle peut croire que c'est l'époux dont on lui a parlé.

(Page 322. Tu verras un vaste et double port.)

L'île des Phéaciens, selon un scoliaste de Denys le Périégète, a deux ports, l'un appelé le port d'Alcinoüs, et l'autre celui d'Hyllus. Callimaque l'appelle « la Phéacie « au double port ». Apollonius l'appelle Αμφιλαφὴς, « où « l'on aborde de deux côtés ». Nausica fait cette description à Ulysse, afin qu'il puisse trouver plus facilement l'entrée de la ville.

Madame Dacier traduit : « L'un et l'autre sont si com-« modes, que tous les vaisseaux sont à l'abri des vents ». Ce n'est pas le sens ; ces vaisseaux, selon l'usage des anciens, sont mis à sec sur le rivage.

(Page 323. Ils franchissent avec un transport de joie la mer écumeuse.)

Ulysse doit l'apprendre avec plaisir. Le poëte décrit

Alcinoüs et les chefs comme des personnes pleines d'humanité. Ce que Nausica dit des Phéaciens ne regarde que la classe inférieure du peuple. Les mariniers de cette classe contractent un caractère dur et impoli.

(Page 323. Quel est cet étranger qui suit Nausica?)

Toutes les politesses que la princesse n'aurait osé dire à Ulysse en parlant de son chef, Homère trouve moyen de les lui faire dire comme par la bouche des Phéaciens.

(*Ibid.* A ses longues instances un dieu même.)

Ulysse a comparé la princesse à Diane; elle lui rend cette louange. Il faut se transporter dans ce siècle ancien, où tout était divinisé.

(Page 324. Qui.... oserait paraître en public avec un homme.)

Ἄνδρ étant ici au pluriel, le sens n'est pas douteux. Nausica eût-elle dit qu'elle n'approuvait pas « qu'une « jeune personne se livrât aux hommes sans l'aveu d'un « père et d'une mère » ? Perrault cependant fait dire à Nausica, « qu'elle n'approuvait pas qu'une fille, sans la « permission de ses parens, couchât avec un homme « avant de l'avoir épousé ».

On voit dans ce même chant le mot *μίξεσθαι*, pris dans un sens entièrement semblable à celui qu'il a ici. C'est l'endroit où Ulysse sort du buisson, et aborde les Phéaciennes.

(*Ibid.* Si tu veux que mon père te renvoie promptement dans ta patrie.)

Ce passage prouve que Nausica avait plus d'estime et d'admiration pour Ulysse que d'amour. Elle n'est donc pas de ces personnes subitement éprises, comme on l'a cru, d'un étranger à sa première venue.

(Page 325. Jette tes bras supplians autour des genoux de ma mère.)

Nausica veut marquer à Ulysse l'estime et la considération qu'Alcinoüs avait pour la reine sa femme. Les femmes sont, en général, plus compatissantes que les hommes, et il est naturel qu'une fille s'adresse à sa mère plutôt qu'à son père.

Je placerai ici quelques réflexions de Wood, qui confirment celles que j'ai faites à l'occasion du départ d'Ulysse de l'île de Calypso, et sur la servitude des femmes du temps d'Homère :

« Quoique les femmes soient très-subordonnées dans « l'Iliade et dans l'Odyssée, elles y jouent un rôle plus « considérable que parmi les anciens juifs ou les mo- « dernes asiatiques. Une institution aussi fatale au bon- « heur public et particulier, a dû étendre son influence « sur tout le système des mœurs héroïques ; et, pour « rendre justice aux productions originales d'Homère, « il faut calculer les entraves qu'elle a mises à son génie. « Il est étonnant que ce poëte, qui exprime les senti- « mens tendres et pathétiques avec tant de perfection, « qui a peint la nature humaine sous toutes les formes « et dans toutes les occasions, ne parle jamais de la

« puissance et des effets de l'amour que comme d'une « jouissance charnelle, et cependant la guerre qui fait « le sujet de l'Iliade pouvait naturellement amener « d'autres tableaux : l'histoire d'Ulysse et de Calypso « dans l'Odyssée, celle de Jupiter et de Junon, de « Mars et de Vénus, ne ressemblent point aux scènes « d'amour qu'on trace aujourd'hui. Le siècle de Virgile « lui fournit des beautés que ne connut point Homère, « et il ne manqua pas de profiter de cette occasion ».

Ailleurs le même auteur s'exprime ainsi :

« Dans la scène touchante du chant vi de l'Iliade, « Andromaque ayant excité autant de compassion et « de pitié que peut en inspirer la tragédie, Hector lui « dit de rentrer dans son palais, d'y reprendre le fuseau « et l'aiguille, instrumens qui conviennent aux femmes, « tandis que les hommes, et sur-tout les Troyens, sont « nés pour les combats. Il voulait détourner sur d'autres « objets l'attention d'Andromaque, et il n'emploie cette « expression que pour exprimer la plus grande ten- « dresse; mais produit-elle cet effet sur nous, et le « lecteur n'est-il pas blessé de ces mots qu'Homère « place dans la bouche d'un mari tendre qui parle à sa « femme ?

« Toute la conduite de Télémaque envers sa mère « rappelle la loi d'Athènes qui établissait le fils d'un « certain âge tuteur de sa mère ».

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT VI.

CHANT VII.

TANDIS qu'en ces lieux, après tant de revers le sage Ulysse implorait Pallas, les fortes mules, emportant le char de Nausica, volent dans la ville, et arrivent sous le portique du palais de son père ; elle arrête le char. Ses frères l'environnent, semblables, par leur port, aux immortels ; ils dégagent les mules de leurs rênes, et déposent les vêtemens dans le palais. Elle monte à son appartement ; la vieille Eurymeduse, qui la chérissait et lui consacrait ses soins, la ranime en allumant une douce flamme. Jadis, amenée d'Epire sur un vaisseau phéacien, elle fut choisie pour Alcinoüs comme un présent digne de celui qui régnait sur l'île entière, et dont la voix était aussi respectée que celle des dieux. Elle avait élevé dans ce palais, depuis l'enfance, l'aimable Nausica. La flamme allumée, elle s'empresse à lui préparer un repas.

Ulysse alors se lève, et prend le chemin de la ville. Minerve l'environne d'une sombre nuée pour qu'aucun des orgueilleux Phéaciens ne l'insulte ni l'interroge. Il entrait dans les superbes murs de ce peuple, quand

la déesse, portant une urne légère, vient elle-même à sa rencontre sous les traits d'une jeune phéacienne, et s'arrête près du héros. O ma fille, dit-il, voudrais-tu m'indiquer le palais d'Alcinoüs, roi de ce peuple? Tu vois en moi un étranger malheureux, errant, qui arrive de contrées lointaines; et je ne connais aucun des habitans de ces murs ni de cette île.

Mon père, répond la déesse, c'est avec plaisir que je te guiderai moi-même au palais d'Alcinoüs; il est voisin de celui du sage auteur de ma naissance. Suis-moi tranquillement, je te montrerai la route, et souviens-toi de n'adresser la parole à aucun de ceux que nous rencontrerons, ni de tourner sur eux tes regards. Ici la classe inférieure du peuple ne fait point un accueil favorable aux étrangers. Fière de triompher des flots, cette nation, par la faveur de Neptune, parcourt le vaste empire de la mer: rien de plus rapide que ses vaisseaux; telles sont des ailes, où la pensée même.

En disant ces mots, Pallas le précédait avec agilité; il suit les pas de la déesse. Sans être aperçu d'aucun phéacien, il traverse la ville et les flots de ce peuple illustré par l'aviron; telle est la volonté de Pallas, et tel l'effet du

sombre nuage descendu à sa voix du haut des cieux autour du chef qu'elle aime. Ulysse admire les ports, les navires bâtis avec symétrie, les places où s'assemblent les héros; il admire les longues et hautes murailles, bordées de grands dards, spectacle merveilleux!

Arrivés devant le superbe palais du roi, la déesse prend la parole : Etranger, voici la demeure que tu m'as priée de t'indiquer; un festin y rassemble les élèves de Jupiter, tous les princes de cette île. Entre, et sois plein de confiance. Un homme intrépide, fût-il étranger, seul et sans appui, triomphe des périls où la foule craintive échoue. Adresse-toi d'abord à la reine. Je te la ferai connaître. Son nom est Arété : son origine, comme celle du roi Alcinoüs, remonte jusqu'à Neptune. Ce dieu fut épris de Péribée, la plus belle de son sexe, et la plus jeune fille du fier Eurymédon, cet ancien roi du peuple audacieux des géans; les guerres qu'il entreprit furent le tombeau de ce peuple pervers, et son propre tombeau. De l'union de sa fille et de Neptune naquit le magnanime Nausithoüs, roi des Phéaciens, tige dont sortirent Alcinoüs et Rhexénor. A peine celui-ci eut-il conduit son épouse dans

son palais, qu'il périt par les traits d'Apollon, ne laissant qu'une seule héritière, qui est cette Arété qu'Alcinoüs choisit pour sa compagne. Parcours la terre : parmi les femmes qui, sous l'empire de leur chef, gouvernent leur maison, tu n'en verras point de plus honorée ni de plus chérie de son époux, de ses enfans, et de tous les citoyens. Traverse-t-elle la ville, chacun la suit de l'œil comme une divinité, et l'accompagne de ses vœux. Son cœur est le siége de la bonté, son esprit l'est de la prudence : elle en fait ressentir les heureux effets à ceux qu'elle aime ; les impétueux débats, même des hommes, se calment à sa voix. Gagne sa bienveillance, et sois sûr que tu reverras dans peu ta patrie, les tiens et ton palais.

Minerve dit : s'éloignant, elle quitte les aimables campagnes de Schérie, traverse la mer, arrive à Marathon, et revole au sein du temple d'Athènes, séjour fameux de l'antique Erechthée. Cependant Ulysse marche vers la demeure d'Alcinoüs. Avant de toucher au seuil, il s'arrête et considère cette demeure, non sans être agité de soins.

Le palais élevé du magnanime Alcinoüs brillait d'un éclat aussi radieux que la lune ou

le soleil. Des murs d'airain, dont les corniches étaient d'un métal d'azur, formaient la longue façade et tout l'intérieur de la profonde enceinte : des portes d'or fermaient l'édifice inébranlable; sur un seuil d'airain reposaient des pilastres d'argent, soutiens de linteaux qui éblouissaient; les anneaux de ces portes étaient d'or. Aux deux côtés veillaient plusieurs de ces animaux, compagnons fidèles de l'homme. Vulcain, avec un art admirable, les fit des métaux les plus précieux; on les croyait animés, et leur beauté était inaltérable, gardiens immortels du palais d'Alcinoüs. Dans l'intérieur de ce séjour se faisait apercevoir une salle où l'œil se perdait; placés contre les murs, règnaient dans tout le circuit de l'appartement de longs rangs de trônes parés de tapis où éclatait une fine broderie, ouvrage des femmes de ce palais. Là, assis, les princes des Phéaciens coulaient leurs jours en de continuels festins. De jeunes hommes formés d'or, debout sur de riches piédestaux, et tenant des torches éclatantes, éclairaient, durant la nuit, les heureux banquets. Cinquante femmes, dans ce palais, se livraient à divers travaux : les unes moulaient le froment doré; d'autres tournaient le fu-

seau, ou faisaient voler la navette; leurs mains s'agitaient comme de hauts peupliers qui, au moindre vent, secouent à la fois leurs feuilles mobiles. Les étoffes qu'elles travaillaient avec soin jetaient un lustre si brillant, qu'on les croyait imprégnées d'une huile précieuse: car, autant les Phéaciens l'emportent sûr tous les hommes dans l'art de guider le vol d'un vaisseau sur les mers, autant leurs femmes se distinguent de toutes celles de leur sexe par les ouvrages merveilleux qui sortent de leurs mains, industrie qu'elles doivent, ainsi que toute leur intelligence, aux leçons de la savante Minerve.

Au palais touchait un jardin spacieux, autour duquel était conduite une haie vive. Il embrassait quatre arpens. Là, toutes les espèces d'arbres portaient jusqu'au ciel leurs rameaux fleurissans; on y voyait la poire, l'orange, la pomme, charme de l'œil et de l'odorat, la douce figue, et l'olive toujours verte. Ces arbres, soit l'été, soit l'hiver, étaient éternellement chargés de fruits; tandis que les uns sortaient des boutons, les autres mûrissaient à la constante haleine du zéphyr: la jeune olive, bientôt à son automne, faisait voir l'olive naissante qui la suivait; la figue était poussée par

une autre figue, la poire par la poire, la grenade par la grenade; et à peine l'orange avait disparu, qu'une autre s'offrait à être cueillie.

Enracinés dans la terre, de longs plants de vignes portaient des raisins en toute saison. Sans cesse les uns, dans un lieu découvert, séchaient aux feux du soleil, tandis que les autres étaient coupés par les vendangeurs, ou foulés au pressoir : les fleurs, dans ces vignobles, étaient confondues avec les grappes.

Le jardin était terminé par un terrain où régnaient l'ordre et la culture, où, durant toute l'année, fleurissaient les plantes les plus variées.

On voyait jaillir deux fontaines : l'une, dispersant ses ondes, arrosait tout le jardin ; l'autre coulait en des canaux jusque sous le seuil de la cour, et se versait devant le palais dans un large bassin à l'usage des citoyens. Ainsi les immortels embellirent de leurs dons la demeure d'Alcinoüs. Ulysse immobile portait de toutes parts un œil satisfait.

Après avoir admiré ces lieux, il franchit le seuil du palais et s'avance. Les princes et les chefs des Phéaciens terminaient le repas, et répandaient le vin qu'on offrait à Mercure avant de se retirer pour se livrer au sommeil.

Ulysse, sous le nuage ténébreux dont le couvrit Minerve, entre, traverse la salle d'un pas rapide, arrive près d'Alcinoüs et d'Arété, et jette ses bras autour des genoux de la reine; au même temps la nuée divine se fend et se dissipe dans l'air. A l'aspect inopiné du héros, l'assemblée entière est étonnée, muette, et le considère avec admiration. Ulysse profère ces paroles suppliantes :

Arété, fille du grand Rhexénor, c'est au sortir d'un enchaînement des plus cruelles disgrâces que je parais à tes pieds, devant le roi ton époux, et ces nobles personnages. Veuillent les dieux vous accorder à tous une longue suite de jours dont rien n'altère la félicité, et joindre à ce bienfait la satisfaction de transmettre, dans vos palais, à vos enfans, vos richesses et les dignités dont vous décora ce peuple! Daignez, sans délai, contenter le seul désir que je forme, et me renvoyer dans ma partie. Hélas! depuis un grand nombre d'années, loin des miens, je lutte contre toutes les atteintes de l'infortune. Il dit, et va s'asseoir sur le foyer dans la cendre.

L'assemblée continuait à garder un profond silence. Enfin le plus âgé des chefs de l'île, distingué autant par son éloquence que par

ses lumières et la connaissance des siècles les plus reculés, le héros Echénée, s'intéressant à la gloire des Phéaciens, prend la parole :

Alcinoüs, il est honteux, il est contraire à nos lois que cet étranger demeure couché dans la cendre. Ces chefs, dans l'attente de tes ordres, répriment les sentimens de leurs cœurs. Fais enfin lever ce mortel, place-le sur un siége éclatant, ordonne à tes hérauts de remplir les coupes pour offrir des libations au dieu qui lance la foudre, car il conduit les pas vénérables des supplians; et fais présenter de la nourriture à cet infortuné.

A peine a-t-il parlé, que le roi prend la main du sage Ulysse, et le tirant de la cendre, le place à côté de lui sur un siége éclatant dont il a fait lever son fils Laodamas, qui, de tous ses enfans, lui était le plus cher. Une esclave s'avance, portant un bassin d'argent et une aiguière d'or; elle répand sur les mains de l'étranger une eau limpide, et pose devant lui une table dont rien ne souille l'éclat. Bientôt vient une femme âgée, la sommelière du palais; la table se couvre d'alimens choisis et variés. Ulysse, long-temps éprouvé par le sort, participe au festin. Alcinoüs s'adressant à l'un de ses hérauts : Pontonoüs, dit-il, pré-

sente un vin plus pur à tous les conviés ; que chacun de nous fasse des libations à Jupiter, qui conduit les pas vénérables des supplians.

Il dit : Pontonoüs commence les libations, et porte de toutes parts les coupes. Le vin se répand en l'honneur du dieu du tonnerre. Après qu'on a rempli ce devoir, et qu'on s'est abreuvé de la douce liqueur : Princes et chefs des Phéaciens, dit Alcinoüs, soyez instruits de mes sentimens. Le repas est terminé : voici l'heure du sommeil. Dès la naissance de l'aurore nous rassemblerons un plus grand nombre de personnages vénérables, et recevant notre hôte avec les honneurs les plus distingués, nous ferons couler sur les autels le sang des plus belles victimes. Songeons ensuite à préparer son départ ; libre de soins et de peines, et parvenant, sous notre conduite, au seul but de ses vœux, qu'il goûte le bonheur d'arriver rapidement dans sa patrie, fût-elle à la plus longue distance de notre île. Veillons à le garantir de l'atteinte du mal et du péril, jusqu'à ce qu'il ait posé le pied sur sa terre natale : là, il éprouvera le sort que les parques inexorables lui filèrent quand sa mère l'enfanta.

S'il est un dieu descendu de l'Olympe, son

arrivée nous présage quelques desseins profonds des immortels. Jusqu'ici ils se sont fait connaître à nous lorsqu'ils nous ont apparu dans les temps où nous leur avons offert des hécatombes solennelles ; assis à notre table, ils ont participé à nos festins. S'ils rencontrent, dans son voyage, un phéacien isolé, ils daignent quelquefois lui servir de guide et lui manifester leur présence. Je puis dire que notre origine et notre piété nous approchent d'eux, autant que le sang et le crime unissent les Cyclopes et la race féroce des géans.

Le sage Ulysse prend la parole : Alcinoüs, écarte cette pensée de ton esprit. Je ne ressemble, par les qualités ni du corps ni de l'ame, aux habitans de l'Olympe; tout n'annonce en moi qu'un mortel, et l'un de ceux qui sont le plus soumis aux maux que vous tous ici présens n'ignorez pas être attachés à cette condition. Oui, vous conviendriez que je suis le plus infortuné de la race humaine, si je vous racontais les nombreuses disgrâces dont j'ai été accablé par la volonté des immortels. Malgré ce triste souvenir, permettez, ô chefs, que je ne songe en ce moment qu'à ranimer, par la nourriture, mes forces longtemps défaillantes. Il n'est point de mal plus

importun et plus odieux que la faim; elle se rappelle à la mémoire du plus malheureux, de celui dont l'esprit est le plus absorbé dans le sentiment douloureux de ses disgrâces, et le force à se délivrer d'un aiguillon déchirant. Tel est mon état: mon cœur est oppressé de chagrins, et cependant la faim et la soif dont je suis dévoré depuis tant de jours me sollicitent à soulager ce tourment, m'ordonnent de m'en affranchir, d'oublier jusqu'à tous mes malheurs. Dès que paraîtra l'aurore, veuillez, je vous en conjure, vous occuper du soin de ramener dans sa patrie un infortuné, si tant de revers me permettent d'aspirer à ce bonheur. Qu'aussitôt je meure, après avoir revu mes amis, mes serviteurs, mes biens, et ce palais où je reçus le jour.

Il dit. Tous l'encouragent, tous exhortent le roi à favoriser le départ de cet étranger qui vient de parler avec sagesse. Les libations faites, chacun va dans sa maison se livrer au repos. Ulysse reste assis dans la salle avec le magnanime Alcinoüs et la reine; les serviteurs ôtaient les vases du festin. Cependant Arété rompt le silence: en portant l'œil sur le héros, elle avait reconnu la tunique et le manteau, ouvrage de ses mains et de celles de ses femmes.

Etranger, dit-elle, permets que je t'interroge. Quel est ton nom, ton pays? Ces vêtemens, comment les as-tu reçus? Ne nous as-tu pas dit qu'après avoir couru les mers tu avais été jeté sur nos bords par la tempête?

O reine, répond Ulysse, il me serait difficile de te raconter toutes les disgrâces où les dieux, habitans de la voûte céleste, m'ont exposé; je satisferai en peu de mots à tes demandes. Dans une région écartée est l'île d'Ogygie qu'habite la fille d'Atlas, l'artificieuse et redoutable Calypso, déesse ornée d'appas; elle n'a de liaison ni avec les dieux ni avec les mortels. Seul, infortuné que je suis, je dus être l'habitant de ses foyers, conduit par le sort dans cette île, après que Jupiter, d'un coup de sa foudre éblouissante, eut fracassé mon navire au milieu de la sombre mer. L'onde engloutit tous mes braves compagnons : moi, embrassant un débris de mon vaisseau, je fus, durant neuf jours, porté çà et là sur les vagues; le ciel, dans une ténébreuse nuit, me fit enfin aborder au séjour de cette déesse. Elle me reçut avec amitié, me sauva la vie, soutint mes jours; elle m'offrit même l'immortalité; mais rien ne put captiver mon cœur. Pendant sept longues années que je restai dans cette

île, les vêtemens dont me décorait la déesse furent toujours trempés de mes larmes. Enfin, par ordre de Jupiter, ou parce que son cœur a changé, elle me commande tout à coup elle-même de partir, me renvoie dans une frêle barque, après m'avoir couvert de vêtemens, ouvrage de sa main divine, et donné les alimens et le vin nécessaires pour ma route. A sa voix souffle un vent favorable. Je vogue, dix-sept jours, sur l'empire des eaux, et déjà paraissent à mes regards les monts ombragés de votre île; mon cœur éprouvait des transports de joie. Malheureux! j'étais encore destiné à de nouveaux revers par la rage de Neptune. Il soulève les vents; et me fermant toutes les routes, bouleverse la mer jusqu'en ses abîmes: les vagues, malgré mes gémissemens, refusent de porter plus longtemps ma nacelle; la tempête la brise et la dissipe. Je traverse en nageant le gouffre des ondes; les vents et les eaux me poussent contre vos terres. Là, je touchais à ma perte, précipité contre d'énormes rochers qui présentent le long de ces rives leur aspect horrible. Je me rejette au milieu de la mer, et continue à nager jusqu'à ce qu'enfin j'arrive à l'entrée du fleuve qui, dégagé de rocs et

garanti des vents, m'offrait une retraite heureuse; et je m'évanouis en saisissant le rivage. La nuit étend ses voiles sombres : je sors et m'éloigne du fleuve né de Jupiter; me réfugiant sous des arbustes épais, je m'y couvre d'un tas de feuilles : un dieu me plonge dans un profond sommeil, voisin de la mort. Malgré les peines qui dévoraient mon cœur, je dors la nuit entière, et le lendemain, tandis que s'écoulent les heures de l'aurore, du midi, et jusqu'à ce que l'astre du jour soit au terme de sa course; alors seulement ce délicieux sommeil abandonne ma paupière. Je vois sur le rivage les femmes de Nausica s'égayant à divers jeux, et au milieu de leur troupe ta fille elle-même, semblable à une déesse. Je l'implore : l'imprudence est la compagne de la jeunesse : je suis frappé de rencontrer à son âge un sagesse accomplie. Elle a calmé les tourmens les plus vifs de la faim qui me déchirait, m'a ranimé par un breuvage salutaire, m'a fait baigner dans le fleuve, et c'est elle encore à qui je dois ces vêtemens. J'ai surmonté ma douleur pour t'obéir; et mon récit est sincère.

Alcinoüs prenant la parole : Etranger, dit-il, ma fille a négligé un devoir important.

Pourquoi n'as-tu pas été conduit par elle et par ses femmes dans notre demeure? N'a-t-elle pas entendu la première ta voix suppliante ?

Noble héros, répond le prudent Ulysse, garde-toi de blesser par ce reproche ta vertueuse fille ; elle a voulu que je la suivisse ici, accompagné de ses femmes : c'est moi qui ai été retenu par le respect, autant que par la crainte de te déplaire et d'exciter ton courroux. Enfans de la terre, notre cœur s'ouvre aisément à de noirs ombrages.

Etranger, dit Alcinoüs, tu me connais mal si tu crois que ce sein enferme un cœur susceptible de vains soupçons et d'un injuste courroux : la décence a plus d'une loi, il n'en est aucune qui ne doive être sacrée. Plût aux dieux (telles sont les qualités éminentes qui éclatent dans ta personne et dans tes moindres discours), plût aux dieux que tes sentimens fussent conformes à mes désirs, qu'un héros tel que toi se présentât pour ma fille, qu'un hôte si illustre voulût s'appeler mon gendre et fixer ici son séjour! Je te donnerais un beau palais ; mes richesses combleraient tes vœux. Mais si tu as résolu de partir, aucun phéacien (nous en préserve Jupiter!) n'usera,

pour te retenir, de la moindre contrainte. Pour t'en convaincre, demain même je préparerai ton départ. Tu pourras, dans ta route, t'abandonner au sommeil, dans la ferme attente que les miens paisiblement fendront la mer de leur proue jusqu'à ce que tu aies atteint ta patrie, ou quelque autre pays où tu désires d'arriver, fût-il au-delà même de l'Eubée, si éloignée, au rapport des Phéaciens qui la visitèrent. Ils y conduisirent jadis le blond Rhadamanthe lorsqu'il alla voir Titye, ce fils de la terre ; cependant il ne leur fallut qu'un jour pour l'y rendre, prompts ensuite à le ramener dans sa demeure. Tu verras combien sont merveilleux le vol de mes vaisseaux, et l'agile vigueur de mes jeunes gens, dont l'aviron bouleverse les vagues.

Il dit. Le héros infortuné goûte un transport de joie; levant les yeux au ciel, il forme à haute voix cette prière : Grand Jupiter, tout ce qu'Alcinoüs m'a promis, qu'il daigne l'accomplir ! sa gloire brillerait sur la terre d'un éclat immortel; et moi, je reverrais ma patrie. Tel était leur entretien.

Cependant la reine ordonne à ses femmes de dresser un lit sous le portique, d'y étendre les plus fins tapis de pourpre, et des couver-

tures d'une laine velue et précieuse. Elles sortent à la clarté des flambeaux, exécutent cet ordre, et, reparaissant : Lève-toi, disent-elles, ô étranger, ta couche t'attend ; que le sommeil épanché sur tes yeux te délasse.

Ulysse, qui aspirait à jouir du calme de la nuit, va dans sa retraite. Là, après tant de maux, il goûte les douceurs du sommeil le plus tranquille sur la pourpre moelleuse et sous ce portique sonore. Alcinoüs se rend à sa couche dans un asile paisible du palais, et à côté de lui la reine sa femme se livre aux charmes du repos.

FIN DU CHANT SEPTIÈME.

REMARQUES

SUR LE CHANT SEPTIÈME.

(Page 343. Amenée d'Epire.... elle fut choisie par Alcinoüs.)

SELON les lois de la guerre ou du commerce. Les Phéaciens paraissaient avoir été inhabiles à la guerre, cette femme semble donc avoir été acquise par des pirates de cette île, et choisie pour être donnée au roi des Phéaciens. Le mot γέρας réveille cette idée. Quoi qu'il en soit, Homère fait entendre que c'était une personne considérable.

(*Ibid.* L'environne d'une sombre nuée.)

At Venus obscuro gradientes aëre sepsit,
Et multo nebulæ circùm dea fudit amictu;
Cernere ne quis eos, neu quis contingere posset,
Molirive moram, aut veniendi poscere causas.....
Infert se septus nebulâ, mirabile dictu,
Per medios, miscetque viris, neque cernitur ulli.....
Miratur molem Æneas, magalia quondam;
Miratur portas, strepitumque, et strata viarum.

ÆNEID. LIB. I.

Ulysse doit être invisible pour le garantir d'insulte, et son arrivée inattendue cause plus de surprise. Le fond de l'allégorie est qu'Ulysse choisit sagement l'heure du soir pour entrer dans la ville des Phéaciens. Homère,

dans cette fiction, a mieux conservé la vraisemblance que Virgile. La sagesse d'Ulysse l'engage à se rendre de nuit dans ces murs. Enée entre en plein jour dans Carthage. Le Tasse a heureusement employé cette machine. Soliman, couvert d'un nuage, pénètre de nuit dans Jérusalem.

(Page 344. Il est voisin de celui du sage aûteur de ma naissance.)

Voici une jeune fille qui va chercher l'eau avec une cruche, et dont le père a un palais. Les princesses allaient elles-mêmes à la fontaine. La réponse de cette jeune fille lui convient aussi, en tant qu'elle est Minerve. Jupiter habite toujours près du palais des bons princes. Au reste il y a des commentateurs qui ont cru que l'île des Phéaciens était voisine des îles Fortunées, où l'on a placé les champ élyséens : et c'est ainsi qu'ils interprètent ce qu'Homère dit souvent de ce peuple; savoir, qu'il était voisin des dieux; paroles que d'autres expliquent différemment.

(*Ibid.* Cette nation..... parcourt le vaste empire de la mer.)

Ulysse doit se féliciter d'être arrivé chez un peuple qui excelle dans la navigation, et espérer d'arriver bientôt dans sa patrie.

(Page 345. Les guerres qu'il entreprit furent le tombeau de ce peuple pervers.)

Eurymédon était grand-père de Nausithoüs. Ainsi

les géans furent exterminés environ cinquante ans avant la guerre de Troie; ce qui s'accorde avec l'ancienne tradition, qui nous apprend qu'Hercule et Thésée achevèrent d'en purger la terre.

(Page 346. Le palais élevé du magnanime Alcinoüs brillait.)

Rapin a critiqué cette description, l'a trouvée trop longue et déplacée. Cette critique est injuste. La description de ce palais et de ce jardin introduit une agréable variété dans ce poëme. Elle répond au caractère des Phéaciens, qui aimaient le luxe et l'ostentation. Homère adapte sa poésie au caractère de ses personnages. Quand Nestor [1], le plus sage des hommes, paraît sur la scène, c'est au milieu d'un sacrifice, et son palais n'offre point de pompe.

(Page 347. Les anneaux de ces portes étaient d'or.)

Anneaux pour tirer ou pousser la porte, ou pour frapper. C'était comme les marteaux.

(*Ibid.* Aux deux côtés veillaient plusieurs de ces animaux, compagnons fidèles de l'homme.)

Selon l'expression d'Homère, ces chiens sont animés: Ceci ressemble aux statues d'or mouvantes et aux trépieds roulans qu'il a peints dans l'Iliade. J'ai montré, dans

[1] Au chant IV de l'Odyssée.

mes remarques sur cet endroit, que ces expressions hyperboliques sont nées probablement de la forte impression qu'on dut éprouver à la naissance et aux premiers progrès des arts.

(Page 347. De jeunes hommes formés d'or.)

Si non aurea sunt juvenum simulacra per ædes
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,
Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur.

LUCR. LIB. II.

Dans les temps héroïques, où l'on n'avait pas encore l'usage des lanternes ni des lustres, le luxe avait fait imaginer de semblables statues. Alors on ne brûlait, au lieu de flambeaux, que des torches, c'est-à-dire, des branches de bois qui brûlaient par le bout. On n'avait encore inventé, au moins chez les Grecs, ni les flambeaux, ni les lampes, ni les chandelles.

(*Ibid.* Les unes moulaient le froment doré.)

C'était alors l'ouvrage des femmes. Pline dit qu'il en fut de même chez les romains environ durant 600 ans, depuis la fondation de leur ville, et que ce n'est qu'après ce temps que les citoyens ne firent plus eux-mêmes leur pain, et qu'on y eut des boulangers. LIV. XVIII.

(Page 348. Qu'on les croyait imprégnées d'une huile précieuse.)

J'ai suivi les meilleurs interprètes. Madame Dacier traduit : « L'huile même aurait coulé dessus sans y laisser « de tache ». Ce sens paraît forcé.

(*Ibid.* La jeune olive, bientôt à son automne.)

J'ai rendu l'expression d'Homère, γηράσκει, qui semble prêter de la vie et du sentiment à ces arbres.

Il y a des arbres qui ont toujours en même temps du fruit et des fleurs, comme le citronnier et plusieurs autres, selon Pline. Homère, par une hyperbole poétique, grossit le miracle, en l'étendant à tous les arbres de cette heureuse terre. Homère déguise, dit Eustathe, la véritable situation de l'île des Phéaciens, et la décrit comme si elle était une des îles Fortunées. Observons que la grande fertilité de Schérie, ainsi que d'autres circonstances, devrait faire assigner à cette île une autre place que celle qu'elle occupe communément dans la géographie ancienne.

Dans ces temps où régnait la simplicité, un jardin de quatre arpens passait pour étendu, même lorsqu'il appartenait à un prince. Ce jardin était partagé en arbres fruitiers, en vignobles, et en potager. Les jardins, au temps des fabliers, étaient à peu près les mêmes. Voici ce qu'observe à ce sujet l'éditeur de l'agréable recueil des fabliaux : « Une rivière, une fontaine, un vignoble, « quelques fleurs, un verger formé par des arbres frui- « tiers et à haute tige, constituaient alors un jardin « merveilleux, et jusqu'où pouvait aller en ce genre « l'imagination d'un poëte. C'est la simplicité des temps « antiques, où l'on ne connaissait encore que les beautés « de la nature, où l'on préférait l'utilité au faste, et où « l'on ne cherchait enfin dans ces lieux d'agrémens que « la fraîcheur de l'ombre et des fruits ».

Il est remarquable qu'Homère, dans la description des repas, ne parle jamais de laitage, ni de fruits, ni de légumes. Peut-être ne fait-il mention que des alimens qui ont rapport aux sacrifices.

(Page 349. Sans cesse les uns, dans un lieu découvert, séchaient aux feux du soleil.)

Les Grecs ne faisaient point comme nous leurs vendanges. On portait à la maison tous les raisins qu'on avait coupés; on les exposait au soleil dix jours; on les laissait aussi pendant ce temps exposés à la fraîcheur de la nuit. Après cela on les laissait à l'ombre cinq jours, et au sixième on les foulait, et on mettait le vin dans les vaisseaux. *Voyez* Hésiode. Pline dit qu'il y a des vignes qui portent des raisins trois fois l'année; on les appelait INSANAS, FOLLES.

(*Ibid.* Terminaient le repas, et répandaient le vin qu'on offrait à Mercure.)

La verge de Mercure avait le pouvoir de plonger dans le sommeil, DAT SOMNOS ADIMITQUE.

On voit l'usage des libations introduit chez les sauvages. Parmi plusieurs peuplades de la Guinée, on ne boit jamais d'eau, ni de vin de palmier, sans commencer par en répandre quelques gouttes en l'honneur des génies qui les protègent, qui sont les ames des défunts, et qu'ils nomment JANNANINS. *Voyez* le Recueil des Voyages.

(Page 360. Au même temps la nuée divine se fend et se dissipe dans l'air.)

Le récit simple est qu'Ulysse arrive sans être décou-

vert. Homère l'embellit par les ornemens de la poésie. Virgile dit de même, en surpassant la peinture qu'il imite,

Cùm circumfusa repente
Scindit se nubes, et in æthera purgat apertum.
ÆNEID. LIB. I.

(*Ibid.* Il dit, et va s'asseoir sur le foyer dans la cendre.)

Le foyer est un lieu sacré à cause de Vesta; et c'était la manière de supplier la plus touchante et la plus sûre. « *Nomen Vestæ,* dit Ciceron [1], *sumptum est à Græcis;* « *ea enim est quæ illis* ἑστία *dicitur, jusque ejus ad* « *aras et focos pertinet* ». Lorsque Thémistocle se réfugia chez Admète, roi des Molosses, il s'assit, dit Plutarque, au milieu de son foyer, entre ses dieux domestiques. On voit aussi dans Apollonius, que les supplians s'asseyaient, sans dire un seul mot, sur le foyer. C'est ce qui explique la brièveté du discours d'Ulysse. Perrault, qui n'était pas instruit dans l'antiquité, a critiqué cet endroit d'Homère, et a cherché à le parodier en disant : « Ulysse alla s'asseoir à terre « parmi la poussière auprès du feu ».

(Page 352. S'il est un dieu descendu de l'Olympe.)

Je rapporterai encore ici une parodie de Perault, parce qu'elle est courte. « Le roi, pendant le souper, « fait un long discours à Ulysse, où je crois qu'il y a

[1] De naturâ deorum.

« du sens, mais où je n'en vois point du tout : Ulysse « prie qu'on le laisse manger parce qu'il en a besoin et « qu'il n'est pas un dieu ».

Les anciens croyaient que les dieux voyageaient fréquemment sous la figure des mortels. On sent le prix que cette opinion devait donner au devoir de l'hospitalité. L'Ecriture nous offre le même tableau que la fable. Des anges parcourent la terre, se rendent visibles pour conduire des gens pieux.

Alcinoüs exprime ici la haine qu'il portait aux Cyclopes, qui avaient chassé les Phéaciens de leur patrie.

Les anciens croyaient sur-tout que les dieux assistaient à leurs sacrifices et à leurs festins. Ceci me rappelle un passage d'Euripide, qui sert peut-être à expliquer pourquoi, dans un tableau du sacrifice d'Iphigénie, un peintre ancien représente Agamemnon se voilant le visage. Le chœur, dans Iphigénie en Aulide, s'adressant à Clytemnestre, dit :

« O mère, mère vénérable! que de larmes nous « donnerons à tes malheurs! Près des autels (ou durant « le sacrifice) il n'est pas permis d'en répandre ».

On voit qu'il n'était pas décent de pleurer pendant le sacrifice ; il fallait présenter la victime avec satisfaction. Le voile dont ce peintre couvrit le visage du père d'Iphigénie a été l'objet de plusieurs discussions. Ayant peint, a-t-on dit, la douleur de tous les assistans, il ne lui restait plus de traits assez forts pour représenter celle de ce père. Falconnet a solidement réfuté cette assertion. Le passage que je viens de rapporter prouve peut-être qu'Agamemnon se couvrait le visage pour cacher ses larmes.

(Page 355. O reine.... il me serait difficile de te raconter.)

Infandum, regina, jubes renovare dolorem.

Æneid. lib. ii.

Homère répète ici ce qu'il a déjà raconté dans les deux livres précédens. Ulysse, dit Pope, était bien obligé de répondre aux questions d'Arété. Sans doute : mais il était bien aisé d'éviter la répétition. Virgile, dans une situation pareille, et en deux endroits remarquables, évite de répéter. Par bonheur que cette récapitulation d'Homère est courte.

(*Ibid.* Elle n'a de liaison ni avec les dieux ni avec les mortels.)

Homère a marqué par-là l'éloignement de cette île. Madame Dacier s'engage dans une longue moralité sur le danger de la solitude, moralité dont elle fait honneur à ce poëte.

(*Ibid.* Elle m'offrit même l'immortalité.)

Madame Dacier, d'après Eustathe, ôte à Ulysse tout le mérite de son refus. « Il savait, dit-elle, que l'immor-« talité ne dépend pas de ces divinités inférieures, et il « n'ignorait pas qu'une personne qui aime promet tou-« jours plus qu'elle ne veut et qu'elle ne peut même « tenir ». On voit, au contraire, que les motifs de ce sacrifice furent l'amour d'Ulysse pour sa patrie, et son attachement pour sa femme et son fils.

(Page 358. C'est moi qui ai été retenu par le respect.)

Cet endroit est assez important pour que je combatte Eustathe, qui prête bien de la finesse à Ulysse. Il croit, dit madame Dacier en copiant ce commentateur, « que « le prince ne lui parle ainsi que pour découvrir com- « ment tout s'est passé entre lui et la princesse; c'est « pourquoi il déguise un peu la vérité ». Cet excès de finesse ferait même tort à la pénétration d'Ulysse. Il semblerait ne pas rendre assez de justice aux procédés nobles et francs de son hôte. Il est évident qu'Ulysse, par ce petit détour, cherche à garantir la princesse du courroux de son père.

(*Ibid.* Enfans de la terre, notre cœur s'ouvre aisément à de noirs ombrages.)

Ulysse ne dit pas qu'Alcinoüs soit soupçonneux; sa maxime est générale, et il s'enveloppe lui-même dans l'imputation.

(*Ibid.* Plût aux dieux,.... qu'un héros tel que toi se présentât pour ma fille.)

Un scoliaste a prétendu qu'Alcinoüs disait ceci pour éprouver Ulysse, et pour savoir s'il avait en effet rejété la main d'une déesse; car s'il eût d'abord accepté l'offre d'Alcinoüs, il se fût déclaré menteur. Cette explication est ridicule et injurieuse à la franchise d'Alcinoüs. Dans ces anciens temps, il était d'usage que l'on choisît les étrangers les plus illustres pour faire d'eux ses gendres. C'est ainsi que Bellérophon, Tydée, Polynice dépouillé

même de son royaume, avaient été mariés. On ne s'informait pas si un homme était riche; il suffisait qu'il eût de la naissance et qu'il annonçât de grandes qualités.

L'on en voit un exemple dans l'Enéide, qui confirme qu'Homère a représenté les mœurs de son temps. Le roi Latinus dit aux ambassadeurs d'Enée :

Est mihi nata, viro gentis quam jungere nostræ
Non patrio ex adyto sortes, non plurima cœlo
Monstra sinunt; generos externis affore ab oris,
Hoc Latio restare canunt, qui sanguine nostrum
Nomen in astra ferant : hunc illum poscere fata.
Et reor, et, si quid veri mens augurat, opto.

ÆNEID. LIB. VII.

Latinus se fonde sur un oracle; cependant l'oracle n'a pas nommé Enée, et le roi ne l'a pas vu lorsqu'il est si prêt à lui donner sa fille. Ulysse ne s'est pas fait encore connaître; mais au moins Alcinoüs a vu ce héros, ses discours lui ont annoncé qu'il était un homme d'une naissance distinguée et d'une grande vertu.

Ceci peut aussi servir à expliquer l'impression qu'au chant précédent Ulysse fait sur Nausica, le discours qu'elle tient à ses femmes, et ce qu'elle dit à Ulysse même, savoir, que les Phéaciens l'accuseront d'avoir été chercher elle-même un étranger pour époux.

(Page 359. Ils y conduisirent jadis le blond Rhadamanthe.)

Il habitait les champs élysées en Espagne, sur les bords de l'Océan. Alcinoüs, observe-t-on, veut faire

entendre que son île est près de cet heureux séjour; et, pour le persuader, il dit que Rhadamanthe se servit de vaisseaux Phéaciens, à cause de leur grande légèreté. Il semble que ce trait, ainsi que plusieurs autres, devrait faire marquer une autre place à l'île des Phéaciens. Rhadamanthe était un prince très-juste, et Titye un titan très-injuste et très-cruel; Rhadamanthe, dit-on, l'alla voir pour le ramener à la raison par ses remontrances. On rapporte la fable suivante : Jupiter, qui aimait Elare, la cacha dans le sein de la terre, pour qu'elle échappât à la jalousie de Junon; elle y enfanta Titye.

On voit bien qu'Homère, pour marquer la vîtesse des vaisseaux Phéaciens, épuise tout ce que la poésie a de plus hyperbolique. D'après les places qu'on assigne à la Phéacie, il était impossible que ce voyage se fît en un jour. Alcinoüs, comme bien d'autres personnages introduits par Homère, aimait à se vanter; on le voit en plusieurs occasions semblables : c'est ce qui peut disculper ici Homère de l'imputation d'une erreur géographique où il semble être tombé.

(Page 359. Grand Jupiter, tout ce qu'Alcinoüs m'a promis.)

Ulysse ne répond pas directement à l'obligeante proposition que le roi lui a faite de lui donner sa fille; un refus aurait été trop dur.

(Page 360. A côté de lui la reine sa femme se livre aux charmes du repos.)

On veut qu'Alcinoüs et la reine aient couché, l'un

près de l'autre, dans des lits séparés. Cela ne paraît pas clairement dans le texte : madame Dacier pourrait bien avoir perdu la réflexion morale où elle se livre en blâmant à cette occasion la mollesse des Phéaciens. Son interprétation paraît contraire aux mœurs de ces anciens temps. Ε'υνη pourrait signfier ici les espèces de matelas et les couvertures qui étaient alors en usage.

FIN DU PREMIER VOLUME.



